





MÉMOIRES

DE LA

MARGRAVE D'ANSPACH,

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

CONTENANT

LES OBSERVATIONS RECUEILLIES PAR CETTE PRINCESSE DANS LES DIVERSES COURS DE L'EUROPE, AINSI QUE DES ANECDOTES SUR LA PLUPART DES PRINCES ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE;

Traduits de l'anglais,

PAR J. T. PARISOT,

TRADUCTEUR DES LETTRES DE JUNIUS, DES MÉMOIRES DE SHÉRIDAN, ETC.;

Ornés de Portraits.

TOME SECOND.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

M. DCCC XXVI.

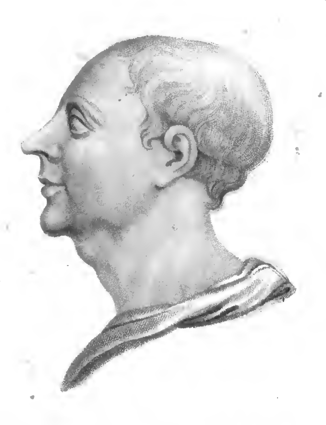
MÉMOIRES

DE LA

MARGRAVE D'ANSPACH.




Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



CHRÉTIEN, CHARLES, ALEXANDRE, FRÉDÉRIC
MARGRAVE de BRANDEBOURG, ANSPACH et BAREITH,
DUC de PRUSSE, COMTE de SAYN etc. etc. etc.

Paris Arthus Bertrand

MÉMOIRES

DE LA

MARGRAVE D'ANSPACH,

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME;

CONTENANT

LES OBSERVATIONS RECUEILLIES PAR CETTE PRINCESSE DANS LES DIVERSES COURS DE L'EUROPE, AINSI QUE DES ANECDOTES SUR LA PLUPART DES PRINCES ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DE LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE;

Traduits de l'anglais,

PAR J. T. PARISOT,

TRADUCTEUR DES LETTRES DE JUNIUS, DES MÉMOIRES DE BRÉSIDAN, ETC.;

Ornés de Portraits.

TOME SECOND.

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

M. DCCC XXVI.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

MÉMOIRES

DE LA

MARGRAVE D'ANSPACH.

CHAPITRE PREMIER.

Nous arrivons à Berlin.—Nous y sommes encore accueillis avec bienveillance par le roi de Prusse.—Anecdotes authentiques sur le grand Frédéric. — Explication de sa conduite envers le baron de Trenck. — Les philosophes et les illuminés. — La franc-maçonnerie. — Rosenfeld. — M. Bardt. — M. Eberhard. — M. Edelmann. —Les Thaumaturges. — Caractère de Frédéric.

Nous fîmes partir un courrier en avant, et, à son arrivée à Berlin, le roi envoya huit beaux chevaux pour nous traîner à travers les plaines sablonneuses de la Prusse. En traversant la Bohême, la gelée et la neige avaient fort endommagé les ressorts et les roues de notre voiture; nous achevâmes néanmoins, sans aucun accident sérieux, le voyage le plus effrayant

que j'eusse jamais fait, et doublement effrayant pour moi; car s'il était arrivé quelque malheur au Margrave, j'en eusse été seule accusée.

Quand nous arrivâmes à Berlin, le carnaval étant fini, tous les membres de la famille royale étaient partis pour leurs maisons de plaisance; mais Sa Majesté revint à son palais, pour y recevoir le Margrave; quant à moi, je fus laissée à la discrétion de la princesse royale, depuis duchesse d'York, qui avait sa maison à part dans le palais de son père.

Nous ne restâmes à Berlin que quatre jours, durant lesquels je ne vis pas le Margrave, qui demeura constamment avec le roi. Il apprit à Sa Majesté qu'une correspondance mystérieuse avait existé entre certains membres de la noblesse à Bareith, et d'autres à Anspach, dont il supposait que le but avait été de semer la défiance entre l'Autriche et la Prusse.

Frédéric Guillaume II était monté sur le trône, en 1786, à la mort de son oncle Frédéric-le-Grand. Il fit plusieurs réglements avantageux à ses sujets, et il établit une cour d'honneur, pour prévenir dans ses états l'horrible coutume du duel.

Comme je désirais me procurer tous les

renseignements possibles sur un personnage aussi célèbre que le feu roi, on juge facilement que je ne laissai échapper aucune des occasions que m'en offrit mon séjour au sein de la famille royale; ce que j'appris, joint à ce que le Margrave savait sur le compte de ce monarque illustre, et aux détails que me donna le prince de Hardenberg, me causa beaucoup de satisfaction.

Après mon mariage avec le Margrave, nous avions apporté d'Anspach un portrait en pied du feu roi, pour lequel il avait donné des séances, et qu'il avait offert au Margrave, avec un autre portrait de son père Frédéric-Guillaume. La ressemblance en est frappante, non-seulement pour les traits, mais pour tout l'ensemble de la personne. L'expression de la physionomie est d'une vérité surprenante. Je le fis placer sous un dais à Brandenburgh-House, et ceux qui l'y ont vu ne l'ont jamais oublié.

Quand Frédéric monta sur le trône il n'avait que vingt-huit ans. Toute l'Europe sait comment ce grand prince tira parti de l'armée que son père lui avait laissée, et des richesses qu'il avait accumulées. N'étant encore que prince royal, il avait été détesté du roi,

parce qu'il paraissait s'appliquer aux arts et aux sciences plutôt qu'aux affaires militaires. Ayant suivi son père à Wesel, il conçut le projet de passer en pays étranger. Il avait probablement d'autres motifs que celui d'acquérir de l'instruction en voyageant; nul doute qu'il ne voulût se dérober à la tyrannie de son père: mais celui-ci fut informé de ce dessein, et fit arrêter le prince au moment où il allait le mettre à exécution. Frédéric fut jugé par des commissaires, qui eurent le courage de ne pas le condamner à perdre la tête. On pourrait croire que ce n'est qu'une faute légère, de la part de l'héritier présomptif d'une couronne, de quitter le royaume sans l'aveu du souverain; mais c'était un crime capital aux yeux de la loi. Sur vingt-quatre juges, il n'y en eut qu'un qui vota pour la peine de mort: c'était un individu nommé Derschau; et la magnanimité de Frédéric était si grande, que, parvenu au trône, il ne pensa jamais à tirer la moindre vengeance de cette action.

Le roi son père avait été sur le point de renouveler sur le théâtre de l'Europe la scène de Don Carlos, ou celle plus récente du Czarowitz. Le prince reçut sa grace; mais le com-

pagnon infortuné de sa fuite, son ami et son confident, fut décapité.

Frédéric a été accusé par ses ennemis de n'avoir pas versé une seule larme, ni employé un seul argument pour engager son père à sauver la vie de cette victime. Mais des témoins oculaires m'ont assuré que, quand l'infortuné fut conduit à l'échafaud, le prince royal avait imploré sa grace avec toute l'effusion d'un cœur brisé par la douleur; et que, pendant l'exécution, il s'évanouit plusieurs fois, et éprouva les plus vives angoisses. Il avait essayé tous les moyens de le sauver. Dans son désespoir, il alla jusqu'à offrir à son père de renoncer pour jamais au trône, si l'on voulait lui accorder la vie de son ami; mais le monarque inflexible, mécontent de l'arrêt des juges, qui l'avaient condamné aux galères perpétuelles, signa de sa propre main l'ordre de le faire mourir, disant que rien ne pouvait justifier le crime de haute trahison, et recevant les supplications de son fils avec indignation et mépris. Katt était petit-fils d'un feld-maréchal, et fils d'un général de ce nom, qui, à cette époque, étaient l'un et l'autre vivants et au service du roi.

Frédéric-le-Grand était né sensible, mais il avait appris à cacher ses émotions et ses sentiments. Pendant sa longue carrière militaire, il se convainquit de la nécessité d'être juste non moins que bon; et la sévérité qu'on lui a reprochée a été un triomphe sur son naturel, et le plus grand peut-être qu'il ait jamais remporté.

Après cet événement il se retira à Rheinsberg, où il s'appliqua à des études de tout genre. Il y apprit entre autres choses à jouer de la flûte, et il acquit sur cet instrument un talent digne, non d'un prince, mais d'un amateur du premier ordre.

Sa pension était fort modique, et son père avait rigoureusement défendu qu'on lui avançât de l'argent; mais cette défense fut mal observée, et l'on a prétendu qu'étant devenu roi, il n'avait jamais remboursé ses créanciers. Ce fait est inexact: il les paya en secret. Le ministre des finances de son père lui avait refusé des avances. Personne ne doutait que le nouveau règne ne fût le signal de sa disgrace; lui-même, en rendant ses comptes, offrit respectueusement sa démission; mais le jeune roi, au grand étonnement de tous ceux

qui l'entouraient, donna des éloges à sa fidélité, le pria de lui continuer ses fonctions, et doubla son traitement.

Que la conduite de ce ministre fut différente de celle des juges du pauvre Katt, qui crurent donner une preuve de soumission à l'autorité de leur souverain en obéissant aveuglément à ses ordres!

L'histoire de la maison de Brandebourg offre une circonstance particulière : c'est que, depuis trois cent soixante-dix ans qu'elle possède le pouvoir souverain, il n'y a jamais eu de minorité.

Frédéric jouit d'une renommée sans exemple; et, sous quelques rapports même, de l'adoration de ses contemporains, non-seulement comme guerrier, mais encore comme administrateur et comme profond politique. Son assiduité au travail était infatigable, et son génie, dans les affaires d'état, transcendant. Le gouvernement de la Prusse parut sortir des germes du despotisme, et offrit au monde une grande leçon. Malgré sa rigidité inflexible à la guerre, Frédéric obtint l'amour de ses soldats, qui l'appelaient toujours leur père Fritz. C'était le nom sous lequel il était le plus communément désigné dans l'armée.

Sa sévérité envers le baron de Trenck a excité une vive indignation, et a été regardée comme une tache dans sa vie. Mais des exemples de détentions arbitraires et rigoureuses ont été donnés par d'autres pays que la Prusse. Sans prétendre que ce soit là une excuse valable pour la conduite de Frédéric, je m'efforcerai de présenter, avec impartialité, pour sa justification, les arguments qui m'ont été fournis par des personnes instruites de la cause d'un châtiment si grave.

Le roi, dans lequel M. de Trenck reconnaissait à la fois un maître et un bienfaiteur, lui avait expressément défendu d'écrire à son oncle, qui était chef des Pandours.

Cette défense fut violée. Le roi lui demanda directement s'il était en correspondance avec son oncle. M. de Trenck le nia. « M'en donnez-vous votre parole d'honneur, dit le roi? » — « Oui, sire, » répondit le baron. Cette conversation eut lieu au moment même où Trenck venait d'écrire à son oncle. On le découvrit, et le coupable fut envoyé à la forteresse de Magdebourg : c'était la punition ordinaire des militaires prussiens. M. de Trenck trouva moyen de s'échapper; il s'enfuit avec un officier qu'il

avait provoqué à la désertion; il tua ceux qui le poursuivaient. Le résident du roi à Dantzick, où Trenck s'était retiré, le renvoya à son maître. Trenck avait, sans contredit, violé toutes les lois; il avait commencé par la désobéissance, et il était devenu graduellement parjure, rebelle et assassin.

A Magdebourg, le baron de Trenck recommença ses intrigues. Sa détention devint en conséquence plus rigoureuse, et se prolongea pendant dix ans.

Trenck était un homme de six pieds deux pouces; il louchait. Sa popularité était fort grande: des milliers d'individus le suivaient partout où il allait. Après la mort de Frédéric, il publia ses Mémoires. A cette époque, tous ceux qui connaissaient le fondement de son histoire n'existaient plus, et son récit n'est appuyé sur aucun autre témoignage que le sien propre. Ceux dont il cite les noms ont apparemment oublié des événements d'une date si ancienne; mais, sans qu'il soit besoin de recourir à de vaines conjectures sur les véritables causes de cette affaire, et de la cruauté que l'on exerça envers lui, M. de Trenck avoue qu'il a eu une intrigue avec une personne d'un

rang illustre. Si cette personne était effectivement, comme on le suppose, et comme j'ai de puissants motifs pour le penser, la princesse Amélie, sœur du roi; si des enfants ont été les fruits de cette liaison, et s'ils furent privés de la vie par les moyens les plus horribles, le roi n'avait-il pas des motifs suffisants pour infliger à Trenck la peine la plus sévère, sans se croire obligé d'expliquer les véritables motifs qui l'avaient fait agir ainsi? le décorum et la décence lui paraissaient s'y opposer.

Frédéric cassait souvent ses officiers pour des motifs légers en apparence; mais il avait toujours contre eux des sujets de mécontentement plus graves, qui demeuraient inconnus au reste des hommes, et qu'il cachait afin de maintenir la discipline militaire.

Aussitôt que Frédéric fut monté sur le trône, il invita à venir dans son royaume tous ceux que l'on appelait les *esprits forts*, tels que Voltaire, le marquis d'Argens, l'abbé de Prade, Maupertuis, et jusqu'à l'impie La Mettrie. Cet exemple encouragea les hommes de lettres de l'Allemagne à proclamer leurs sentiments : Berlin devint l'asile des persécutés et le séminaire des apôtres de la vérité.

L'histoire des sociétés secrètes de l'Allemagne était alors peu connue. Elle pouvait avoir de l'intérêt pour le philosophe; mais la masse des hommes regardait tout ce qu'on débitait sur ces sociétés comme des contes : toutes les personnes bien informées peuvent en attester la réalité.

Vers la fin du siècle dernier, il existait une association ou société secrète, qui devenait de jour en jour plus répandue. C'était l'ordre des *illuminés*. Les chefs de cet ordre avaient résolu de se réunir, pour dévoiler les mystères de la superstition, éclairer les hommes et les rendre heureux. Leur grand objet était d'obtenir la supériorité sur les loges des francs-maçons; de faire sortir ces institutions de l'obscurité, pour les tourner à l'avantage de l'humanité. Ils se proposaient d'étendre partout la sphère des connaissances, mais moins en profondeur qu'en surface; d'introduire la raison et le bon sens; d'améliorer insensiblement la condition de l'homme. Aucun prince, quelque bon, quelque grand qu'il fût, ne devait être admis dans la société. Ils jurèrent d'empêcher, autant qu'il serait en leur pouvoir, que les souverains ne commissent des

crimes ou des erreurs; d'anéantir le despotisme, de détruire la juridiction ecclésiastique, de favoriser la liberté de la presse, et de dévoiler des mystères de toute espèce.

Ce dessein était grand, noble et sublime; mais son exécution demandait de la prudence. Ils s'attendaient à en voir immédiatement les résultats, oubliant qu'ils avaient à peine jeté les fondements de leur édifice. La société s'accrut en nombre; des hommes pervers et malintentionnés y furent admis. La bigoterie et la superstition découvrirent la force de leurs ennemis, et appelèrent le bras du gouvernement à leur secours. Plusieurs des chefs furent chassés de l'Allemagne; d'autres furent emprisonnés : on leur fit souffrir tous les tourments, hormis la mort et la torture.

Les membres dispersés de cette association en formèrent une nouvelle. Ils furent de nouveau surpris; leurs papiers furent enlevés, et leurs doctrines publiées, sans égard pour les effets qu'elles pourraient produire. Une foule de sectes sortirent des débris de celle-ci, et répandirent la discorde en Allemagne. Elles ressemblaient, en général, fort peu à la franc-maçonnerie : elles étaient néanmoins mystiques et cabalistiques.

Frédéric avait le jugement trop sain pour se laisser prendre aux embûches de l'enthousiasme. On ne sait si des tentatives furent faites pour le gagner; mais il est probable qu'elles n'eurent point lieu. Il n'y a rien de certain non plus sur la nature et sur la première époque de la mésintelligence qui s'établit entre ce prince et les chefs de l'ordre de la franc-maçonnerie : soit qu'il ignorât les machinations des maçons modernes, les horreurs et les visions qui avaient eu lieu depuis peu, et la tendance générale de ces associations mystérieuses; soit qu'ayant une fois adopté le costume maçonnique, et ouvertement protégé l'ordre, il ne voulût pas, même après avoir découvert sa dangereuse tendance, se rétracter, et se séparer d'une société dans laquelle naguère il n'avait pas dédaigné d'entrer; il est du moins certain qu'il n'exclut point de ses états les associations secrètes.

Sous son règne, les maçons, quelque nom qu'ils adoptassent, soit rose-croix, centralistes ou illuminés, eurent la liberté d'établir à leur gré des loges et des sociétés, pourvu qu'ils ne troublassent point l'ordre public.

Berlin devint, de cette manière, le récep-

tacle des sectes, des partis, des conjurations, des mystères chimiques et des extravagances de toute espèce.

Dans l'intervalle, l'instruction n'était pas négligée; Frédéric soutenait et protégeait toute institution capable d'étendre l'éducation dans son royaume. Rousseau venait de publier son Émile, le plus parfait ouvrage de ce genre, et qui place incontestablement son auteur au premier rang des bienfaiteurs de l'humanité: en Allemagne, ce livre devint comme un flambeau, qui étendit de toutes parts sa clarté; il découvrit de nouveaux points de vue au système de l'éducation. D'après ce système, la jeunesse n'était plus enseignée par des mots seuls et dans une langue inconnue; elle y trouvait des idées claires sur les choses naturelles, sur les relations entre le moral et le physique, sur la mécanique, l'histoire et la géographie.

Les bons effets d'un pareil système d'éducation n'échappèrent point à Frédéric; et, afin d'en faciliter l'exécution, il établit un consistoire, qui devait surveiller toutes les écoles, et à la tête duquel il se plaça lui-même. Il fit venir des maîtres, et ne rougit point de rendre hommage à la supériorité de l'institution qu'il avait

favorisée. L'exemple du souverain fut un aiguillon pour la noblesse et les grands propriétaires de ses états, et Frédéric fit naître ainsi parmi ses sujets une émulation active et digne de louanges.

Ce fut dans un de ces moments qui se rencontrent parfois dans la vie, et où les sentiments et les actions d'un homme contrastent d'une manière si extraordinaire avec son caractère habituel, que Frédéric, apprenant la proscription générale des jésuites en France, s'écria : *Pauvres gens! ils ont détruit les renards qui les défendaient des loups, et ils ne voient pas qu'ils vont être dévorés!*

Frédéric avait sanctionné et approuvé les écrits des philosophes; il était devenu philosophe lui-même. Helvétius avait publié en France son livre *de l'Esprit*, et s'était réfugié en Angleterre pour éviter la peine qui l'attendait. Le *Contrat social* de Rousseau avait trouvé des protecteurs jusque dans la magistrature, et les parlements avaient pris la défense de Diderot déclamant contre le despotisme, tandis que la cour et le clergé avaient admiré Voltaire versant le ridicule sur les parlements. Il y a eu de l'exagération à prétendre que les philosophes

avaient formé un plan régulier pour désorganiser les sociétés et renverser les trônes. Ils y travaillèrent sans le savoir. Ils ne voulaient point être les destructeurs, mais les précepteurs des monarques. Si Montesquieu n'avait jamais écrit que ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, et son *Esprit des Lois;* si Beccaria n'avait publié que son *Traité des délits et des peines;* si Voltaire n'avait fait que réfuter Machiavel et défendre Calas, Sirven et Lally; si Rousseau s'était borné à plaider la cause de la nature, des mœurs et de la religion; et si les encyclopédistes avaient seulement respecté les principes de cette religion; ils auraient eu des droits à l'indulgence du monde. Mais la discussion d'un sujet amenait celle d'un autre; et en voulant corriger les abus, ils dépassèrent les bornes qu'ils s'étaient prescrites. Ce fut alors qu'un des plus grands rois qui ait jamais porté la couronne figura dans la correspondance de la philosophie; ce fut alors qu'il prononça, dans son académie, l'éloge de l'auteur de l'*Homme machine*, et qu'il força les églises de ses états à célébrer les obsèques de l'homme qui s'était efforcé de saper les fondements du christianisme.

Cette influence se répandit partout en Europe : elle pénétra dans toutes les classes. Diderot, d'Alembert et Condorcet réunirent toutes leurs forces pour cette opération. Alors les sectes d'illuminés qui s'étaient associés pour détruire la religion révélée, la renversèrent, du moins pour ce qui les regardait, et introduisirent un nouveau code fondé sur la morale naturelle, et qui énonce le système de l'égalité primitive.

Frédéric lui-même offrit la preuve qu'un roi, bien qu'homme de lettres, ne peut porter avec dignité le sceptre de la littérature. Quelques membres ternirent la réputation de son académie; mais Euler et Lagrange en furent l'éternel honneur. Des hommes justement estimés s'y virent associés avec d'autres dont les talents étaient inconnus ou même ridicules. En un mot la disparité la plus grande s'y faisait remarquer.

C'était un préjugé répandu généralement en Allemagne, que la Prusse, et Berlin en particulier, étaient peuplés d'athées. Cette conclusion, non moins absurde qu'injuste, se tirait de ce que Frédéric encourageait dans ses états la liberté d'opinion; de ce qu'il rassemblait

autour de sa personne les hommes de génie, et de ce que, sous son règne, quelques livres irréligieux sortirent des presses prussiennes. M. Nicolai, écrivain distingué et libraire recommandable, ce qui se rencontre très-rarement, quoiqu'une pareille union fût bien désirable; M. Nicolai a, dans un roman, dépeint cette capitale avec une grande vérité; son ouvrage contient en outre d'excellentes notions sur les mœurs de l'Allemagne. Il a montré que si, dans les provinces prussiennes, les esprits forts sont assez généralement répandus, la masse du peuple est néanmoins attachée à la religion nationale.

Vers la fin de la guerre de sept ans, un homme nommé Rosenfeld, qui était au service du Margrave de Schwedt, quitta ce prince, et se mit à prêcher la populace, disant qu'il était le nouveau Messie. Jésus-Christ, selon lui, n'avait été qu'un faux prophète; les prédicateurs étaient des fripons et des menteurs qui annonçaient la mort; pour lui, il annonçait la vie; car, disait-il, ses sectateurs ne mouraient jamais : à l'entendre, le roi de Prusse était Satan; le moment approchait où lui, Rosenfeld, devait assembler les vingt-quatre anciens, ob-

tenir le glaive, et gouverner le monde avec leur secours.

Ce Rosenfeld sut persuader à ses sectaires de lui abandonner sept jeunes filles, qui devaient le jour à ces fanatiques. C'était, disait-il, pour lever les sept sceaux, qu'il avait besoin de sept vierges. En attendant, il en forma un sérail : une d'elles était la sultane favorite; il obligeait les autres à travailler, et il vivait du produit de leur travail. Après avoir fait le métier de Messie pendant vingt-neuf ans avec des succès variés; après s'être vu d'abord dans l'indigence, puis emprisonné, ensuite nourri des aumônes de ses partisans; vivant habituellement du prix de la laine que filaient ses maîtresses; après s'être fait des disciples à Berlin et dans ses environs, en Saxe, et jusque dans le duché de Mecklenbourg, il fut enfin accusé devant Frédéric par un de ses plus zélés sectateurs, qui avait long-temps espéré en vain de recueillir le fruit de ses magnifiques promesses, et l'un de ceux mêmes qui, pour sa part, lui avait livré trois de ses filles; c'est-à-dire que ce disciple renia son Messie, celui qu'il croyait le vrai Dieu, devant le roi, qu'il croyait le vrai démon. Le fait est que cet homme n'avait jamais cessé de consi-

dérer Rosenfeld comme le Messie; il voulait seulement que le roi le forçât de réaliser ses merveilleuses promesses.

Le roi renvoya Rosenfeld devant les tribunaux, qui le condamnèrent au fouet et à une détention perpétuelle à Spandau. La cour suprême réforma cet arrêt : elle prononça que ce nouveau Messie serait envoyé à la maison de correction, et fouetté chaque fois qu'il essaierait d'avoir une aventure galante; au bout de deux ans, un rapport devait être fait sur sa conduite. Les défenseurs de l'accusé en appelèrent; le roi examina la procédure, et confirma l'arrêt plus sévère du premier tribunal. Il crut sans doute qu'il était nécessaire que Rosenfeld fût fouetté en présence du peuple, afin d'empêcher qu'on ne le trompât à l'avenir par de semblables impostures.

Mais les opinions les plus absurdes sont souvent les plus opiniâtres, parce qu'elles n'ont aucune base visible d'après laquelle on puisse les mesurer. Le spectacle de la fustigation de Rosenfeld ne désabusa aucun de ses sectateurs, dont un grand nombre lui demeurèrent fidèles.

Il alla ensuite prêcher ses doctrines à Char-

lottembourg, qui n'est guère qu'à un mille de la capitale; mais il trouva ce théâtre trop peu vaste pour deux fanatiques comme Musenfeld et lui. Le gouvernement, fatigué sans doute de la persévérance de son enthousiasme, ferma les yeux sur sa folie et le laissa tranquille.

Mais pour un fanatique que Frédéric croyait devoir punir, il donnait mille preuves de sa tolérance générale. Si l'on fit un exemple de Rosenfeld, ce fut à cause de sa conduite personnelle; et c'est même peut-être la seule occasion où le roi n'ait pas toléré les croyances individuelles; parmi plus de trois mille édits, rendus sous son règne, il n'y en a pas un seul qui ne consacre une entière liberté de conscience, et une égalité parfaite entre toutes les sectes, soit du christianisme, soit de toute autre religion. Le fait est que sa tolérance n'avait pas de bornes. Bien que tous les sectateurs de Rosenfeld proclamassent hautement et avouassent devant les tribunaux qu'ils regardaient leur chef comme le vrai Messie, et Jésus-Christ comme un faux prophète, dont toute l'histoire n'était qu'une fable; que le clergé protestant était, selon eux, une institution diabolique, etc.; ils ne furent ni punis, ni même inquiétés.

Aux yeux de Frédéric, les opinions ne tournaient ni à l'avantage, ni au détriment de ceux qui occupaient des places dans ses administrations, pourvu toutefois qu'ils fissent leur devoir. Il regardait d'un œil favorable tous les différents systèmes de religion, et ne gênait ni les écrivains, ni les sectateurs, ni même les prédicateurs; de sorte que, généralement parlant, il effectua durant son règne une grande révolution dans ses états.

Cependant, quoique le roi conservât une entière impartialité au milieu des discussions qui s'agitaient, il y avait bien des gens qui n'eussent voulu de la tolérance que pour le système qu'ils avaient embrassé. Ils ne rougissaient pas de provoquer le châtiment de ceux qui professaient des doctrines en opposition avec les leurs, ou qui s'éloignaient de ce qu'ils regardaient comme juste.

M. Bardt, fils d'un ministre de l'Évangile, à Leipsic, avait publié, entre autres ouvrages hétérodoxes, une traduction des livres du Nouveau-Testament, qui blessa les théologiens. Son livre fut condamné, et l'auteur se vit obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans les états de Frédéric, et professa publiquement à Halle.

Semler et Eberhard étaient en honneur à cette université, et Bardt y fut regardé comme un martyr. Semler avait pendant long-temps soutenu des opinions contraires aux doctrines du Nonveau-Testament, et il avait même écrit pour démontrer que les livres que l'on regardait comme canoniques, n'avaient point d'authenticité. Il s'était efforcé d'ébranler les fondemens de la réligion chrétienne. Ce fut à l'abri des ailes de l'aigle prussienne qu'il se déroba au sort de M. Bardt; car d'une extrémité à l'autre de l'Allemagne, il avait excité la colère du clergé, dont il serait devenu la victime sans la protection d'un monarque puissant.

M. Eberhard avait publié un ouvrage intitulé: *La nouvelle défense de Socrate*, dans lequel il cherchait à prouver que des païens vertueux peuvent être sauvés aussi-bien que des chrétiens, et que la morale de Socrate est la même que celle de Jésus-Chrit. Il avait été obligé de se retirer à Halle pour s'y mettre en sûreté.

M. Edelmann fut le premier qui, à cette époque, professa des opinions contraires aux livres saints. Il écrivit en allemand, et se vit

forcé, dans les premières années du règne de Frédéric, de venir, au péril de sa vie, chercher un asile à Berlin. Les théologiens tonnèrent contre lui; mais le roi lui permit de couler une vie exempte d'alarmes, et de terminer ses jours paisiblement en Prusse.

Le duc Ferdinand de Brunswick, le vainqueur de Creveldt et de Minden, se laissa persuader par le baron de Heund, l'un des réformateurs, de se mettre à la tête des loges de francs-maçons réformés, qui avaient pris la dénomination de la *Stricte Observance*. Ils passaient pour être les successeurs des Templiers. Le plus haut grade portait en effet le nom de *Templier,* et se conférait avec toutes les cérémonies usitées dans l'ancienne chevalerie. Des docteurs en théologie et en médecine étaient reçus *chevaliers d'épée*. Il est difficile de concevoir comment des êtres raisonnables pouvaient se prêter à des idées aussi ridicules. Quoi qu'il en soit, l'exemple fit tout, et l'enthousiasme devint contagieux. Il régnait dans cette branche de l'ordre un despotisme monastique, et les hommes étaient séduits par des rites et des cérémonies. Les membres seuls connaissaient le secret; les profanes ne surent jamais ni ce

qu'était l'ordre, ni dans quel lieu il se réunissait.

Aucune femme ne pouvant être admise dans la franc-maçonnerie, toute femme à le droit de chercher à pénétrer le mystère de cette institution. On tient pour certain qu'Adam fut le premier maçon ; il fonda la première loge ; il posséda tous les outils nécessaires; il composa le mortier ; sans Ève, il n'y aurait jamais eu de loge. En suivant cette idée, où est le mystère de la maçonnerie? Après avoir créé la loge, il fit des membres; ceux-ci en firent d'autres, et la société se répandit sur tout le globe. Tant que le globe existera, il ne manquera jamais de maçons. Je jetterai le tablier sur ce secret.

Quand les esprits furent suffisamment échauffés, on vit paraître sur la scène les thaumaturges, ou faiseurs de miracles: ceux-ci n'eurent en apparence aucun rapport avec la franc-maçonnerie en général, et s'attachèrent à des personnages élevés par le rang ou par la fortune. Un des plus fameux d'entre ces charlatans fut Schroepfer, limonadier de Leipsic, à qui le duc Charles de Courlande avait fait infliger une peine corporelle, mais qui, plus tard, sut fasciner à tel point le prince et les habitants les

plus distingués de Dresde et de Leipsic, qu'il les força de jouer des rôles marquants dans sa comédie.

Alors on vit reparaître sur le théâtre de l'Europe toutes les extravagances de l'Asie et de la Chine : le remède universel, l'art de faire de l'or et des diamants, le breuvage de l'immortalité, etc. Le talent particulier de Schroepfer était l'évocation des ombres; il commandait aux esprits, et faisait apparaître à sa volonté les morts et les puissances invisibles. Le dénoûment de ce drame est connu. Après avoir dépensé les sommes énormes qu'il avait obtenues de ses partisans, et leur avoir égaré l'esprit, quand il sentit qu'il devenait impossible de soutenir plus long-temps l'imposture, il se brûla la cervelle dans un bois près de Leipsic.

A Schroepfer succéda Saint-Germain, dont le comte de Lambert avait été le précurseur. Ce Saint-Germain avait déja vécu mille ans; il avait découvert une espèce de thé dont l'usage dissipait toutes les maladies; pour son amusement seul, il fabriquait des diamants d'une grosseur énorme. Il s'attacha au prince Charles de Hesse; mais, de même que ses prédécesseurs, il oublia qu'il ne fallait par mourir.

Sur ces entrefaites, Gessner, qui faisait des miracles en religion, parut aux environs de Ratisbonne. Il n'appartenait pas aux francs-maçons, et n'eut de liaison avec aucun des principaux membres de l'ordre; mais il ne lui fut pas moins utile pour cela; car les prodiges mêmes qu'il publia servaient à corroborer la foi générale dans les miracles, qui étaient un des principaux ressorts de la machine.

Au cœur de la Suisse vivait un prédicateur d'une imagination ardente, d'un esprit pénétrant, d'une ambition démesurée, d'un orgueil effréné. C'était un homme ignorant, mais doué du talent de la parole, enivré de mysticisme, avide de prodiges, et pétri de crédulité. Il croyait que la foi seule suffisait encore de nos jours pour faire des miracles. Des domestiques, des paysans, des prêtres catholiques, des francs-maçons, tous lui semblaient participer au don des miracles, dès qu'il apercevait la moindre chose d'extraordinaire.

M. Lavater se forma un parti considérable, surtout parmi les femmes; celles-ci lui attirèrent les hommes, de sorte qu'il tarda peu à avoir des milliers, et plus tard des millions de partisans de ses absurdes idées.

Ceux-ci cédèrent la place à Mesmer et à Cagliostro (dont les friponneries et les prodigalités sont bien connues), sans compter la foule d'insensés, de charlatans et de jongleurs qui surgirent de tous côtés.

Ce concours de fourbes, loin d'apaiser les divisions qui régnaient parmi les francs-maçons, ne fit qu'augmenter la fermentation. Une nouvelle branche s'éleva dans les états de Frédéric: on l'appela la loge de Zinzendorf, du nom de son fondateur. Ce Zinzendorf avait été antérieurement affilié aux Templiers, desquels il s'était détaché pour se former à lui-même un grand parti, auquel il assurait que seul il possédait la connaissance des vrais rites et des véritables mystères. Chacune de ces branches décriait les autres. Cette nouvelle agitation attira l'attention des bons esprits, du moins dans l'ordre; et ceux-ci formèrent sur-le-champ une nouvelle association sous le nom de *Maçonnerie éclectique*. Elle professait la tolérance générale pour toutes les sectes de l'ordre; et ce système, qui était le seul raisonnable, si un système de ce genre pouvait l'être, gagna promptement un grand nombre de partisans. Ce fut là la cause de la chute de l'ordre des

Templiers, dont toute la machine s'écroula. De fréquents chapitres furent tenus: les députés des provinces s'y rendirent pour délibérer; et, à la surprise générale, la première question qu'on fit au grand-maître fut de savoir quel était l'origine de l'ordre et son véritable but; d'où il parut que le grand-maître et tous ses assistants avaient travaillé, pendant plus de vingt ans, avec une ardeur incroyable pour un objet dont ils ne connaissaient ni le but ni l'origine. Dans cet embarras, le système des Templiers fut abandonné, et l'on institua l'ordre des *Chevaliers de la Bienfaisance*.

Toute association secrète a quelque ressemblance avec une conspiration, et il est du devoir de tout gouvernement de la surveiller. Il faut pourtant prendre en considération le caractère particulier de ses membres. S'ils ne peuvent supporter l'épreuve de l'inspection, il est, sans aucun doute, nécessaire de prendre, avec modération et prudence, des mesures pour prévenir leur accroissement. D'un autre côté, si l'on se rappelle que la Suède perdit sa constitution par des associations semblables, qui souvent se composent d'hommes dont les desseins ont de la profondeur, et doués d'une

persévérance infatigable, on se décidera à ne rien négliger pour pénéter leurs véritables projets.

Le roi de Prusse fonda ses principaux moyens de puissance sur ses talents militaires. En paix, comme dans la guerre, il se montra le suprême chef d'une grande armée : il fut un législateur militaire, et il dut ses lauriers à l'affection de ses soldats. Il fut administrateur non moins que guerrier. Tous les matins il se levait à cinq heures, et travaillait pendant deux ou trois heures, non avec ses ministres, mais avec ses secrétaires. La différence est énorme : des ministres sont des hommes pourvus d'autorité, qui dirigent les actions d'un souverain ordinaire, et qui ont de l'influence même sur le plus grand prince. Les secrétaires de Frédéric n'étaient que ses commis; et si l'un d'entre eux eût osé donner son avis sur ce qu'on lui dictait, le roi se serait imaginé qu'il perdait l'esprit. Ces écrivains recevaient chaque jour les mémoires adressés au roi, qui prenait sur-le-champ une décision, dont le secrétaire tenait note. Après le dîner, le sécretaire revenait avec les réponses écrites, que Frédéric signait. Tous les jours se ressemblaient à cet égard.

Le dernier des sujets de Frédéric pouvait lui écrire, et était sûr de recevoir une réponse. Il ne manquait jamais d'en faire à tous les mémoires qui lui étaient présentés, et les signait de sa main. Cette méthode était plus prompte et plus satisfaisante que les efforts lents et inutiles que font les opprimés quand ils sont obligés de se frayer péniblement un chemin dans les bureaux du ministère. Les ministres prussiens s'occupaient de leurs départemens respectifs, et envoyaient le résultat de leur travail au roi, sans aller eux-mêmes à Potzdam, où ils ne paraissaient qu'appelés par leur maître. L'Europe savait à peine le nom des ministres de Frédéric.

Remarquable à la fois par la hardiesse de la pensée, par la sagacité de l'esprit, par l'énergie de l'ame et par la fermeté du caractère, il serait impossible de dire sous quel rapport il était le plus digne d'admiration. Brillant de toutes les qualités physiques et morales, puissant comme sa volonté, beau comme son génie, et d'une activité prodigieuse, il sut développer et compléter tous les avantages qu'il avait reçus de la nature. Vif, ardent et impétueux, il se fit modéré, calme et réfléchi. Il

eut le bonheur de voir tourner à son avantage et sa prudence et ses erreurs; d'ailleurs ses fautes même portaient l'empreinte de la grandeur, de l'originalité et d'un courage invincible.

Ce grand prince termina son existence le 17 août 1786, à deux heures vingt minutes du matin, dans la soixante et douzième année de son âge; il en avait régné quarante-six. Sa dernière maladie dura dix-huit mois, pendant lesquels il souffrit les douleurs les plus aiguës, sans pousser un soupir. Le 15 août, il dormit, contre son ordinaire, jusqu'à onze heures, et travailla ensuite dans son cabinet avec une présence d'esprit et une précision admirables. Le 16, l'héritier présomptif fit appeler en toute hâte, à Potzdam, M. Selle, médecin habile, parce qu'il croyait le roi en léthargie. Quand M. Selle arriva, il n'osa se présenter, pensant apercevoir de la sensibilité dans les organes et du jeu dans la physionomie. Il jugea que le roi n'avait point achevé le travail de son cabinet. Sa supposition était juste. Jusqu'à son dernier moment, Frédéric n'oublia pas un instant ses devoirs.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Détails qui m'ont été fournis à Berlin sur Voltaire. — Sa querelle avec le roi. — Son buste en ma possession. — Ses singulières habitudes. — Sa maison à Ferney. — Anecdotes à son sujet. — L'oculiste anglais. — Superstition. — Prédiction curieuse qui m'a été faite.

Je ne saurais mieux terminer ce que j'avais à dire sur Frédéric, qu'en rapportant quelques détails qui m'ont été donnés sur son célèbre ami et adversaire, Voltaire.

Il est évident, par des anecdotes qui m'ont été racontées à Berlin, qu'après y être resté long-temps et avoir joui des émoluments considérables que le monarque lui accordait, il finit par exciter la colère du roi, qui le pria de quitter ses États. Il ajouta à sa disgrace par la querelles qu'il eut avec Maupertuis, qui était alors à la tête de l'académie de Berlin. Il reçut l'ordre de renvoyer sa clef d'or, ou de quitter le royaume sous vingt-quatre heures. Il se rendit ensuite à Manheim, où il écrivit

sa tragédie d'Olympie. En quittant la cour du Palatin, il se rendit à la nouvelle terre qu'il venait d'acheter près de Genève. Il trouva à Ferney un vaste et ancien château français qu'il fit démolir pour construire à sa place une fort belle maison. Son théâtre était dans un des bâtiments extérieurs, et pouvait contenir au moins 200 personnes. Son ouvrage de prédilection était *la Pucelle d'Orléans*, qu'on peut appeler l'*Hudibras* de la poésie française. On l'a souvent peint les yeux fixés sur sa Henriade; mais j'ai lieu de croire qu'il n'avait pas pour cet ouvrage autant de prédilection que pour beaucoup d'autres qu'il avait composés. L'affection qu'il portait à l'électeur palatin surpassait celle qu'il eut pour tout autre monarque. Il passa un an à Manheim dans son palais, recevant tous les honneurs accordés aux princes du sang. L'électeur fit faire plusieurs fois son buste par M. Verchetsel, sculpteur justement célèbre : j'en ai possédé un à Brandenburgh-House. Il ne voulut jamais accepter les marques de distinction que divers souverains lui offrirent, mais elles ne lui répugnaient pas chez les autres. Quand l'ordre des jésuites fut détruit, Voltaire en choisit un pour le pla-

cer à sa table. Le pauvre P. Robert fut souvent en butte à ses plaisanteries. Quand il l'invita à venir pour la première fois chez lui, on assure qu'il fut assez sincère pour lui dire : « Si vous osez vivre avec un homme qui ne professe aucune religion, ou qui, s'il en a une, est un disciple plus dévoué à Confucius que vous ne pouvez l'être à votre humble maître, alors venez à moi. »

Il se couchait rarement avant le point du jour, buvait beaucoup de café et jouait fréquemment aux échecs. Il portait une robe de chambre sale et une perruque sans poudre, sur laquelle il mettait un bonnet de soie ou de velours brodé.

Après avoir passé quelque temps en Angleterre, à la suite de son exil de France, il éprouva le désir de retourner dans son pays pour quelques affaires particulières, et il en sollicita vivement la permission du ministère français ; mais, quoique le roi de France approuvât publiquement son rappel, ses ministres vindicatifs ne se laissèrent point toucher et s'y opposèrent avec force. Voltaire, qui pour le génie et la politique valait bien ses ennemis, écrivit à quelques amis puissants qu'il

avait en Allemagne, et se fit soudain investir d'un caractère public : je ne sais si c'était de la part de l'électeur de Cologne ou de celle du prince-évêque de Liége. Il partit sur-le-champ pour Versailles, où il se présenta après avoir fait reconnaître ses lettres de créance.

On jugera sans peine de l'étonnement que dut causer son arrivée. Ses anciens ennemis l'entourèrent, plutôt par curiosité que par affection, et l'accablèrent de compliments, s'efforçant à l'envi de se disculper d'avoir pris aucune part à son bannissement. Quand il eut écouté tout ce qu'ils avaient à lui dire, il répondit : « Après avoir été pendant si long-temps exilé de mon pays, je ne comprends plus parfaitement votre langue; mais si vous voulez vous adresser à mon sécretaire ou à quelque personne de ma suite, on m'apprendra à mon retour chez moi quels services vous avez l'intention de me rendre. »

Sa grace ne tarda pas à être signée, et, à ce que l'on dit, sur le rapport de ces mêmes ministres, naguère ses ennemis, et à qui sa nouvelle position causait quelque appréhension.

Sa maison de Ferney était sans cesse remplie d'étrangers; et comme ses hôtes s'épuisaient

pour l'amuser, il ne faut pas s'étonner si cette succession constante d'individus de tous les pays du monde lui procura une connaissance universelle du genre humain. Sa salle à manger était d'ordinaire fort mal propre. Quand il était seul, ses domestiques le servaient souvent en veste; et comme il leur donnait rarement des livrées neuves, ceux qui venaient d'entrer chez lui portaient celles de leurs anciens maîtres, ce qui leur donnait l'air d'être les serviteurs de personnes qui habitaient momentanément sa maison.

Son salon offrait une ample compensation du désordre qui régnait dans ses autres pièces. Peu de grands seigneurs avaient des appartemens mieux distribués, soit pour la représentation, soit pour l'agrément.

Il avait coutume d'écrire les notes qu'il prenait, pour ses ouvrages les plus importants, sur des chiffons de papier; et il est surprenant qu'il pût les retrouver dans le désordre où ils étaient. Quand il avait du feu, il tournait toujours le dos au foyer, sans doute pour garantir ses yeux.

Quand il entendait le violon qui faisait danser ses domestiques dans l'antichambre, il se

mêlait souvent à leur danse avec son habit de velours brodé. Swift avait aussi beaucoup de cette bizarrerie, et descendait maintes fois jusqu'aux bagatelles les plus insignifiantes, afin peut-être de pouvoir mieux s'élever ensuite. C'est apparemment à cela que Pope fait allusion dans ces deux vers qu'il adresse à lord Bolingbroke : « Apprenez-moi à être toujours naturel comme vous, à m'abaisser avec dignité et à m'élever avec modération. »

Il y avait chez ce grand homme une sorte d'esprit monarchique qui perçait dans ses moindres actions. Il ne se mettait jamais à table avec le reste de la société; il se faisait attendre sous les prétextes les plus frivoles. Quand il entrait il examinait tous les plats, qu'il dérangeait et déplaçait sans cesse, ce qui était fort désagréable.

Il voulut montrer dans ses jardins le goût du perfectionnement anglais; mais son attachement aux manières françaises prévalut toujours. Un parterre et un jet d'eau étaient de grands embellissements à ses yeux.

Selon la coutume française, il avait beaucoup de voitures; mais dans le nombre il ne s'en trouvait pas une en état de servir. Le car-

rosse de M. Shandy offre une ressemblance frappante avec ceux de Voltaire.

Il recevait des grands des présents considérables en vins et en toute espèce de choses délicates pour sa table. Il possédait une quantité prodigieuse de terre aux environs de Ferney, où elle n'a pas grande valeur, et il en était très-fier.

On sait que sur l'église qu'il y fit construire, il mit cette inscription : DEO EREXIT VOLTAIRE. Il y plaça un autel, et pour sauver les apparences, il assistait parfois au service, surtout quand on y célébrait des mariages.

Sa maison a été bâtie par un architecte genevois nommé Billion; mais elle ne lui coûta pas un grand effort de génie; car elle est sur un modèle très-ordinaire en France. Voltaire aimait beaucoup les faucons; et les montagnes des Alpes et du Jura, voisines de sa demeure, en offrant une foule d'espèces, sa maison présentait une véritable ménagerie de ces oiseaux. Il s'amusait quelquefois à les lâcher contre un pigeon ou une poule, et les comparait alors à des rois mettant leurs sujets en pièces.

Voltaire fut peut-être le plus grand génie que le monde ait produit : ses fautes étaient

des erreurs excusables; je parle de ses anachronismes, car il ne s'attachait pas aux bagatelles. Quand il composait, il écrivait avec tant de vitesse et travaillait avec tant d'assiduité, qu'on l'a vu achever une tragédie en autant de jours qu'elle avait d'actes. Il aurait pu composer des comédies plus vite que les acteurs ne pouvaient les représenter, s'il avait eu des secrétaires capables d'écrire aussi rapidement qu'il composait.

Dans une de ses observations sur l'Hamlet de Shakespeare, voulant montrer que notre grand poète commettait des anachronismes aussi-bien que lui, il a indiqué une énorme bévue de notre célèbre tragique. « Le premier acte, dit-il, se termine par les ordres que donne le roi (ordres auxquels on ne doit jamais désobéir) de décharger tous les canons des remparts, et cela deux cents ans avant que l'usage de la poudre ne fût connu. » (1)

(1) Dans les *Mélanges littéraires*, article du Théâtre anglais, on trouve ce passage : « Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi Claudius en est charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût pas encore inventée. »

Prenant congé d'un gentilhomme anglais, il lui dit : « Vous allez donc à Londres, monsieur? Je viendrai vous y voir, mais ce sera après ma mort. Il y a au moins vingt revenants dans Macbeth; pourquoi ne serais-je pas de la bande ? »

Il appelait quelquefois tous ses gens pour ce qu'il nommait chasser. *A la chasse! à la chasse!* criait-il. Quand toute sa maison était rassemblée, la chasse se bornait à faire le tour du château pour enlever les toiles d'araignée que les domestiques avaient oublié de balayer.

Il parlait souvent de ce que l'on écrirait sur son compte quand il aurait rendu le dernier soupir, et il disait que les paroles de M. de Voltaire à son lit de mort, assaisonnées par quelque jésuite, seraient un morceau friand pour les libraires de Paris. « Le coquin, ajoutait-il, trouvera sur mes os de quoi faire plus d'un bon repas, tout maigre que je suis. »

Il aimait beaucoup les oranges, les dattes, et surtout les grenades. Dans le midi de la France on greffe souvent des orangers sur des grenadiers, ce qui donne aux oranges une très-belle couleur. Voltaire disait parfois en les montrant : « Ceci doit avoir été le fruit défendu! »

Il avait coutume de conduire lui-même un cabriolet attelé d'un cheval rouan, que l'électeur palatin lui avait donné à Manheim. Cet animal était né sous ses yeux d'une jument arabe. Voltaire le faisait aller quelquefois à toute bride, puis tout d'un coup lui faisait reprendre une allure grave. Enfin il le menait par élans comme s'il composait quelque grand ouvrage.

Voltaire offrit à Ferney un asile à Delisle de Salles, persécuté pour sa *Philosophie de la nature*. Ce fut là qu'il défendit Marmontel, inquiété pour son *Bélisaire;* l'amiral Byng, condamné à une mort ignominieuse; le comte de Morangiès, dépouillé par des usuriers : il réhabilita la mémoire de Calas, de Sirven, de Montbailly et de Martin; il sauva de l'échafaud la femme de Montbailly; il éleva la voix en faveur de l'infortuné Lally, de la Barre et des milliers de serfs du mont Jura; il dota de 90,000 francs la nièce du grand Corneille; de 100,000 francs la fille de madame Dupuis, et de 150,000 francs *Belle-et-Bonne*, en la mariant au marquis de Villette. Son ancien ami Thiriot, après avoir passé un an avec lui à Ferney, trouva à son retour à Paris, dans le fond de sa malle,

un bourse de 50 louis que le grand philosophe y avait glissés.

Un jour qu'il était allé voir madame Dupuis, qui relevait de couches; après qu'il l'eut quittée, elle trouva dans son buffet un beau vase d'argent avec une quittance de 12,000 francs que M. Dupuis devait à Voltaire.

Un paysan de Ferney était en prison pour 7,500 francs. Voltaire paya sur-le-champ sa dette, et ayant appris que cet homme avait pour tout bien une famille nombreuse, il ajouta : « Nous ne perdons rien quand nous faisons du bien à nos semblables, et quand nous rendons un père à ses enfants et un citoyen à l'état. »

Un autre paysan, qui ne demeurait point à Ferney, ayant perdu au parlement de Besançon un procès qui le ruinait, et ne sachant où donner de la tête, accourut chez Voltaire. Celui-ci, après avoir examiné ses papiers, passa dans son cabinet, et revint bientôt après avec trois sacs de mille francs. « Voici, dit-il à cet infortuné, de quoi réparer les torts de la justice (car en effet la cause était bonne) : un nouveau procès ne serait qu'un nouveau tourment pour vous. Ne plaidez plus; et si vous avez envie de vous fixer ici, j'aurai soin de vous. »

Les jésuites d'Ornex désiraient augmenter leurs possessions par l'achat de certaines terres, ce qui aurait ruiné les paysans qui les cultivaient : Voltaire donna la somme demandée, et délivra ces pauvres gens des griffes des jésuites. Tel était l'homme que l'on a dépeint comme avare et insensible aux maux des autres ! L'anniversaire de la Saint-Barthélemy était toujours un jour de deuil pour lui.

Un oculiste anglais vint à Berlin pendant le séjour de Voltaire. Comme il était membre de toutes les sociétés savantes de l'Europe, il désira d'être admis auprès du roi, afin d'obtenir le titre d'oculiste de Sa Majesté. Le roi, à cette époque, avait quelques motifs pour tenir les Anglais à distance, et désirait si peu de plaire à notre pays en général, qu'il était à peine poli envers aucun individu des trois royaumes, de quelque titre ou de quelque emploi qu'il fût revêtu. Le duc de Saint-Albans était alors à Berlin, ainsi que plusieurs autres nobles anglais et des membres distingués de la chambre des communes ; mais le roi ne les invita jamais à venir à la cour. Ils étaient même traités avec tant de dédain, qu'à la parade, où tous les étrangers avaient coutume de se rendre, le roi

dit un jour publiquement au général Keith et à lord Marshal : « Eh quoi ! vos compatriotes ne sont pas encore partis ! » Pour donner une plus grande preuve encore de la rancune qu'il leur gardait, son ambassadeur en France et celui de France à sa cour étaient tous deux des pairs anglais déchus pour crime de haute trahison ; savoir : les lords Marshal et Tyrconnel ; le frère du premier était, à cette époque, commandant en chef de toute l'armée prussienne. Dans le temps où la noblesse anglaise était ainsi humiliée et exclue de la cour, l'oculiste y fut publiquement admis ; et pour rendre la chose plus piquante à notre égard, il y fut traité avec des honneurs infiniment supérieurs à ceux sur lesquels une personne de son rang pouvait compter, bien que sa vanité naturelle eût pu le porter à les désirer ou même à les attendre.

Le docteur était en outre fortement soupçonné d'avoir été envoyé par notre ministère sur le continent, pour observer en secret la conduite de divers princes. Sa profession lui donnait pour cela des facilités ; de sorte qu'il passait sans cesse d'une cour à l'autre, et il était partout admis auprès du maître.

Ayant été introduit chez le roi, Sa Majesté,

avec sa politesse ordinaire, lui demanda quelle faveur il pourrait lui accorder, désirant le distinguer parmi tous les hommes de sa profession. Le docteur demanda le brevet d'oculiste de Sa Majesté, ce qui lui fut accordé sur-le-champ, et le roi ajouta : « Comme je ne veux suspendre long-temps le plaisir de personne, revenez à la cour demain matin de bonne heure, et votre diplôme sera prêt. » Le chevalier, enchanté d'une promesse aussi inattendue, fut exact à se rendre aux ordres du roi; quand il parut, le monarque lui dit : « Vous désirez être mon oculiste : voici votre diplôme; allez prêter le serment d'usage et revenez ensuite me trouver. »

Toutes les formalités étant remplies, il alla en rendre compte au roi, qui le congédia en ces termes : « Maintenant vos désirs sont satisfaits, vous êtes mon oculiste; mais je vous préviens que mes yeux n'ont pas besoin du secours de votre art; et, quant à ceux de mes sujets, si vous osez y toucher je vous ferai pendre : j'aime mes sujets comme moi-même. »

Le chevalier partit, ou plutôt reçut l'ordre de partir dans six heures. Il demanda un peu plus de temps pour emballer ses yeux et ses

intruments; mais il éprouva un refus, et fut renvoyé sous bonne escorte comme un criminel jusqu'aux frontières de la Saxe, qui était le pays le plus voisin. Les égards que Sa Majesté lui avait d'abord témoignés, de préférence à tous les autres Anglais, dont le moindre valait mieux que lui, devinrent par-là une diatribe sanglante contre l'Angleterre : on voit que le roi avait soupçonné la profession que le chevalier exerçait concurremment avec celle d'oculiste, d'orateur, et de professeur de la science universelle.

Voltaire composa sur cette aventure une épigramme dont la pointe était que le roi de Prusse avait chassé de ses états le seul homme qui eût pu lui ouvrir les yeux.

Voltaire délivra l'esprit humain du joug de la superstition, dont la chaîne retient la raison captive, et nous est imposée dès le berceau.

C'est la frayeur, excitée par des événements étranges et inattendus, que l'on peut regarder comme la principale cause de la superstition. Mais alors, qu'est-ce qui a pu rendre les anciens Égyptiens si superstitieux? Il n'y a point de pays moins sujet à des phénomènes étran-

ges et inattendus. Là, pas de tonnerre, presque point de pluie; une régularité parfaite marque les changements de saison, ainsi que les crues du fleuve. Les Égyptiens avaient si peu d'idée des variations de l'atmosphère, qu'ils étaient surpris de ce que les rivières de la Grèce ne débordaient pas comme le Nil. Chez eux, c'est la fertilité du sol et l'inactivité des habitants durant l'époque de l'inondation qui énervent à la fois l'esprit et le corps et les rendent timides et pusillanimes. De là est née la superstition chez eux, comme des événements extraordinaires dans les autres pays.

Plutarque, dans la Vie de Cicéron, rapporte qu'un spectre apparut à la nourrice de ce grand homme, et prédit que l'enfant qu'elle tenait deviendrait le soutien de Rome; l'auteur ajoute naïvement cette réflexion : « Ceci aurait passé pour un conte ridicule, si la suite n'avait pas démontré la vérité de la prédiction. » Ce qui signifie, en d'autres termes, que, si une prédiction est vérifiée, elle devient une prophétie; autrement ce n'est qu'un conte ridicule.

Une aventure de ce genre m'est arrivée à moi-même. Quelque temps après que j'eus

épousé lord Craven ; et tandis que nous vivions ensemble dans le plus parfait accord, je me trouvai par hasard avec deux jeunes femmes qui avaient résolu d'aller chez une personne célèbre pour prédire l'avenir, ou plutôt pour dire la bonne aventure. Elle commença par adresser quelque mots à mes jeunes amies; puis, se tournant vers moi, elle me dit: « Je n'ai pas le plaisir de vous connaître; mais, à des marques particulières que j'aperçois sur votre physionomie, je suis assurée que vous êtes née pour de grandes aventures. Permettez-moi de tirer votre horoscope. » J'y consentis en souriant; mais elle me fit observer qu'il lui fallait quelque temps pour ses calculs : elle mit donc par écrit mon âge, avec le jour et l'heure de ma naissance, et me promit de m'envoyer dans huit jours le résultat de son travail. Je retournai chez moi, et ne pensai plus à la sibylle. Au bout d'environ dix jours, je reçus une lettre qui contenait ses prédictions. Elle me disait que j'aurais sept enfants que je me séparerais ensuite de mon mari, qui mourrait avant moi; que je quitterais l'Angleterre; que je me remarierais avec une tête couronnée, et que je posséderais de

grandes richesses. A cette époque, je n'avais pas la moindre idée d'une séparation, et je ne pouvais songer par conséquent à un autre mariage, bien moins encore avec une personne d'un rang aussi élevé que celui de Margrave.

CHAPITRE TROISIÈME.

Anecdote de sir William Windham. — Le prince de Galles. — Remarques. — Lord Lyttelton. — Lord Clarendon. — Le duc de Buckingham. — Observations sur le merveilleux. — Anecdote de lord Clarendon. — Mademoiselle Le Normand.

Je me rappelle une anecdote singulière que j'ai recueillie de la bouche de M. Windham, homme entièrement exempt de superstition, un jour que nous nous entretenions sur ce sujet, à l'occasion d'une aventure que le prince de Galles m'avait racontée.

Vers la fin du dix-septième siècle, sir William Windham, étant dans le cours de ses voyages, vint à passer en cabriolet sur la place Saint-Marc à Venise, et observa, à l'une des extrémités de cette place, un rassemblement plus nombreux qu'à l'ordinaire. Il arrêta sa voiture pour en connaître la cause, et aperçut un charlatan qui disait la bonne aventure. Il transmettait ses prédictions aux gens par le

moyen d'un tube de fer-blanc, qu'il allongeait ou raccourcissait à volonté.

Sir William lui offrit une pièce de monnaie comme les autres; sur quoi le charlatan, dirigeant le tube vers le cabriolet du gentilhomme anglais, lui dit fort distinctement en italien : « *Signor Inglese*, *cavete il bianco cavallo* (1). » Cette circonstance fit d'autant plus d'impression sur lui qu'il se souvint que, quelques années auparavant, étant encore très-jeune, un jour qu'il revenait de la chasse au cerf, il trouva plusieurs domestiques rassemblés à la grille du parc de son père, autour d'un diseur de bonne aventure, qui était ou qui prétendait être sourd-muet, et qui, pour quelques sous, écrivait avec de la craie sur un morceau de planche la réponse aux questions que les domestiques lui posaient de la même manière. Au moment où sir William passait, cet homme lui fit signe qu'il voulait lui dire la bonne aventure comme aux autres. Se trouvant dans un instant de gaieté, il y consentit; mais il ne put imaginer aucune question particulière à lui faire : l'homme prit le morceau

(1) Monsieur l'Anglais, prenez garde au cheval blanc.

de planche, et le rendit avec ces mots écrits fort lisiblement : « Gardez-vous d'un cheval blanc. » Sir William sourit de l'absurdité de ce mystérieux avis, et oublia totalement la circonstance, jusqu'à ce que celle de Venise vînt la lui rappeler par sa coïncidence.

Il s'imagina sur-le-champ et tout naturellement que le sorcier anglais s'était rendu sur le continent, et y avait recouvré la parole. Il prit des informations au sujet du charlatan italien, et apprit avec certitude que cet homme n'était jamais sorti d'Italie, et ne parlait aucune autre langue que la sienne.

Sir William Windahm prit beaucoup de part aux affaires du gouvernement dans les quatre dernières années du règne de la reine Anne, où un projet fut incontestablement formé pour rétablir le fils de Jacques II sur le trône que son père avait perdu. A l'arrivée de George I, beaucoup de personnes furent emprisonnées ou bannies. Parmi les premières se trouva sir William Windham, qui fut envoyé à la Tour de Londres, en 1715.

Au-dessus de la porte intérieure de cette forteresse étaient peintes les armes de la Grande-Bretagne. On travaillait alors à y faire

les changements que nécessitait l'avènement de la maison de Brunswick ; et, comme la voiture de sir William passait sous cette porte, le peintre était occupé à ajouter le cheval blanc qui est dans les armes de l'électeur de Hanovre.

Sir William fut vivement frappé de cette circonstance; il se rappela immédiatementl es deux singulières prédictions qui lui avaient été faites, et les raconta au sous-gouverneur de la Tour, qui était dans la voiture avec lui, ainsi qu'à tous ceux qui vinrent le voir pendant sa détention. Quoiqu'il ne fût probablement pas porté à la superstition, il regarda cette double prophétie comme entièrement accomplie. Mais il se trompait cruellement à cet égard; car, bien des années après, étant allé à la chasse, il eut le malheur de faire une chute en voulant franchir un fossé, et se rompit le cou : il montait un cheval blanc.

Le prince de Galles, qui aimait passionément les histoires de ce genre, me raconta qu'étant un jour à Brigthon, il fit une promenade à cheval, seul avec sir John Lade, ce qui lui arrivait souvent. Ils traversèrent les dunes, et s'éloignèrent plus qu'ils n'en avaient

d'abord eu l'intention. Surpris par une ondée de pluie, ils cherchèrent un abri dans une maison voisine : c'était celle d'un meunier. Son Altesse Royale se hâta de mettre pied à terre, et sir John tint la bride des deux chevaux, en attendant que quelqu'un se présentât. Un jeune garçon arriva, et prit la place de sir John. La pluie cessa bientôt ; et le prince se préparait à remonter à cheval, quand il observa que le garçon qui tenait la bride avait deux pouces à l'une de ses mains. Il lui demanda qui il était, et apprit qu'il était fils du meunier. Cette réponse rappela sur-le-champ au prince l'ancienne prophétie de la mère Shipton, que, quand la bride du prince serait tenue par le fils d'un meunier avec deux pouces à la même main, le royaume serait en proie à de grandes convulsions. La circonstance était singulière, et Son Altesse Royale s'en amusa beaucoup.

Qui fut jamais plus superstitieux que le docteur Johnson? Peut-être était-ce chez lui l'effet d'une maladie. La famille de Lyttelton fut supertitieuse pendant trois générations. Tout le monde connaît les circonstances de la mort de lord Lyttelton, fils de l'historien de

Henri II. Je suis sûre que le fait est vrai; il m'a été certifié par la famille elle-même, avec laquelle j'ai été liée pendant plusieurs années.

Que dirons-nous du grand comte de Clarendon, le célèbre historien? C'était pourtant un homme qui, pendant long-temps, s'était occupé des affaires publiques, un politique profond, et un savant rempli d'une instruction, fruit de ses lectures et de son expérience. On pouvait croire que son esprit devait être fortifié contre d'absurdes miracles, si l'esprit de l'homme était jamais à l'épreuve de la faiblesse; cependant sa crédulité superstitieuse triomphait de sa raison. Il ne fut pas moins faible à cet égard que son contemporain Grotius. Il raconte sérieusement un incident qui se rattache à l'assassinat du duc de Buckingham. On répandait à cette époque un grand nombre de contes au sujet de prophéties et de prédictions qui avaient annoncé la mort prématurée et violente du duc. L'une d'elles paraissait plus digne de croyance que les autres.

Il y avait, dit-on, alors au château de Windsor, un officier de la maison du roi, homme d'environ cinquante ans, attaché à la garde-

robe de Sa Majesté, et jouissant d'une grande réputation de probité et de discrétion. Environ six mois avant la fin malheureuse du duc, cet homme étant dans son lit, en parfaite santé, un personnage d'un aspect vénérable lui apparut à minuit, et, tirant ses rideaux, le regarda fixement en disant : « Me connaissez-vous, Monsieur ? » Le pauvre homme, à demi-mort de frayeur, répondit qu'il le prenait pour feu sir Georges Villiers, père du duc. Le spectre lui ordonna alors d'aller trouver ce seigneur, et de lui dire que, s'il ne s'efforçait pas de quelque manière de gagner la faveur du peuple, il n'avait plus que peu de temps à vivre. Le même personnage se montra une seconde et une troisième fois, se plaignant avec amertume de ce que ses intentions n'avaient pas été remplies. L'officier, pour s'excuser, dit que le duc était d'un accès difficile, et qu'il le prendrait pour un fou. Le spectre lui communiqua quelques secrets qui devaient lui servir de passeport auprès du duc. L'officier ayant été présenté au duc par sir Ralph Freeman, en fut accueilli d'une manière gracieuse. Ils se promenèrent ensemble pendant près d'une heure. Les domestiques qui se tenaient avec sir

Ralph à une trop grande distance pour pouvoir entendre ce qui se disait, remarquèrent néamoins que le duc parlait avec beaucoup d'émotion. En quittant le ministre, l'officier dit à sir Ralph, que, quand il avait répété les circonstances qui devaient lui attirer la confiance du duc, celui-ci avait changé de couleur, et avait juré qu'il ne pouvait avoir appris ces détails que du diable, puisqu'ils n'étaient connus que de lui-même et d'une seule personne de la fidélité de laquelle il était sûr. Le duc devait accompagner le roi à la chasse, et l'on remarqua que, pendant toute la matinée, il fut livré à une rêverie profonde. Avant la fin du jour, il quitta la chasse et se rendit à la maison de sa mère, avec laquelle il se tint renfermé pendant deux ou trois heures. Quand le duc se sépara d'elle, ses traits exprimaient un trouble mêlé de colère, qu'on ne lui avait jamais vu en sortant d'un entretien avec lady Villiers. On trouva celle-ci baignée de larmes et dans la plus profonde douleur. Quoi qu'il en soit des sentiments de cette dame, c'est une chose notoire que, quand elle apprit l'assassinat de son fils, elle ne témoigna aucune surprise ni beaucoup de chagrin.

Le nom de lord Clarendon donne plus de poids à cette histoire qu'elle n'en mériterait sans cela. Il n'y a point d'article de foi qui ordonne de croire que les morts conservent des liaisons avec les vivants, et qu'il leur soit permis de revenir dans ce monde. Rien ne prouve que cela puisse arriver, et nous n'en entendons guère parler que dans les contes destinés à amuser ou effrayer les enfants. Cette histoire est, du reste, en opposition avec les voies ordinaires de la Providence, qui, par les motifs les plus sages, a voulu jeter, entre l'avenir et nous, un voile impénétrable. D'ailleurs, ce spectre, doué de la connaissance miraculeuse des événements futurs, manquait de la sagacité qu'aurait montrée l'homme de l'esprit le plus ordinaire. Deux fois il se présente à l'officier, sans lui donner les moyens d'exécuter sa commission, et n'y songe même que lorsqu'il les réclame. Pourquoi ne pas se rendre directement chez le duc? Quelle nécessité y avait-il d'employer un tiers? à moins que le duc n'ait été indigne d'une pareille communication. Il aurait été beaucoup plus frappé d'une apparition qu'il eût eue lui-même, que du récit de celle qu'a-

vait eue un autre. L'officier craignait d'être pris pour un insensé, et le duc aurait eu quelque raison de le regarder comme tel. Enfin, cet événement arriva, dit-on, trois mois avant la mort du duc, et nous n'apprenons pas qu'il ait fait la moindre démarche en conséquence de l'avis qui lui avait été donné.

L'autorité de l'historien, et le respect que nous lui devons, lui donnent des droits à toute la confiance qu'un pareil cas puisse admettre; mais il n'est nullement nécessaire d'ajouter foi à cette histoire : car les témoignages sur lesquels elle est appuyée ne suffiraient pas pour rendre croyable l'événement le plus ordinaire. Lord Clarendon avoue qu'elle ne repose sur aucun autre fondement que sur le bruit public, et dit qu'elle n'est qu'une des nombreuses histoires qui se répandirent à cette époque. Il ne prétend point l'avoir entendue de la bouche de l'officier, dont il ne cite pas même le nom; ni de celle de sir Ralph Freeman, ou de la mère du duc, ou du duc lui-même. Si jamais il est arrivé quelque chose de semblable, on peut avoir raison de croire que l'officier avait l'esprit égaré, sinon par la folie, du moins par l'enthousiasme. Rien ne prouve

non plus qu'il ait réellement communiqué des secrets au duc.

Si lord Clarendon avait étudié les fondements de la religion et de la raison avec autant de sang-froid et d'impartialité que les autres sciences, il n'aurait jamais ajouté foi à des rapports si faiblement appuyés et si contraires à la saine réflexion.

Une circonstance singulière marqua la jeunesse de ce même lord Clarendon. Il commençait déja à se faire une réputation au barreau, et, dans toutes les occassions, il avait témoigné combien il était ennemi des abus de pouvoir auxquels se livrait la cour et que sanctionnaient les juges. Étant allé voir son père dans le comté de Wilts, un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les champs, le vieillard lui fit observer que les personnes de sa profession étaient sujettes à étendre trop loin la prérogative royale, et à porter préjudice à la cause de la liberté; il l'adjura, si jamais il arrivait à quelque place importante, de ne point sacrifier les lois et la liberté de son pays à son propre intérêt ou à la volonté du prince. Comme il achevait un discours extrêmement persuasif, il fut frappé d'une attaque

d'apoplexie, dont il mourut au bout de quelques heures. Ses conseils eurent une si grande influence sur son fils, que celui-ci les suivit régulièrement dans tout le cours de sa vie.

La célèbre demoiselle Le Normand, que l'impératrice Joséphine consultait si souvent, et que Napoléon lui-même ne méprisait pas tout-à-fait, se vit intenter, il y a quelques années seulement, un procès pour sorcellerie. Il est surprenant que l'avocat qui soutenait l'accusation ait pu sérieusement l'accuser d'avoir eu commerce avec les esprits, et déclarer qu'elle savait conjurer les démons, et faire revenir les morts de l'autre monde.

Joséphine l'honora de son amitié, et répandit sur elle de nombreux bienfaits. Quand Napoléon revint du congrès d'Erfurt, l'impératrice lui répéta, dans la chaleur de la conversation, ce que mademoiselle Le Normand lui avait dit quelque temps auparavant. La reine de Hollande était présente. « Ah! dit Napoléon en se frottant les mains, on prétend pénétrer mes desseins et consulter les oracles; sachez, madame, que l'on ne me devine pas. Demainje ferai arrêter votre prophétesse, et que je n'entende plus parler d'elle. » Elles essayèrent de

l'apaiser. « C'est inutile, poursuivit-il; je vais donner des ordres sur-le-champ; je ne veux pas me laisser tromper par une femme. » Joséphine, craignant les effets de ce courroux, envoya en secret, pendant la nuit, mademoiselle Aubert, une de ses femmes, pour prévenir mademoiselle Le Normand des projets de Napoléon. Celle-ci, au lieu d'être alarmée, et sans tenir compte de l'avis qu'on lui donnait pour sa sûreté, dit du plus grand sang-froid à mademoiselle Aubert, qu'elle était fort reconnaissante des bontés de l'impératrice, mais qu'elle n'avait rien à craindre de l'empereur. Cette réponse fut rapportée à Joséphine qui en fit part à l'empereur. « Ta demoiselle a pourtant raison, dit Napoléon; où diable va-t-elle chercher ce qu'elle dit? Je veux bien lui permettre de se mêler de tes affaires; mais, quant aux miennes, dis-lui bien que la moindre indiscrétion lui coûtera la liberté. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

Je retourne en Angleterre. — Conduite de mes filles aînées et de ma famille. — Message de la reine au Margrave. — Je me propose d'interjeter appel devant la chambre des pairs. — Sir Théophilus-Metcalfe. — Le général Dalrymple. — Achat de Brandenburgh-House. — Le Margrave me fait don de la terre de Benham dans le comté de Berks. — Mon fils Keppel Craven. — Lord Craven. — Amusements à Brandenburgh-House.

A NOTRE retour en Angleterre, à peine eus-je pressé mon élève contre mon cœur, que je reçus une lettre signée par mes trois filles aînées, et qui commençait par ces mots : « Avec toute « la déférence due à la Margrave d'Anspach, les « demoiselles Craven lui annonçent que, par « respect pour la mémoire de leur père, elles « ne peuvent pas aller la voir. »

La lettre me tomba des mains. Cependant Keppel s'efforçait de me consoler; car je ne pouvais ni parler, ni faire un mouvement. Une telle conduite me semblait tout-à-fait inexpli-

cable. Je recouvrai cependant mes sens, et je me préparai à des traitements encore plus cruels, et dont je jugeai que celui-ci n'était que le prélude.

Mes soupçons n'étaient pas sans fondements. Mon fils aîné, lord Craven, me négligea complètement, et lord Berkeley, qui était le tuteur de mes enfants, m'écrivit une lettre absurde, remplie de reproches sur ce que j'avais épousé le Margrave si peu de temps après la mort de mon premier mari. Je daignai répondre, et faire observer que c'était six semaines après la mort de lord Craven que j'avais donné ma main au Margrave; ce que j'aurais certainement fait au bout de six heures, si j'avais été instruite de l'événement. Je représentais que j'avais éprouvé pendant huit ans tous les désagréments du veuvage, sans jouir de la seule consolation qu'une veuve pouvait désirer à l'âge où j'étais arrivée, celle de donner ma main à un homme dont les vertus me feraient oublier les extravagances et l'abandon d'un autre auquel j'avais eu le malheur d'être sacrifiée.

Le premier affront que j'éprouvai ensuite fut le message que la reine fit parvenir au Margrave par le ministre de Prusse, pour lui an-

noncer que son intention n'était pas de me recevoir comme Margrave d'Anspach. Le Margrave fut très-blessé de cette conduite de Sa Majesté, et me demanda si je pouvais en soupçonner la cause. Je lui répondis que je l'ignorais, mais que, puisque telle était l'intention de la reine, elle ne me verrait pas du tout.

Le Margrave demanda alors une audience au roi; mais il ne voulut pas présenter ses respects à la reine, et il ne l'a jamais vue depuis.

Les ducs de Norfolk et de Richmond furent très-fâchés d'apprendre que j'avais résolu de ne point paraître à la cour en qualité de pairesse d'Angletere; mais je jugeai qu'ils avaient tort, parce que, si je l'eusse fait, c'eût été reconnaître tacitement que, bien qu'épouse du Margrave, je n'étais rien de plus que lady Craven.

En retournant en Angleterre, je m'étais proposé d'aller à la cour comme princesse du Saint-Empire romain; et j'avoue que je fus étonnée d'apprendre que je n'y serais pas reçue sous ce titre. Je rédigeai en conséquence un projet de pétition à la chambre des lords, afin de réclamer mon privilége; mais par des motifs de fierté, et par les conseils de mes

amis, je ne la présentai point. Elle était ainsi conçue :

« Mylords,

« J'ose me flatter que vous serez convaincus « que, si je soumets à vos Seigneuries les faits « suivants, je n'ai à cœur que la justice qui « est due à vos propres prérogatives, en l'in- « voquant pour moi-même, dont la vie entière « doit rendre mon nom cher à mes nobles « parents et à tous les autres pairs d'Angle- « terre. Je me flatte encore que vous com- « prendrez le seul motif de ma démarche, qui « est le désir de vous voir partager la convic- « tion où je suis que toute tentative pour « empiéter sur nos droits héréditaires, ou pour « y porter atteinte, de la part soit du gouver- « nement, soit du pouvoir royal, doit être « désavantageuse aux intérêts de la couronne « et au bonheur du peuple anglais. Je pense, « d'après cela, que l'exposé suivant deviendra « une cause urgente pour que le grand-maré- « chal d'Angleterre intervienne, afin qu'à l'a- « venir aucun pair ou pairesse d'Angleterre, « prince ou princesse de l'Empire germanique « ne puisse être traité comme je l'ai été; ce qui « n'arrivera jamais dès que vos Seigneuries lui

« auront donné l'ordre de rendre une déci-
« sion sur des droits anciens et établis, invo-
« quée par tous ceux qui, comme moi, sentent
« l'honneur et les avantages de la naissance,
« et qui ne cherchent de protection qu'à la
« chambre des pairs, dont le pouvoir indépen-
« dant et héréditaire est sans contredit le meil-
« leur gardien des intérêts des sujets britan-
« niques.

« Mylords, au moment de mon retour dans
« mon pays, après une absence de plusieurs
« années, jouissant de tous les avantages que
« les vertus, le rang et les richesses du Mar-
« grave pouvaient répandre sur moi et sur la
« patrie de son épouse, il reçut un message
« de la reine, par l'entremise du ministère de
« Prusse, pour lui signifier qu'elle ne voulait
« pas me recevoir comme Margrave d'Anspach.
« Ce premier pas me parut une innovation à
« l'étiquette de la cour, tout message ayant
« rapport à une présentation devant être porté
« par le gentilhomme de la chambre, et non
« par un ministre étranger. Le Margrave ne
« pouvant donner à ce message aucun autre
« sens, si ce n'est que Sa Majesté ne désirait pas
« me voir du tout tant que mon mari vivrait, il

« alla de temps à autre chez le roi, mais il ne
« demanda jamais à voir la reine, et ne se
« montra à aucune de ses réceptions. Sur ces
« entrefaites, le feu duc de Richmond et mes
« autres parents qui siégeaient parmi vous me
« pressèrent d'aller à la cour en qualité de pai-
« resse, et de demander, en cette qualité, une
« audience particulière à la reine; mais je crus
« qu'en agissant ainsi je manquerais de respect
« au Margrave, et en conséquence je refusai con-
« stamment de céder à leurs avis. En 1802, à
« mon retour de Vienne, où le Margrave m'a-
« vait envoyée pour être présentée à l'empereur
« François et à l'impératrice, à l'occasion du
« titre de princesse de l'Empire que j'avais ob-
« tenu en mon nom de demoiselle de Berkeley,
« par déférence pour les ordres de mon mari,
« je demandai à la reine une audience sous le
« nom de princesse Berkeley; mais lord Mor-
« ton, par qui la demande avait été portée, m'an-
« nonça qu'il n'avait pas pu obtenir un mot de
« réponse de Sa Majesté à ce sujet. D'après ce-
« la, le Margrave ne put douter que le message
« qui lui avait été transmis à son arrivée en
« Angleterre ne vînt réellement de la reine.
« Quand le prince de Galles parvint à la ré-

« gence, je lui demandai une audience comme « princesse Berkeley, et puis comme pairesse « d'Angleterre; mais on me dit que mes de- « mandes étaient des *innovations*, ce que pour « moi, Mylords, je crois devoir nier. Je soutiens « au contraire que le refus est une innovation « qui porte atteinte aux droits des pairs et pai- « resses de la Grande-Bretagne. On me renvoya « à lord Sidmouth, qui, ainsi que le duc de « Norforlk, à qui je me suis adressée à ce su- « jet, et le marquis de Hertford, peuvent at- « tester à vos Seigneuries que je me plains d'in- « novations de droits en ma personne. L'une « est d'avoir été renvoyée à un ministre d'état, « qui est un personnage politique; tandis que « toutes les demandes et prétentions au sujet « de l'étiquette de cour doivent être réglées par « le grand-maréchal héréditaire d'Angleterre, « dont les droits pour en connaître ont existé « et existent encore depuis l'introduction du « christianisme en Angleterre, et dès avant le « temps où mes nobles ancêtres les Plantage- « nets étaient les souverains de ma chère patrie. « Ces droits, Mylords, ne nous ont, à ce que « je crois, jamais été refusés jusqu'à présent; « ou bien, s'ils l'ont été dans des circonstances

« particulières, des raisons valables ont tou-
« jours été données pour ce refus. J'ai différé
« pendant trois ans de présenter cette pétition
« à vos Seigneuries. Les importantes affaires
« qui vous ont occupés, par l'état de guerre et
« de confusion qui désolait l'Europe, m'ont fait
« regarder mes griefs comme trop frivoles pour
« attirer votre attention; tandis que d'autres
« détails concernant des affaires aussi graves
« qu'affligeantes ayant été portés devant vous,
« j'ai pensé qu'il y aurait peut-être de l'impru-
« dence et un manque de délicatesse à laisser
« prononcer mon nom dans la chambre des
« pairs. Mais maintenant je me flatte que vous
« récompenserez ma patience, en prenant en
« considération les faits que je viens d'exposer,
« et en me faisant rendre justice; au moyen de
« quoi vous épargnerez, à l'avenir, à ceux que le
« hasard aura placés dans une position aussi flat-
« teuse que la mienne, la nécessité d'en appeler
« aux pairs d'Angleterre, quand des honneurs
« héréditaires ou acquis leur seront refusés, et
« cela sans qu'aucune raison soit assignée pour
« ce refus. J'éprouve une grande satisfaction,
« Mylords, en pensant que cette pétition que
« je vous adresse est une nouvelle preuve du

« zèle avec lequel j'ai rempli, durant toute ma « vie, les devoirs de fille, de femme et de mère « de pairs.

« Elizabeth M. de B. A. et B.

« Princesse Berkeley. »

« *N. B.* Quand je suis allée à Vienne la pre« mière fois, n'étant encore que lady Craven, « sir R. Keith, ministre d'Angleterre, m'apprit « qu'à cette cour les pairs et pairesses d'Angle« terre étaient traités comme princes de l'Em« pire. Je fus en conséquence présentée à l'em« pereur Joseph en audience particulière. Y « a-t-il de la courtoisie, en retour de cette dis« tinction, à refuser à la princesse Berkeley « le même honneur à la cour d'Angleterre? »

Cependant les journaux anglais commencèrent à m'attaquer; car les rédacteurs s'imaginèrent que le Margrave leur enverrait de l'argent pour arrêter le torrent de leurs injures. Il me fut même insinué, par quelqu'un attaché à une de ces feuilles, qu'il serait bon d'envoyer dix ou vingt guinées pour empêcher l'insertion des articles où l'on me diffamait; mais je répondis que ce ne serait qu'un encouragement pour les rédacteurs à me nommer

chaque fois qu'ils auraient besoin d'un peu d'argent, et que je n'avais d'autre désir que de les voir continuer et pousser les choses si loin, que le Margrave pût enfin les attaquer en calomnie.

Quoi qu'il en soit, le Margrave parut bientôt cesser de faire attention à leurs grossières attaques; mais la conduite de quelques-uns de mes parents me fit rougir. J'ai lieu de croire que les traits de méchanceté auxquels je fus en butte, et que je ne parvins point à cacher au Margrave pendant son séjour en Angleterre, comparés dans son esprit avec la conduite que mes parents avaient tenue durant ma jeunesse, et avec la réputation dont j'avais joui avant de me séparer de lord Craven, durent le guérir de sa partialité en faveur des Anglais; et en effet, je pus m'en apercevoir clairement avant sa mort. Nombre de faussetés atroces vinrent à sa connaissance; car plusieurs dames, dont j'avais excité l'envie dans ma première jeunesse, et n'étant encore que lady Craven, s'étaient flattées que je ne reviendrais plus briller dans leur atmosphère.

Entre autres choses qu'on se plut à débiter au Margrave, on lui dit que mon fils Keppel

avait été déshérité par son père. Je possédais une copie du testament de lord Craven; ce qui me mit à même de prouver que la substitution de tous les biens de lord Craven commençait par son plus jeune fils, comme le troisième dans l'ordre de la substitution. Le bonheur que j'eus de pouvoir démentir une calomnie aussi infâme fixa irrévocablement l'estime du Margrave pour moi. Vers le même temps, une fille que j'ai depuis perdue lui apprit que, jusqu'au moment de sa mort, lord Craven n'avait jamais cessé de vanter à ses filles les graces et les talents extraordinaires de leur mère.

Peu de jours avant le départ de lord Craven pour Naples, se trouvant seul avec sir Théophilus Metcalfe, de la bouche de qui je tiens ce détail, il lui demanda ce qu'il pensait de moi. Sir Théophilus fut un peu surpris de la question; mais il répondit avec sincérité : « Je n'ai eu, Mylord, qu'une seule fois l'honneur de passer quelques jours avec Milady à Benham, où il y avait une très-nombreuse société; mais, quoique je ne fusse alors que major au service de la compagnie des Indes, lady Craven ne m'a jamais fait sentir que je n'étais pas pair du royaume. » A ces mots, lord Craven fon-

dit en larmes, et s'écria: « O Metcalfe! en me séparant d'elle, je me suis séparé du seul ami que j'aie jamais eu, de la seule femme qui ne m'ait jamais trompé. »

Quelque temps après, M. Thompson, du comté d'York, vint me demander si le général Dalrymple aimait lord Berkeley; car avant son départ pour New-York, dont il allait prendre le commandement, il l'avait envoyé chercher, ainsi que sir William Codrington, comme étant deux amis de lord Berkeley, pour signer son testament, dont il leur remit une copie, en les priant, s'il était tué, de le donner à lord Berkeley. Je lui dis que je ne croyais pas que lord Berkeley connût le général Dalrymple. Quand le général vint pour être présenté au Margrave, je lui demandai l'explication de ce que M. Thompson m'avait dit. Il me répondit que, lord Craven lui ayant fait connaître son intention de troubler ma tranquillité, si la chose était en son pouvoir, la pensée de ce que je deviendrais avec mes sept enfants lui avait causé de vives inquiétudes, et que, se trouvant vers ce temps nommé au commandement de New-York, comme il n'avait point d'enfants et que son neveu lord Stair était assez riche pour

n'avoir pas besoin de sa fortune, il avait fait un testament par lequel il me laissait tout ce qu'il possédait, c'est-à-dire environ 4,000 livres de revenu.

Mon unique occupation, pendant la précieuse vie du Margrave, fut de faire tout ce qui dépendait de moi pour le rendre heureux. Par l'ordre que je sus mettre dans ses dépenses, le monde le crut deux fois plus riche qu'il ne l'était. Quand je le voyais content, je reprenais courage, et je fermais les yeux sur bien des choses qui sans cela m'auraient cruellement blessée. Dans ce nombre, je compte surtout la conduite de mes enfants, qui, égarés par des bruits calomnieux, et ne sachant pas juger pas eux-mêmes, ne se comportèrent point comme ils l'auraient dû envers lui ni envers moi. Ma fille aînée, qui dans le principe s'était laissé entraîner par son frère aîné et par ses sœurs, fut la seule qui rentra dans le devoir envers sa mère. Mais hélas! elle ne goûta pas longtemps les douceurs que lui procurait ma tendresse maternelle; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, la mort l'arracha de mes bras.

L'été suivant, le Margrave, à ma prière, acheta Brandenburgh-House, situé sur les bords

de la Tamise. Mon fils aîné, qui partageait la fureur militaire du temps, abandonna les plaisirs et le repos pour aller faire la guerre en Hollande et en d'autres lieux. Le seul bien dont son père lui eût laissé la disposition était Benham, et il le vendit. C'était notre habitation favorite, à lord Craven et à moi, et je le vis avec douleur sortir de la famille. J'avais fait bâtir moi-même la maison avec la permission de mon mari, et les jardins avaient été dessinés d'après mon gout. Je ne voulus jamais permettre à aucun des nouveaux jardiniers paysagistes d'y mettre la main, quoique j'en fusse vivement pressée. Le fameux entrepreneur, connu sous le nom de *Capability Brown* (1), aurait bien voulu être employé par moi; mais il avait déja dépensé douze mille livres sterling pour lord Craven, à Coombe-Abbey, et je ne jugeai pas nécessaire d'être pillée davantage. Je ne m'en rapportai qu'à moi-même pour ajouter aux beautés de la nature. Dès ma plus tendre jeunesse j'avais pris plaisir à les observer, et j'avais fait une étude particulière de leurs agréments.

(1) Brown le Capable.

Benham était, selon toute apparence, une terre seigneuriale, plusieurs siècles avant la création de la pairie de Craven; il est probable aussi que Hoe-Benham faisait partie de ce domaine avec Berham-Row et presque toutes les terres qui l'environnent (ce qui a dû avoir lieu du temps de Guillaume-le-Conquérant, ou d'Édouard III), et que ce que nous appelons maintenant *Hoe*, avait été ainsi nommé du mot français *haut*, le terrain étant effectivement plus élevé que celui où le manoir de Benham est situé, et dont il est séparé par plusieurs grandes routes et par des enclos appartenants à diverses personnes.

Je laisse aux imaginations jeunes et romanesques à se figurer comment la tyrannie ou l'hospitalité régnèrent dans l'ancienne châtellenie de Benham, et combien de chevaliers, armés de pied en cap, ont défendu ou offensé de dames, montées sur leurs blancs palefrois : quant à moi, je me bornerai à citer ici ce que j'ai pu trouver dans les annales de la Grande-Bretagne, et ce que j'ai appris moi-même, concernant Benham, depuis le temps où nos ancêtres se sont fait traîner pour la première fois dans leurs voitures à six chevaux, jusqu'à

l'époque actuelle où les pairs se pavanent sur le siége de leur cocher, et les dames font leurs promenades, montées sur des ânes.

Le premier comte de Craven, après avoir signalé son courage dans les malheureuses guerres soutenues en Allemagne pour conserver la Bohême et le Palatinat à la fille de Jacques Ier, acheta la terre de Benham de sir Francis Castillon, dont le père, John Baptiste Castillon, en récompense de ses grands services militaires, sous le règne d'Élisabeth, avait reçu de la munificence de cette reine les domaines de Benham, de Valence et de Wordspeare. Castillon, je crois, s'écrivait, dans l'origine, *Castiglione*, la famille étant piémontaise. C'est ainsi que *hoe* pour *haut*, *curfew* pour *couvre-feu*, *bell and savage* pour *belle sauvage* (1), etc., ont à la longue formé une espèce d'anglais qu'on ne comprend pas exactement aujourd'hui.

(1) *The Bell and Savage* est le nom d'un cabaret fameux de Londres, dont l'enseigne représente une cloche (*bell*) et un sauvage (*savage*), tandis qu'autrefois elle représentait une belle femme, en costume de sauvage, sous le nom de *Belle-Sauvage*.

Depuis l'achat de cette terre par le premier comte de Craven, elle demeura dans la famille, jusqu'à ce que le comte actuel la vendit au Margrave d'Anspach. M. Lyson, dans sa description du comté de Berks, cite un singulier passage de Fuller, qui dit « que les biens dans cette province sont très-rétifs et sujets à désarçonner leurs maîtres ». Il exprime ensuite un vif désir de voir « que les gentilshommes du Bershire se tiennent mieux en selle, afin que les beaux lieux de cette province n'éprouvent pas tant de mutations. » Je dois faire observer que ce langage n'est pas celui de la vérité. Ce sont les gentilshommes qui abandonnent volontairement leur selle, et non les biens qui les désarçonnent. On peut en excuser plusieurs. L'accroissement des impôts, le prix excessif de tous les objets de première nécessité, joints à la quantité de moyens subtils que les marchands emploient pour tromper le chaland, rendent impossible à un gentilhomme de vivre sur sa terre, et même difficilement ailleurs : d'où il suit que la moitié des membres de notre noblesse et des personnes distinguées de la bourgeoisie sont plus pauvres que les pauvres de la paroisse, et ne doivent leurs

chétifs moyens d'existence qu'à des places et à des pensions indignes de leur naissance ou de leur sentiments, tandis que quelques-unes des plus belles propriétés de l'Angleterre appartiennent à des *nababs* (1), des banquiers ou des marchands.

Mon étoile, cette étoile heureuse qui avait présidé à ma naissance, me réservait l'avantage de sauver Benham de cette humiliation. Il était réservé au meilleur des hommes de dissiper les craintes d'une mère, d'arracher à la dégradation l'ouvrage de son goût, et de le replacer irrévocablement dans ses mains, afin qu'il pût devenir un monument éternel des vertus de cet homme excellent. Le seul désir que je forme pour l'avenir est de préserver son nom et la terre de Benham des outrages de l'ignorance et de la stupidité.

On peut voir, dans l'histoire d'Angleterre, le triste sort d'Élisabeth, fille de Jacques I, qui, s'étant retirée en Angleterre, sous le règne de son neveu, Charles II, habita, pendant à peu près un an, le bel hôtel du comte de Craven dans

(1) Sobriquet que donnent les Anglais aux gens qui ont fait fortune dans l'Inde.

Drury-Lane, y mourut, et fut enterrée dans l'abbaye de Westminster.

Toutefois je crains qu'on ne se souvienne qu'à peine des services que ce vaillant et magnifique seigneur lui rendit. Lorsque le goût naturel que je possède pour tout ce qui est bon et noble, goût que j'ai encore cultivé, me rendit curieuse de découvrir quelque livre ou quelque manuscrit qui pût satisfaire ma curiosité sur cette époque de l'histoire de la famille de Craven, j'eus une difficulté extrême à me procurer le moindre renseignement, parce que jamais ni bibliothèque ni livres n'avaient existé dans la maison d'aucun des Craven. A la fin, un vieil intendant prit pitié de mon embarras; il sentait peut-être quelque respect pour une jeune personne de dix-sept ans qui pouvait prendre plaisir à rechercher des bouquins et de vieilles paperasses. Il m'apporta les plans des palais que le comte de Craven avait fait bâtir à Hampstead; il me montra une obligation de la reine de Bohême pour 40,000 livres que le galant comte lui avait prêtées; enfin il m'instruisit et m'amusa beaucoup. On croit que le comte de Craven était marié secrètement avec la reine.

Lord Craven m'avait, dans l'origine, légué la terre de Benham, et beaucoup d'autres choses, par un testament qu'il changea plus tard, dans un moment où l'état de sa santé le rendait peu capable de tester. Par ce changement, il me priva de ce bien, qu'il donna à son fils.

Quand le Margrave l'acheta pour moi, il prit pour garants le duc de Norfolk et lord Moira, maintenant marquis de Hastings, et passa un acte de donation, par lequel j'étais libre de disposer à mon gré de ce bien, même de son vivant.

Deux ans après mon mariage avec le Margrave, l'empereur François m'envoya le diplôme qui me créait princesse de Berkeley, et que j'ai fait enrégistrer au bureau héraldique (*heralds office*) (1).

Quand cet honneur me fut conféré, le Margrave en fit part à la reine, et lui demanda, à cette occasion, une audience pour moi; mais Sa Majesté ne daigna jamais faire depuis aucune réponse à lord Elgin, et de mon côté je ne renouvelai pas ma demande.

---

(1) Institution à peu près semblable au conseil du sceau des titres en France.

A mon arrivée en Angleterre, j'avais offert à lord Berkeley, qui était le tuteur de mon second fils, d'achever son éducation avec le même soin et les mêmes dépenses que j'avais consacrés à celle de Keppel; mais il refusa mon offre, et empêcha même, autant qu'il lui fut possible, Berkeley de venir me voir.

Quand Keppel était à Harrow, où je l'avais placé sous un nom supposé, et pendant un séjour que j'avais fait à Fonthill, une dame le vit dans le cabinet du chef de l'institution, et en montant en voiture, elle lui demanda qui était ce jeune homme. « C'est un Allemand, » répondit-il. — « C'est tout le portrait de lady Craven, » reprit-elle. L'éducation qu'il reçut dans cette maison lui profita si bien, que l'instituteur déclara n'avoir plus rien à lui apprendre, ajoutant que le seul plaisir qu'il pouvait lui procurer était de lui accorder un libre accès dans sa bibliothèque. Keppel, qui, à cette époque, avait environ treize ans, parlait l'anglais parfaitement et sans aucun accent, quoiqu'il fût resté long-temps dans les pays étrangers.

La remarque qu'avait faite la dame dont je viens de parler frappa si vivement l'insti-

tuteur, qu'il retourna sur-le-champ près de l'enfant, et lui dit qu'il le soupçonnait d'être le fils de lord Craven, et qu'il serait bon dans ce cas que son oncle, lord Berkeley, qui dirigeait l'éducation de son frère, alors à Eton, sût où il était. Après quelques moments d'embarras, l'enfant y consentit.

Lord Berkeley fut si enchanté de l'instruction de Keppel, qu'il exprima plus tard le regret que je n'eusse pas fait aussi l'éducation de mes deux autres fils: ceci ne changea pourtant pas sa conduite désagréable envers moi; et quand je partis pour Lisbonne, Keppel passa les vacances d'été, avec son frère Berkeley, chez nos parents du comté de Dorset.

Lord Craven, mon fils aîné, fut traité avec la plus grande distinction par la reine, et fut caressé par toutes les dames de la cour, qui avaient fort à cœur qu'il se décidât à épouser une de leurs filles; mais il ne vint jamais voir ni le Margrave ni moi, excepté quand il se repentit d'avoir vendu Benham, qui se trouvait enclavé dans ses terres.

Le théâtre, les concerts et les diners à Brandenburgh-House divertirent beaucoup le Margrave. Il aimait à élever des chevaux, et avait

un haras nombreux : c'était un amusement fort dispendieux, et il m'en revenait si peu d'agrément, que je m'étonne encore d'avoir eu le courage de me charger de la direction de cet établissement ; mais je trouvais toutes choses bien, excepté les dettes et le défaut d'ordre, et maintenant le souvenir de ce que j'ai fait me cause de la satisfaction.

Je me rappelle que le colonel Mac-Neil, mari de l'aînée des filles de ma sœur, lady Granard, m'avoua qu'après avoir inspecté la maison dans tous ses détails, il y avait trouvé un régime et un ordre si parfaits, qu'il s'était informé avec intérêt quelle était la personne qui en avait la surintendance générale. Ayant appris que c'était moi-même, il me fit les compliments les plus flatteurs sur ma vigilance et mes talents en économie domestique. Le colonel était un homme grave, posé et doué d'un jugement excellent. Il passa deux mois chez moi à Benham avec sa femme, lady Anne, et son enfant, à son retour de Jersey où il avait un commandement.

Mon goût pour la musique, la poésie et la littérature en général devint pour moi une source féconde de plaisirs. Mon imagination avait été réglée et mon style épuré par l'expé-

rience : j'écrivis la *Princesse de Géorgie* et les *Jumeaux de Smyrne*, pour le théâtre du Margrave, outre *Nourjad* et plusieurs autres pièces; j'y ajoutais quelquefois des morceaux de musique de ma composition. J'imaginais des fêtes pour amuser le Margrave, occupation qui contrastait agréablement avec les comptes, les mémoires, les changements de domestiques et de chambellans, et beaucoup d'autres choses qui m'étaient tout-à-fait insupportables. Nous avions à Brandenburgh-House trente domestiques en livrée, sans compter les palefreniers, et soixante chevaux dans les écuries. Nos dépenses étaient énormes, quoique je m'appliquasse à y mettre la plus grande économie; car le prix des objets de première nécessité avait triplé au bout de très-peu d'années après notre mariage.

Le Margrave ne réfléchissait jamais, comme je le faisais, sur les changements prodigieux qui avaient lieu dans les mœurs et dans les usages du monde. Ce furent ces changements qui engagèrent Charles Fox à me dire, la première fois qu'il me rencontra dans la société. « Ah! vous voilà! qu'allez-vous faire maintenant de votre éducation? elle vous embarras-

sera beaucoup. » Cependant elle ne me fut nullement désavantageuse; car j'ouvris le chemin à d'autres pour percer la foule, tandis qu'ils hochaient la tête et me poussaient de côté, comme ils firent à tout le monde.

S'il n'y avait eu en cela qu'un manque de politesse, j'en aurais ri; mais il y eut de l'ingratitude envers le Margrave de la part de personnes qui avaient reçu de lui l'hospitalité la plus noble et la plus magnifique, et dont quelques-unes même avaient été traitées par lui sur le pied de l'égalité. Beaucoup d'entre elles en agirent très-mal à son égard, mais il ne m'en témoigna jamais ni surprise ni peine; je me rappelle seulement qu'un jour, comme je regardais l'ordre de Bareith, et que j'en lisais la devise, *Toujours les mêmes*, il dit: « Cette devise a été faite pour elle, et ne sera plus vraie après elle. »

Il serait trop long et trop fastidieux de détailler tous les moyens dont je me servais pour détourner l'attention du Margrave des objets qui auraient pu lui être désagréables. Grace au ciel, il fut aussi heureux avec moi qu'il pouvait l'être.

Les grands embellissements que je fis à

Brandenburgh-House furent pendant quelque temps ma principale occupation. Je changeai entièrement le plan du jardin, que j'ornai de promenades et de bosquets, et je formai des plantations selon mon gout, que l'on me permettait d'exercer en toute liberté.

Brandenburgh-House fut bâti par sir Nicolas Crispe, célèbre négociant et alderman de Londres, qui y passa la plus grande partie des dernières années de sa vie. Il fut fait baronnet en 1661, et mourut peu de temps après. On déposa son cœur dans la chapelle de Hammersmith, et son corps fut inhumé dans Bread-Street. Il contribua beaucoup à faire déclarer la cité de Londres en faveur du roi, après la mort de Cromwell. Cette superbe maison de plaisance appartint ensuite à Bubb Doddington, à lord Melcombe, et plus tard à mistress Sturt.

La position de Brandenburgh-House est si bien connue, qu'il est inutile que je la décrive ici avec plus de détail. On sait qu'il a été habité par la feue reine (1). Les bâtiments sont

(1) Sa Majesté Caroline de Brunswick, épouse du roi actuel, qui y mourut en août 1821.

aujourd'hui entièrement démolis; la pourriture sèche (*dry-rot*) (1) en avait attaqué la charpente; et comme je n'avais jamais eu le projet d'en faire de nouveau mon habitation après avoir passé tant d'années en Italie, je vendis une partie des terres environnantes : mon bonheur accoutumé fit que je gagnai beaucoup à cette vente; car la portion ainsi vendue, me rapporta plus de trois fois la somme que tout le domaine avait coûtée.

Le pavillon qui se trouvait à l'extrémité du parc était un lieu où je me plaisais beaucoup. L'intérieur présentait un grand salon circulaire, avec de jolies croisées à la française, qui donnaient sur la Tamise. Il n'y a peut-être pas, dans toute l'Angleterre, une retraite plus délicieuse pour l'été.

(1) Maladie qui attaque fréquemment les bois en Angleterre, particulièrement ceux qui composent la membrure des vaisseaux.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Beckford. — Mistress Montague. —Lord Thurlow. —Madame de Vaucluse. —Le docteur Johnson. —Lady Bute. — M. Thompson, du comté d'York. — Lord Nugent. — Lord Huntingdon. — Le duc de Guisnes. — Le prince Masserano. — Anecdotes du maréchal de Saxe. — Farinelli.

La conduite du Margrave en société ressemblait fréquemment à la mienne. Il ne s'entretenait jamais sur la politique, et moins encore sur la religion. L'amour était encore un sujet sur lequel il s'abstenait de parler. Je me rappelle qu'un jour me trouvant seule avec Peter Beckford, le même qui a publié sur la chasse au renard un traité estimé de tous les amateurs passionnés de cette chasse, il me pria de lui donner une définition ou une explication de l'amour, disant qu'à son avis je devais avoir eu bien plus d'occasions qu'aucune autre femme d'observer les effets de cette passion. Je répondis que, s'il avait été sincère dans

l'exorde flatteur dont il avait fait précéder sa demande, je le serais à mon tour dans ma réponse. Je lui dis donc que j'avais à la vérité vu l'amour sous différentes formes, et qu'en observant ses divers effets sur le cœur humain, j'avais découvert que c'était un caméléon qui prenait la couleur de l'ame à laquelle il s'attachait; qu'un homme féroce et brutal ressentait un amour brutal et féroce; l'homme doux et timide, un timide amour; que l'homme enclin à la mélancolie peignait son amour d'un ton mélancolique; et que l'homme colère et emporté exprimait le sien avec fureur. « Comment donc, continuai-je en riant, pourrait-on définir l'amour, puisque mille personnes doivent le décrire de mille manières différentes? » Il répliqua qu'il n'avait jamais songé à cela...; et jamais il n'écrivit de traité sur la science de l'amour.

Beckford désirait vivement faire la connaissance de mistress Montague, qui demeurait alors dans le comté de Berks, à trois milles environ de Benham. J'étais fort liée avec cette dame, quoique, durant la vie de lord Craven, elle ne voulût jamais le voir; ce dont il fut plutôt satisfait qu'offensé, puisque, disait-il,

il n'était pas digne de converser avec elle. Je présentai Beckford à mistress Montague, et de ma vie rien ne m'a autant amusée que leur conversation. Il s'efforçait de l'éblouir par la variété de ses talents, tandis qu'elle l'étonnait par ses connaissances et sa brillante éducation.

Mistress Montague était une femme d'un caractère singulier; elle ne voulait pas se lier ni même s'entretenir avec des personnes qui lui étaient étrangères ou qu'elle ne pensait pas être des personnes instruites. Elle savait peu de français, et je lui fus souvent utile sous ce rapport; une fois surtout, pour une lettre relative à des affaires de commerce, et qui aurait occasioné une méprise très-grave, si elle l'eût laissée partir telle qu'elle l'avait écrite.

Lord Thurlow avait un grand désir de voir madame de Vaucluse, et me pria de le présenter chez elle. La chose était extrêmement difficile; je n'osais pas en faire la proposition à cette dame, quoique lord Thurlow fut lord chancelier d'Angleterre. Elle ne voulait sacrifier son temps ni au rang ni à la richesse. Beckford et moi, nous arrangeâmes une soirée, à laquelle lord Thurlow devait venir comme par hasard. Les sociétés à Londres n'étaient pas

alors des cohues: c'étaient des réunions d'un petit nombre d'amis ou de personnes qui se convenaient les unes aux autres, et qui passaient la soirée et soupaient ensemble.

Ce jour-là je n'eus que madame de Vaucluse et Beckford. Les domestiques avaient reçu l'ordre de laisser monter le chancelier, qui fut annoncé tout à coup. Je le pris aussitôt par la main, et je lui dis : « Je me trouve très-heureuse, Milord, que vous ayez pris la peine de venir ce soir, puisque j'ai le plaisir de pouvoir vous présenter madame de Vaucluse, dont vous avez tant entendu parler par moi et par d'autres. » Madame de Vaucluse fut obligée de *faire bon visage à mauvais jeu*, et Beckford et moi, nous trouvâmes moyen de la mettre en conversation avec le chancelier, sur un canapé à l'une des extrémités du salon. Nous nous retirâmes insensiblement à l'autre bout de la pièce où se trouvait mon clavecin, devant lequel Beckford se plaça, et se mit à improviser des morceaux de musique applicables à ce qu'il jugeait devoir être les divers sujets de leur conversation. Il faut avoir le sentiment de la musique comme Beckford et moi, qui jouions par instinct, pour concevoir tout ce qu'il y

avait de plaisant dans cette conversation musicale. J'en riais à mourir : lord Thurlow et notre amie étaient si absorbés par leur entretien, qu'ils ne se doutaient nullement de ce que nous faisions. Le chancelier y prit tant de plaisir, qu'il oublia chez moi le sac et les sceaux de la chancelerie. Il était deux heures du matin quand mon valet de chambre vint, d'un air effaré, nous annoncer l'heure qu'il était.

Madame Fauques de Vaucluse avait eu une vie remplie d'aventures singulières. Sa mère l'avait forcée à prendre le voile, pour pouvoir doter sa sœur aînée, qui était belle, tandis qu'elle avait le malheur de ne pas l'être. Sa mère et sa sœur moururent toutes deux de la même maladie, un cancer au sein. Après leur mort, elle envoya un de ses oncles à Rome, pour obtenir du pape qu'il la relevât de ses vœux. Elle se rendit ensuite à Paris, où elle demeura avec une dame, à qui elle plut au point que celle-ci la garda près d'elle jusqu'à sa mort. Madame de Vaucluse avait un défaut assez commun aux grands génies. Avec infiniment d'esprit, elle manquait de bon sens. Elle ne tarda pas à avoir besoin d'ajouter quelque chose à son modique revenu; et malheureusement

elle écrivit la *Guerre des Bêtes*, fable politique, dans laquelle madame de Pompadour était satirisée sous la forme d'un léopard. Cette imprudence lui attira des persécutions. Pour éviter d'être mise à la Bastille, elle s'enfuit en Angleterre, où elle vécut dans la retraite, ne voyant que mistress Montague et quelques hommes de lettres.

Deux ans avant que lord Craven se séparât de moi, mon excellente gouvernante me dit qu'elle se sentait trop âgée pour continuer l'éducation de mes filles, et qu'elle désirait se retirer auprès de son fils, au presbytère de Berkeley, pour y terminer ses jours. Je m'affligeai beaucoup de sa résolution; mais je n'osai pas lui donner à entendre que je soupçonnais que les folies de mon mari entraient pour quelque chose dans les motifs qui l'avaient dictée, car je ne lui avais jamais fait de confidence à ce sujet. Je dis seulement : « Que feront mes filles sans vous? » Elle fondit en larmes, et répondit : « Vos filles! ne vous faites point d'illusion à leur sujet, il n'y en a pas une qui doive vous ressembler. »

Après qu'elle m'eut quittée, je causais un jour avec mistress Montague de la perte que je

venais d'éprouver, et je dis: « Je voudrais bien trouver à Londres une personne instruite, et qui sût assez parfaitement le français et l'italien, pour que je pusse envoyer mes quatre filles deux ou trois fois par semaine chez elle passer quelques heures de la matinée ou de la soirée, suivant que cela lui serait plus agréable, afin qu'elles pussent s'instruire par sa conversation. Mistress Montague me parla de madame de Vaucluse; mais elle me dit qu'elle n'osait se flatter que cette dame consentît à une telle proposition, à moins que je ne trouvasse moyen de la captiver. A notre arrivée à Londres elle offrit à madame de Vaucluse de la conduire chez moi, comme chez une personne curieuse à voir, et de me demander le moment où elles pourraient venir comme par hasard.

La visite étant terminée, et ces dames remontées dans leur voiture, mistress Montague demanda à sa compagne ce qu'elle pensait de moi. Elle répondit : *J'ai vu des femmes plus belles peut-être; mais, pour la physionomie, grand Dieu! j'ai lu, j'ai écrit beaucoup de romans, mais elle les a tous dans sa physionomie.* Elle consentit à l'arrangement que mistress Montague lui proposa, et prit un logement

dans une ferme près de Benham, où mes filles allaient profiter de ses leçons. Elle passa bien des heures avec moi, pendant que lord Craven faisait ses folles excursions. Elle savait fort bien le latin, et parlait couramment l'italien et l'espagnol.

Le docteur Johnson m'avait recommandé un précepteur pour mon fils aîné, dont la santé était si délicate, qu'elle ne lui permit pas d'aller dans une école publique avant l'âge de dix ans : cette circonstance nous avait mis en relation, et il venait souvent me voir. Je crois qu'il aurait été l'homme le plus agréable du monde s'il avait eu une femme pour le façonner au coin de son feu : car, quoique ses pensées et son langage fussent gigantesques et extraordinaires, il y avait une bonté de cœur qui perçait à travers sa science, et qui le faisait aimer dès qu'il la perdait de vue.

Le principal défaut que j'ai trouvé dans Johnson était le blâme et le mépris qu'il se plaisait à verser sur tous les écrivains de son temps. Quand il se trouvait chez moi avec lord Macartney, je craignais toujours que celui-ci ne dît au docteur que j'avais écrit quelques vers, ou même que j'écrivais en prose. Le plus grand

plaisir de lord Macartney était de me tourmenter en ayant l'air d'être toujours sur le point d'amener la conversation sur ce sujet.

Johnson était bilieux et avait le *spleen*. Le long silence qu'il gardait souvent avec les sages comme avec les fous était rompu parfois de la manière la plus inattendue ; car il y persistait, malgré les efforts des gens les plus spirituels pour le lui faire rompre ; mais aussi, quand il se décidait à prendre la parole, que son éloquence était grande! avec quelle énergie il défendait la vertu! quels traits de satire mordante il lançait contre la sottise et le vice!

Je me souviens qu'un jour où les vices faisaient le sujet de la conversation, il entreprit de défendre l'ivrognerie comme le plus innocent de tous. Pour appuyer son argument, il me supposa passant dans la rue et attaquée par un homme ivre : « Vous pourriez, dit-il, le faire tomber dans le ruisseau en le poussant avec votre petit doigt. Certes, il est bien impossible à un homme de faire beaucoup de mal lorsque ce petit doigt suffirait pour le repousser. »

Les biographes de Johnson semblent avoir pris à tâche de publier les mots les plus ordi-

naires aussi bien que les plus spirituels qui soient sortis de sa bouche, et ses actions les plus frivoles comme les plus sérieuses. Ils se sont étendus longuement sur ses plus petites erreurs et sur ses moindres défauts. Aucune réputation ne saurait résister à une pareille armée d'espions et de délateurs, et moins que toute autre celle d'un homme qui, tourmenté par des souffrances physiques et morales, vivait entouré d'individus qui épiaient ce qu'ils pourraient noter, et ce qui lui échapperait dans des moments où peu de gens sont maîtres d'eux-mêmes. Du reste, aucun de ceux qui savent apprécier son mérite d'après ses écrits, ne songera jamais à regarder des opinions exprimées avec dureté ou exagération, comme les véritables sentiments de son cœur.

Il y avait une hardiesse remarquable, de sa part, à prendre dans le monde le rôle de moraliste, dans lequel il avait été devancé par tant de grands écrivains, qui semblaient avoir épuisé tous les sujets intéressants et fait usage de tous les ornements qu'on pouvait leur prêter; et surtout dans un temps où le luxe et le vice avaient dépravé le goût du public, qui ne prenait plus de plaisir qu'à de puériles

fictions, ou à ce qui pouvait exciter la grosse gaieté.

Johnson fit des fats de tous ses amis; et ceux-ci, à leur tour, le flattaient tant, qu'il ne pouvait guère manquer de le devenir lui-même.

A l'époque de la mort de Garrick, à qui il avait eu de grandes obligations, comme nous nous entretenions de ce célèbre acteur, lord Macartney dit qu'il était surpris que Johnson souffrît que la Vie de Garrick fût écrite par M. Davies, le libraire; à quoi Johnson répliqua avec un air de dédain : « Mais je pense que M. Davies, le libraire, est bien en état d'écrire la Vie de David Garrick. » Je fus très-fâchée contre lui à cause de cette réponse, mais je n'osai le lui dire.

Le célèbre auteur du *Rambler* a dit que les seuls Mécènes des siècles modernes sont les libraires; et il n'était malheureusement que trop bien instruit de toutes les tribulations qu'éprouvent les hommes de lettres. Sans acquiescer entièrement à l'éloge ou à la satire contenus dans cette sentence remarquable du *Rambler*, on peut convenir qu'il se trouve, dans la profession dont il s'agit, des hommes aimables, et même des amis généreux.

Un jour que nous étions tête à tête, je demandai à Johnson pour quelle raison il m'accordait si souvent la grande faveur de venir prendre le thé avec moi, qui, ajoutai-je, ne suis qu'une ignorante, et qui, si la nature m'a douée d'un peu d'esprit et de jugement, ai cependant tellement peur de vous, que, lorsque je veux vous parler, mes pensées et mes paroles se renferment en moi ou se décolorent. Il rit beaucoup dans le premier moment, puis il s'écria: « Vous une ignorante! Le peu que j'ai démêlé dans votre conversation me plaît. » Il ajouta ensuite d'un ton grave et solennel: « Oui, je vous aime! » — « Et pourquoi? » lui dis-je. Alors il posa sa grosse main sur mon bras, et le pressant avec une expression que je n'oublierai jamais, il répondit : « Parce que vous êtes bonne mère. » Le ciel m'est témoin que ce compliment me fit plus de plaisir que tout ce qu'il aurait pu dire sur mon esprit, mes graces, ou mes talents.

A une soirée chez lady Lucan, on annonça Johnson; cette dame alla au-devant de lui, et lui adressa les compliments les plus flatteurs; mais il l'interrompit en s'écriant, « Fadaises, madame! » et, lui tournant le dos, la laissa seule

au milieu de son salon. Il s'assit ensuite auprès de moi; et sir Joshua Reynolds, qui était présent, s'en étant aperçu, vint se placer à côté de nous. Johnson lui demanda pourquoi il avait refusé d'achever le portrait pour lequel j'avais posé six fois. Reynolds fut très-embarrassé, et dit en riant : « Il y a quelque chose de si comique dans la figure de cette dame, que tout mon art ne saurait le rendre. » Johnson répéta le mot *comique* au moins dix fois sur un ton différent et de plus en plus animé; il finit par se mettre en colère, et gronda si fort son ami, que celui-ci fut plus embarrassé que jamais, et même plus que moi, qui étais la cause de cette scène. Le portrait en question est maintenant à Petworth, ayant été acheté par lord Egremont, après le décès de sir Joshua.

Angélica Kauffman me peignit, quinze jours avant mon mariage avec M. Craven. J'étais en costume d'Hébé. Je lui avais donné des séances, et je fis présent du portrait à la veuve du colonel Colleton, qui m'avait donné les cinq cents livres pour mes habits de noce. Elle fut marraine de ma seconde fille, maintenant comtesse de Sefton, à qui elle légua ce

portrait, quand elle n'avait que deux ans. Il a fait, pendant bien des années, les délices de son père, qui l'avait placé dans son cabinet de toilette. Ma fille n'a point réclamé son legs, et je ne pense pas que jamais elle le fasse.

Ma connaissance avec lady Bute, fille de la célèbre lady Mary Wortley Montague, commença d'une façon singulière. Elle m'envoya un message fort poli, en entendant parler de la remarque que j'avais faite au sujet des lettres imprimées sous le nom de sa mère. J'avais dit que le bout d'oreille du pédant s'y faisait trop apercevoir; qu'il pouvait y avoir quelques observations de cette dame, mais que j'étais assurée que la plupart de ces lettres avaient été composées par des hommes. Lady Bute, la première fois qu'elle me vit, me dit qu'elle avait toujours eu une haute opinion de mon esprit, et que le jugement que j'avais porté sur les lettres de sa mère l'avait confirmée. Elle m'apprit alors que M. Walpole et deux autres beaux esprits de ses amis s'étaient réunis pour s'amuser de la crédulité du public anglais en composant cet ouvrage.

J'aimais et j'estimais beaucoup M. Thompson, du comté d'York, ami intime de Charles

Fox, et qui représentait au parlement la ville de Thirsk, située dans cette province. Fox, d'accord avec lord North et le duc de Portland, l'avait proposé à Sa Majesté pour un cordon vacant de l'ordre du Bain, comme étant un des plus riches propriétaires du Yorkshire. Le roi ayant paru consentir tacitement à la proposition, Fox en fit part avec joie à son ami, lui disant de se tenir prêt à recevoir l'investiture au premier lever. Tous les arrangements furent pris au bureau héraldique, et M. Thompson reçut des félicitations publiques.

Toutefois un grand *désappointement* l'attendait; car le jour du lever, lorsque les chevaliers du Bain étaient réunis et que tous les préparatifs étaient faits, le roi parut étonné de ce qui se passait, et refusa péremptoirement d'accorder le ruban à M. Thompson. M. Fox et le duc de Portland firent d'inutiles efforts auprès de Sa Majesté; elle demeura inflexible à leurs prières, et M. Thompson fut obligé de se retirer. Il supporta cette humiliation avec beaucoup de gaieté, et je l'ai entendu plus d'une fois plaisanter avec Fox sur ce sujet.

Fox ne put jamais parvenir à me lancer dans la politique, quoiqu'il l'essayât souvent. Un

jour, du vivant de lord Craven, il vint chez moi avec lord Abingdon, et s'écria : « Miracle ! miracle ! » Je lui demandai la cause de sa surprise. « Craven, me répondit-il, qui jusqu'à présent n'avait jamais ouvert la bouche à la chambre des lords, a parlé hier ». — « Vraiment, et qu'a-t-il dit ? Il ne m'en a point fait part à son retour. » Fox me rapporta alors, avec beaucoup de gaieté, un discours de lord Sandwich, premier lord de l'amirauté, qui avait fini par soutenir comme une vérité une chose qui était de son invention. Tout à coup lord Craven se lève, au grand étonnement de toute la chambre : les murmures de désapprobation qui avaient accueilli l'assertion de lord Sandwich se changent en un profond silence, pour écouter le discours d'un pair jusqu'alors muet. Lord Craven, regardant fixement lord Sandwich, s'écrie : « C'est un mensonge ! » et se rasseoit sur-le-champ. La chambre toute entière éclata de rire.

Une autre fois, lord Nugent vint chez moi, en se plaignant amèrement de ce que lord Abingdon l'avait appelé le vieux rat du gouvernement. Il me supplia de prier ce lord de ne plus divertir le parlement et l'opposition

à ses dépens; mais le sobriquet de *vieux rat* lui resta tant qu'il vécut.

Lord Nugent avait été créé comte irlandais. Il avait des formes vraiment athlétiques et une constitution robuste, quoique très-avancé en âge. Quelque temps après il devint sujet à de violentes attaques de goutte. Je me rappelle un bon mot qu'il dit à la chambre des communes pendant la discussion du bill pour mieux assurer la tranquillité de la capitale pendant la nuit. Une des clauses de ce bill portait que les *watchmen* (gardes de nuit), pour mieux remplir leurs fonctions, seraient tenus de dormir pendant le jour. Lord Nugent se leva et pria la chambre de vouloir bien le comprendre dans cette disposition, attendu que sa goutte ne le laissait dormir ni jour ni nuit.

Il avait une connaissance parfaite du monde avec un esprit naturel, auquel nulle espèce de circonstances ne l'empêchait de donner carrière. Son mariage avec la feue comtesse de Berkeley, ma mère, n'avait pas été heureux. Il n'eut d'elle qu'une seule fille, qu'il reconnut, et ce fut la feue marquise de Buckingham. Il était grand admirateur du beau sexe; et pen-

dant sa vieillesse, il se laissa prendre aux charmes de la duchesse de Gordon, à qui il adresssa des vers, ainsi que lord Temple. La duchesse était alors à l'apogée de sa beauté. Elle et son mari furent reçus, avec la plus grande magnificence, à Stowe, où l'on illumina pour eux la grotte.

La terre de lord Nugent, à Gosfield dans le comté d'Essex, est une des plus belles de la province. Elle lui avait été apportée en mariage par la veuve de M. Knight, sœur et héritière de Craggs, secrétaire de George I. Il eut de sa première femme un fils, qui fut colonel, et qui mourut long-temps avant son père. Les honneurs dont lord Nugent a joui lui furent conférés par le feu roi, en reconnaissance de l'argent qu'il avait prêté au prince Frédéric de Galles, père de Sa Majesté. Il obtint par son crédit que le titre de comte qu'il portait, passerait après lui avec son nom au marquis de Buckingham, alors M. Grenville, qui avait épousé sa fille unique. Il s'y prit d'une manière originale pour annoncer cette faveur à sa famille. Il remplit son verre et but à la santé de sa fille, en la désignant sous le titre de lady Mary Grenville.

Lord Huntingdon, oncle du seigneur qui porte aujourd'hui le titre de marquis de Hastings, offensé de ce qu'on avait refusé de lui accorder le duché de Clarence, qu'il réclamait par droit héréditaire, avait renoncé à la place qu'il occupait à la cour et à toute espèce d'emploi public. Il venait souvent nous voir dans les comtés de Warwick et de Berks, et restait quelquefois un mois entier avec nous.

Quoiqu'il eût les manières d'un étranger plutôt que celles d'un Anglais, et qu'il parlât le français, l'italien et l'espagnol avec cette élégance qui ne s'acquiert que dans les cours étrangères, il n'avait aucune espèce de fierté. Sa société était une source continuelle d'instruction, et il se montrait aussi poli avec les personnes ignorantes qu'avec les gens instruits.

De tous les ministres étrangers qui résidaient à la cour de Londres, le comte de Guisnes, qui fut depuis créé duc, était sans contredit le plus aimable; mais il possédait un talent dont la connaissance me faisait tenir sur mes gardes : c'était l'art de feindre de l'admiration pour les personnes, afin de tirer d'elles ce qui pouvait lui devenir utile.

Dans la société intime il était charmant,

parce qu'il n'avait pas besoin d'agir. Il conçut le projet d'apprendre notre langue; et afin que je pusse corriger ses fautes, il débitait toujours son anglais en ma présence; mais après deux ou trois essais, je fus obligée de prier le chevalier d'Escurano, secrétaire du prince Masserano, ministre d'Espagne, de lui expliquer ce qu'il venait de dire, et de le prier de ne plus parler anglais. Ce furent surtout deux de ses bévues qui me forcèrent à prendre ce parti. Le duc de Marlborough avait prié lady Pembroke et moi d'amener le duc de Guisnes avec nous à Blenheim. Un jour la duchesse fit faire, après le dîner, du *syllabub*, sorte de boisson fort estimée des gens de la campagne en Angleterre, et qui se fait en versant du lait qu'on vient de traire dans un vase rempli à moitié de vin. Ce mélange ne plut pas à l'ambassadeur, qui dit en prenant la tasse : « Pardonnez, Madame la Duchesse, mais je n'aime point votre *silly bum* (1). » Le duc se sauva du salon en étouffant de rire; et la duchesse, qui était assise à côté de moi sur un canapé, fut interdite au point de ne pouvoir parler. L'ambassadeur voulut savoir

(1) Votre sot postérieur.

en quoi il avait péché; mais chaque personne qu'il interrogeait s'enfuyait en riant, et tout le monde quitta le salon, excepté la duchesse et moi. Voyant qu'il ne pouvait rien tirer de nous, il s'adressa à lord Herbert, aujourd'hui comte de Pembroke, qui, au lieu de le satisfaire, se sauva comme les autres, en riant à gorge déployée.

Une autre fois, chez ma mère, il pria lady Hinchinbroke de lui apprendre le jeu de cartes qu'on appelle *cribbage*, et m'engagea à me tenir près de lui pour observer s'il parlait bien anglais. Milady commença la première à faire le jeu, et tout alla bien; mais quand ce fut au tour de M. de Guisnes, il dit les choses les plus ridicules; par exemple, qu'il mettait le roi à bas; pour *queen* (reine ou dame), il dit *Quin*, qui était le nom d'un célèbre acteur comique de ce temps-là, et, au lieu de *knave* (valet), *navel* (nombril). A ce dernier mot, lady Hinchinbroke se leva et sortit de la salle, me laissant me tirer d'affaire comme je pourrais; j'imitai son exemple et m'enfuis à mon tour.

M. de Guisnes était le plus fort joueur de flûte que j'aie jamais entendu, et il avait un goût exquis pour la musique. On a dit que ce

fut à cause de ce talent qu'on le chargea de l'ambassade de Berlin, afin qu'il amusât le grand Frédéric. Ce monarque étant mal disposé envers la France à l'époque où le duc arriva, le reçut froidement, et lui dit, à sa première audience : « Je vous prie, qu'est-ce que fait votre maître quand il ne peut pas chasser de Guisnes? » L'ambassadeur sentit le sarcasme. Il baissa les yeux, fit ce mouvement de tête et d'épaules qu'on peut traduire par les mots, Que voulez-vous? et dit avec une humilité pleine de malice : « Il est vrai, sire, que mon maître n'a pas le bonheur de savoir jouer de la flûte? » Le vieux Frédéric trouva la repartie courtoise, et ne cessa depuis de traiter l'ambassadeur avec les plus grands égards. Ils étaient sincères l'un et l'autre quand il s'agissait de musique; mais en fait de politique, je crois que c'était fin contre fin.

A l'époque de la révolution de France, je vis ce seigneur à Paris, ayant rejeté toutes les offres qu'on lui avait faites de l'employer, et sans un sou pour vivre. Madame de Montesson, la comtesse de Boufflers, et quelques autres de ses anciennes connaissances, le logeaient, le nourrissaient, et pourvoyaient à ses besoins.

Le désespoir que lui avait causé la chute de la monarchie et de la noblesse était si grand, qu'il ne voulait plus s'occuper de rien, même d'assurer son existence.

Le vieux prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne, m'aimait beaucoup. Comme il avait infiniment d'esprit, et que la goutte le retenait souvent chez lui, j'allais m'asseoir au chevet de son lit pour jouir de sa conversation. La princesse avait une assemblée par semaine. Le prince m'a beaucoup parlé du cardinal Ximenès, qui atteignit l'âge avancé de quatre-vingt-un ans, et qu'on peut comparer au cardinal Fleury, qui devint ministre à soixante-treize ans, et qui conserva toutes ses facultés morales et tous ses talents pour l'administration, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le prince me donna aussi des détails sur le célèbre maréchal de Saxe, qui, en se livrant prématurément à son goût pour les plaisirs, sut énerver dès sa jeunesse la vigueur d'un Alcide. Fils naturel du roi de Pologne, Auguste II, il tenait de son père une force de corps vraiment extraordinaire. En France, il vivait comme un prince, menant le plus grand train, et ayant à sa solde une troupe de comédiens. Dans sa jeu-

nesse, il avait été fort attaché à la célèbre demoiselle Le Couvreur, qui contribua à développer son génie pour la guerre, et qui s'attacha à lui donner du goût pour la littérature : c'était Omphale ornant Hercule. Heureusement pour lui, il eut l'occasion d'imiter ce héros autrement qu'en filant aux pieds d'une femme. Quand il fut fait duc de Courlande, et qu'il se vit obligé de prendre part à une guerre contre la Pologne et la Russie, mademoiselle Le Couvreur mit son écrin en gage pour lui envoyer 40,000 francs. L'actrice capable d'une pareille action était bien digne de jouer le rôle de Cornélie. Le maréchal aimait beaucoup le spectacle, et y trouvait un grand délassement des fatigues de la guerre. Il recevait souvent des dépêches dans sa loge; il les lisait, donnait ses ordres, et reportait sans peine son attention sur la pièce.

Sa troupe de comédiens le suivait à l'armée. La veille d'une bataille, l'acteur qui devait annoncer la représentation du lendemain, dit : « Messieurs, demain, relâche, à cause de la bataille; après demain, nous aurons l'honneur de vous donner une pièce de circonstance, pour célébrer la victoire. » La victoire fut remportée!

A l'amour du plaisir le maréchal de Saxe joignait un courage calme et profond : il était à la fois brave et humain; il connaissait le prix du sang de ses soldats, et l'épargnait toutes les fois qu'il le pouvait. Un officier-général lui montrait un jour un poste ennemi qu'il serait utile d'emporter, en observant qu'il ne lui en coûterait que douze grenadiers. « Passe encore pour douze lieutenants-généraux! » répondit le maréchal. Il n'eut sans doute pas l'intention, par cette plaisanterie, d'attaquer des officiers respectables, et qui, par leurs services et leur rang, étaient destinés au commandement; mais il voulut montrer l'estime qu'il avait pour des soldats d'élite, et dont la valeur était renommée à juste titre.

La nuit qui précéda la bataille de Rocoux, il était dans sa tente, plongé dans une profonde rêverie. M. Senac, son médecin, qui se trouvait seul avec lui dans le moment, lui demanda le sujet de ses réflexions. Le maréchal répondit par ces vers d'*Andromaque :*

Songe, songe, *Senac*, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants.

Un moment après il ajouta : « Et tous ces soldats n'en savent rien! » Un général qui, dans le silence de la nuit, pouvait déplorer ainsi les massacres du lendemain, et songer aux milliers de soldats qui, plongés alors dans un profond sommeil, ne devaient se réveiller que pour aller à la mort, n'était certainement pas un homme ordinaire.

Ce général qui s'attendrissait ainsi sur le sort de ses soldats, savait reconnaître aussi les services de ses officiers, et il les appuyait de tout son crédit à la cour. Il avait pour le mérite militaire l'estime que doit sentir tout homme qu'un seul objet occupe exclusivement. Toutefois ce sentiment ne l'empêchait pas de rendre, dans l'occasion, à ses compagnons d'armes des services d'une nature différente.

Un jeune officier, dans un de ces moments où la frayeur l'emporte sur le sentiment du devoir, et où la nature étouffe la voix de l'honneur, avait disparu. Son absence fut remarquée, et tout le monde en témoigna de l'indignation. Le maréchal, informé de la conduite de ce jeune homme, eut pitié de sa faiblesse : il annonça qu'il l'avait chargé d'une commission secrète; en même temps il lui fit dire de se rendre le

lendemain à son audience publique. Le jeune homme s'étant présenté, le maréchal s'avance à sa rencontre, lui parle bas pendant quelques instants, et lui adresse ensuite des éloges sur la promptitude et l'intelligence avec lesquelles il avait exécuté les ordres qui lui avaient été donnés. Par cette indulgence, il conserva un citoyen à l'état, il sauva l'honneur d'une famille, et empêcha qu'un moment de faiblesse ne répandît le malheur et la honte sur toute la vie d'un homme. Il est inutile d'ajouter que cet officier répara sa faute et devint un des plus braves de l'armée.

Le maréchal de Saxe montrait parfois une sévérité qui marquait bien l'homme accoutumé à de grandes actions. Il assiégeait une place qui offrit de capituler. A la tête de la députation envoyée à cet effet, se trouvait une personne qui entama une harangue. « Messieurs, dit le maréchal, ce n'est pas aux citoyens à se mêler des affaires des princes; point de discours, s'il vous plaît. »

Cette saillie me fait souvenir d'un orateur qui voulut un jour haranguer Henri IV à son passage par une petite ville de France. Il commença ainsi : « Sire, le plaisir que nous éprou-

vons en vous voyant est si grand que... » A ces mots il demeura court. Afin de le tirer d'embarras, un des courtisans de la suite du roi reprit le discours qu'il prononça ainsi : « Le plaisir que nous éprouvons en voyant Votre Majesté est si grand que nous ne pouvons l'exprimer. »

Il n'était pas possible que le maréchal de Saxe fût dépourvu d'ambition. Fils naturel du roi de Pologne, élu duc de Courlande, il avait en outre été investi pendant une grande partie de sa vie du commandement des armées, espèce de despotisme tout-à-fait absolu. D'un autre côté il était doué d'une imagination forte et active, et son ame ardente le poussait avec impétuosité vers tous les objets de ses désirs, qualité sans laquelle peut-être il ne saurait exister de grands talents d'aucun genre. Cette force d'imagination lui inspirait par moments les idées les plus singulières, et qui semblaient appartenir à un autre siècle : c'était, pour ainsi dire, un excès de sève dans une plante vigoureuse.

Il lui prit fantaisie de devenir roi : mais comme, en regardant autour de lui, il vit que tous les trônes étaient occupés, il jeta les yeux sur cette nation qui, depuis dix-sept cents

ans, n'avait plus ni souverain ni patrie; et qui, dispersée partout et partout étrangère, se console de sa proscription par l'espoir des richesses.

Ce projet extraordinaire l'occupa pendant fort long-temps. On ne sait pas si les Juifs furent d'accord avec lui, ni jusqu'où les négociations furent poussées; son plan ne fut même jamais divulgué; mais l'existence du projet est certaine, et ses amis en plaisantaient souvent avec lui.

L'idée d'acquérir la souveraineté de la Courlande était plus raisonnable, mais elle ne réussit pas davantage.

Il forma encore un troisième dessein, bien plus vaste, et qui aurait pu influer sur le sort de l'Europe : c'était de devenir empereur de Russie. Ce projet qui, au premier aspect, peut paraître chimérique, ne laissait pourtant pas de présenter quelque probabilité de succès. En 1726, le comte de Saxe avait, comme on le sait, inspiré une vive passion à la princesse Anne Ivanowna, duchesse douairière de Courlande. Il aurait pu l'épouser alors. Cette passion dura long-temps, mais ne fut point heureuse. Les infidélités répétées du comte ex-

citèrent d'abord la jalousie de la princesse, puis sa colère, ensuite sa haine, qui finit par se changer en une complète indifférence.

Tant qu'elle ne régna qu'à Mittau, le comte de Saxe se consola dans le sein des plaisirs d'avoir manqué un mariage qui ne lui coûtait que de faibles regrets. Mais en 1730, cette princesse, nièce de Pierre-le-Grand, se trouva appelée au trône de Russie. Ce fut alors qu'il se reprocha ses infidélités; et il témoigna pour l'impératrice plus d'amour qu'il n'en avait jamais ressenti pour la duchesse. Mais il était trop tard: les illusions de l'amour s'étaient évanouies, et la princesse craignit probablement de se donner un maître. Quoi qu'il en soit, le comte de Saxe ne perdit pas sur-le-champ l'espérance, et sa fertile imagination forma des projets qu'il ne fut jamais en état d'exécuter.

Il y en eut un surtout qui l'occupa plus que les autres. Une fois monté sur le trône de Russie, il voulait discipliner deux cent mille Russes, d'après sa nouvelle méthode. Il devait ensuite se mettre à leur tête, attaquer l'empire turc, le conquérir, et se rendre maître de Constantinople. Devenu possesseur d'un empire qui se

serait étendu depuis la Pologne jusqu'aux frontières de la Grèce, et depuis la Suède jusqu'à la Chine, il voulait se reposer, et à sa mort être inhumé à Sainte-Sophie, redevenue église chrétienne.

Rien ne lui paraissait plus simple que cet immense projet. Pourvu qu'il obtînt le titre de czar, il ne doutait pas un instant de la réussite. Qui sait en effet ce qui aurait pu arriver? La face entière de l'Europe et de l'Asie eût peut-être été changée. Un homme du caractère du maréchal de Saxe, se précipitant sur l'Asie à la tête de 200,000 hommes bien disciplinés, aurait peut-être renouvelé la conquête de l'ancien monde, et fait renaître dans ces contrées, toujours faibles et toujours conquises, les jours de Gengis-Khan et de Tamerlan. Du reste, ce grand roman, qui ressemblait à celui de Pyrrhus, ne devait exister que dans son imagination. Tout dépendait d'une femme, et son mariage manqué assura le repos du monde.

Le comte de Saxe, toujours préoccupé de l'idée de régner, tourna aussi ses vues sur la Corse. Il est probable qu'il aurait joué dans cette île un autre rôle que le roi Théodore, et qu'il n'aurait pas fini sa carrière par se retirer

en Angleterre, pour y mourir dans la prison du Banc-du-Roi (1).

Il se consola de n'être pas monarque, en influant sur les destinées des rois. Ses batailles et ses victoires, cent mille hommes à commander, et trois nations à combattre, offrirent assez d'aliment à l'activité de son ame; mais après la paix, il reprit ses projets. Rien ne l'effrayait comme le repos et la solitude. Il eut souvent l'idée d'aller former un établissement en Amérique, et particulièrement au Brésil. On dit qu'il avait fait armer en Suède trois vaisseaux pour une expédition dans le Nouveau-Monde.

Telles furent les pensées extraordinaires qui occupèrent l'esprit du comte de Saxe pendant tout le cours de sa vie. Il eut, sous beaucoup de rapports, de la ressemblance avec Bonaparte. Cette espèce d'agitation secrète qui le tourmentait, jointe à ses grands talents pour la guerre, l'auraient, de nos jours, rendu propre à jouer un rôle dans les révolutions. Ce qui paraît le plus étrange dans son caractère, c'est que le même homme, dont les idées semblaient naître de l'imagination la plus ardente,

(1) Lieu où l'on retient les prisonniers pour dettes.

et qui souvent formait des projets plus hardis que raisonnables, dès qu'il se trouvait à la tête d'une armée, montrait les vues les plus sages, et employait les moyens les plus propres à en assurer l'exécution. Ce contraste entre son caractère et son génie a été jusqu'ici peu remarqué, quoiqu'il mérite sans contredit de fixer sérieusement l'attention.

Le maréchal était devenu amoureux de mademoiselle Chantilly, actrice aimée du public. Elle était douée d'une grande beauté, et possédait des talents dramatiques très-remarquables: mais étant mariée, elle rejeta les propositions du maréchal; bien que ce ne fût pas d'ordinaire un obstacle insurmontable à de pareils arrangements. Piqué de son refus, le maréchal se procura une lettre de cachet, et elle dut choisir entre la prison ou la soumission. Elle préféra se rendre. Mais à peine le maréchal eut-il obtenu l'objet de sa passion, que la nature refusa de seconder ses désirs, et qu'il se vit hors d'état de profiter de sa conquête. Il eut recours à des philtres amoureux; mais leur effet fut trop violent, et causa sa mort, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il mourut comme était mort, quelques années auparavant, le duc

d'Orléans, à qui il ressemblait beaucoup, tant pour les vertus que pour les vices.

Il avait désiré qu'on ne lui rendît après sa mort aucun honneur funèbre. Il demanda que son corps fût consumé dans de la chaux vive, afin, disait-il, qu'il ne restât rien de lui sur la terre, que son souvenir dans la mémoire de ses amis. Le roi voulut au contraire montrer à ses sujets comment il savait honorer les grands hommes, même après leur mort. Son corps fut embaumé et transporté en grande pompe à Strasbourg pour être inhumé dans l'église luthérienne de Saint-Thomas. On l'avait souvent pressé de se faire catholique; mais il refusa toujours de changer de religion. Il ne voulut imiter Turenne qu'à la guerre; ce qui fit dire à la reine que c'était dommage de ne pouvoir dire un *De profundis* pour un homme qui avait fait chanter tant de *Te Deum*.

La mort de Stanislas, père du maréchal, (1)

---

(1) Madame la Margrave confond ici Stanislas Leczinski avec Frédéric-Auguste de Saxe. Cette erreur est assez singulière de la part d'une femme de son rang, et qui a vécu dans la plupart des cours de l'Europe. (*Note du traducteur.*)

quoique différente, fut aussi extraordinaire que celle de son fils. Il aimait beaucoup à fumer du tabac, et en fumait nombre de pipes chaque jour, comme les Allemands, et je puis même dire aujourd'hui comme les Anglais. Un jour en secouant la cendre de sa pipe, il mit le feu à sa robe de chambre, et n'ayant personne auprès de lui, il fut bientôt enveloppé par les flammes. Cependant à ses cris un officier des gardes accourut à son secours, et éteignit le feu. Il aurait pu survivre à cet accident, s'il n'eût été accompagné d'une circonstance particulière. Devenu très-dévot dans les dernières années de sa vie, il portait par pénitence une ceinture de fer garnie de pointes. Ces pointes s'échauffèrent, et, par leur contact avec la peau, causèrent autant de petits ulcères, auxquels, dans un âge avancé, sa constitution déja affaiblie ne put résister. Il expira bientôt en disant : « Il ne manquait qu'une pareille mort à un aventurier comme moi. »

Le prince de Masserano me raconta plusieurs anecdotes de la cour d'Espagne. Le célèbre chanteur italien Farinelli exerça, sous le règne de Ferdinand VI, ainsi qu'il avait déja fait sous celui de Philippe V, une influence sans bornes sur

le roi et la reine. C'était un homme généreux et plein d'honneur, qui soutint ce caractère au milieu des orages de la cour. On peut dire qu'il partagea en Espagne le pouvoir souverain avec le premier ministre d'état, Ensenada. Outre son talent pour la musique, il n'employait pour réussir que la probité. Un pareil homme se rencontre rarement à la cour, où l'ambition regarde comme perdu tout ce qu'elle ne peut obtenir. Il accordait de la bienveillance à tous ceux qui en avaient besoin; et ceux que le malheur avait réduits à l'indigence trouvaient en lui un bienfaiteur et un appui. Il ne se vantait jamais de sa libéralité. En donnant, il retirait la main; ce qui donnait plus de prix à ses dons. Ceux qui nous obligent ont trop d'avantage sans qu'ils y joignent l'humiliation; leurs bienfaits alors nous accablent.

Après avoir acquis de grands biens, Farinelli se retira à la campagne. Une fortune ainsi gagnée est généralement bientôt dissipée. Le proverbe français dit : *Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour ;* et les Italiens ajoutent : *Che la farina del diavolo fa cattivo pane* (1).

(1) Que la farine du diable fait de mauvais pain.

Quand un *soprano* a perdu sa voix, ou quand un danseur est réduit à se servir de béquilles, ils meurent souvent avant de cesser de vivre : car les musiciens et les danseurs sont des animaux qui aiment l'agitation, et qui deviennent les êtres les plus malheureux du monde quand ils cessent de mener une vie active. C'est l'effet d'une profession qui, pour avoir été trop gaie dans les commencements, finit par devenir trop triste.

A l'époque où la musique italienne devint à la mode en Angleterre, il s'y trouva un *soprano* qui épousa une chanteuse de l'Opéra. Deux mois après son mariage, la jeune épouse annonça à son mari qu'elle avait l'espoir de devenir mère. *Cara consorte*, s'écria l'heureux époux, *questo non me l'aspettava. Nulladimeno, si vede oggi tante cose straordinarie nel matrimonio, che si vuol vedere anche questa* (1).

De pareils mariages sont sans doute extraordinaires; et les dissensions qui existent si sou-

---

(1) Chère épouse, je ne m'y attendais pas; néanmoins, on voit aujourd'hui tant de choses extraordinaires dans le mariage, qu'on verra encore celle-là.

vent dans d'autres ménages ne doivent-elles pas être plus fréquentes entre des gens qui ne peuvent s'être mariés que dans des vues d'intérêt ?

Rome témoigna de la surprise quand le grand Scipion répudia sa femme qui, en apparence, possédait toutes les qualités propres à faire le bonheur de son mari. Pour justifier sa conduite, l'illustre Romain assembla ses amis, et, leur montrant son pied, « Voyez, leur dit-il, comme cette sandale est bien faite ; vous n'y remarquez aucun défaut, mais aucun de vous ne sait où elle me blesse. »

On peut ajouter à l'argument du guerrier romain, qu'après le mariage il y a rarement un soulier qui aille bien au pied. Il en est du mariage comme de la franc-maçonnerie : les initiés seuls savent le secret. Un étranger, nouvellement marié, s'étant plaint à un de ses amis qui éprouvait le même sort que lui, en reçut le sage conseil de se taire ; car, dit son ami, il y en a d'autres qui se laisseront prendre au même piége. *Maladetto!* s'écriait un Italien admis depuis peu dans la confrérie, *bisogna provarlo per saperlo : pria che ci ammogliano queste signorine, sono modeste, umili*

e dolci; subito che sono maritate, ci vuol il cavalier servente, il cicisbeo, l'amico, l'amante, e il boia che le impicchi (1)! »

Que le mariage rendrait heureux, si tous les instants ressemblaient à ceux où l'amour et l'espérance nous animent! Si les attentions de la femme étaient toujours reçues avec autant d'ardeur que celles du mari sont offertes, ou si la vie de l'époux n'était jamais attristée par les inégalités d'humeur ou par les langueurs trop communes chez l'épouse, alors leur existence serait vraiment délicieuse; mais ces charmantes illusions, qui sont indispensables à la durée de la passion, ne sont que trop souvent oubliées ou détruites. Les roses se fanent sans que l'on y fasse attention, et les épines se découvrent sous les fleurs qui les cachaient, lorsqu'il est trop tard pour éviter leur blessure. C'est alors que l'erreur des sens, que cette douce ivresse se dissipe: l'homme frémit en

(1) Malédiction! Il faut l'éprouver pour savoir ce que c'est. Avant le mariage, ces dames sont modestes, humbles et douces. Aussitôt mariées, il leur faut le cavalier servant, le sigisbée, l'ami, l'amant, et le bourreau qui les pende!

songeant à la pesanteur des chaînes qui le retiennent; il commence à douter qu'aucun avantage balance les inconvénients de sa position, et il finit par ôter à sa compagne tout moyen d'alléger le poids de ses fers par l'impatience avec laquelle il les porte.

La femme, formée par la nature pour être plus dépendante que l'homme, est, par la même raison, plus disposée à considérer tout engagement comme sacré; néanmoins, par l'abandon de son mari, elle se sent irrésistiblement affranchie du strict accomplissement des devoirs qu'une conduite différente lui eût bien plus impérieusement prescrits. C'est de là que naissent la plupart des maux qui changent et dénaturent cet état que la Providence avait, sans nul doute, destiné à nous offrir une protection mutuelle contre les soucis et les piéges trompeurs de ce monde.

Que l'homme qui veut conserver sa femme chaste et pure ne lui donne jamais lieu d'imaginer que son cœur ait conçu une seule pensée qui tende à la faire descendre de la hauteur où elle s'imaginait être placée dans son estime. Les femmes, par leur faiblesse et leur position dépendante, doivent naturellement cher-

cher, et cherchent sans cesse à devenir des objets de préférence et d'estime; et le mari qui permet une fois à son épouse de supposer qu'il a cessé de l'estimer, l'a entraînée dans un sentier d'où aucune bonne conduite ultérieure de sa part ne pourrait plus la faire sortir.

Que l'homme ne croie pas qu'une femme puisse l'aimer sincèrement, à moins que sa conduite envers elle ne soit dictée par la délicatesse et l'honneur. Est-il dans la nature humaine d'aimer ce qui la dégrade?

Si, dans certaines circonstances d'une nature désagréable, la femme parlait à cœur ouvert à son époux, sa franchise pourrait prévenir de grands malheurs; mais trop souvent elle nourrit dans son sein le poison fatal produit par la négligence apparente de son mari, et elle se détermine à en tirer vengeance dès que l'occasion s'en présentera. Cette conduite de sa part donne à son mari une latitude plus grande, et finit par amener des deux côtés l'indifférence et le dégoût, quand il n'en résulte pas des conséquences plus funestes.

CHAPITRE SIXIÈME

De la littérature. — M. Édouard Jerningham. — Lord Thurlow. — Anecdotes de ce lord. — Lord Cholmondeley. — Le comte d'Alet. — Le sénateur Quirini. — Madame de Phoun. — Le comte de Mirabeau. — Observations.

Pendant notre long séjour à Brandenburgh-House, tandis que le Margrave s'amusait avec ses chevaux, quoique je m'occupasse, quelque temps qu'il fît, de mes jardins et de mes plantations, je ne négligeais pourtant pas ma passion pour la littérature. Je regardais l'histoire comme une étude fort intéressante, parce qu'elle nous offre le tableau d'un monde dont nous faisons partie. Il faut avouer cependant qu'elle est un labyrinthe où la raison humaine n'a point de fil, et qu'on ne peut arriver à la vérité qu'en foulant aux pieds les préjugés de chaque historien et même de chaque siècle.

Mais, quelle que soit l'incertitude de l'histoire,

il y a certains faits avérés dans les annales du monde dont il est nécessaire pour nous de posséder et de retenir les principaux traits. Bossuet, parmi les écrivains français, fixe les grandes époques et développe l'histoire d'après ce principe. Son *Histoire universelle* a une autre grande qualité : c'est qu'elle est remplie de faits, et n'offre point de mystères à expliquer; il n'y a point d'événement, quelque vastes que soient ses résultats, dont le tableau ne puisse être renfermé dans un cercle étroit, et cela dépend du génie de l'écrivain. Raphaël a placé le monde entier sur une seule toile, sans séparer aucune de ses parties; mais Raphaël était un grand peintre, et la plupart des historiens ne le sont pas.

Hénault est un second Bossuet d'une autre espèce : il sait mettre un ordre admirable dans la chronologie, qui est le guide de l'histoire et des historiens. Il est fort à regretter que cet excellent auteur n'ait pas fait pour les autres nations de l'Europe ce qu'il a si heureusement exécuté pour la France.

Je ne connais point de livre qui puisse mieux élever l'esprit au-dessus de la terre que la *Pluralité des mondes*, du sage, mais surtout de l'ai-

mable Fontenelle; cet écrivain charmant nous guide à travers le vaste espace des cieux sans jamais nous égarer. Si tous les savants avaient écrit avec la clarté et la précision de Fontenelle, il n'y aurait point eu de sciences occultes.

Après Fontenelle, j'admirai l'élégant Algarotti, le vénitien Algarotti, que le grand Frédéric honora de son amitié, et, non content de l'avoir distingué pendant sa vie des autres philosophes de son siècle, lui éleva un mausolée après sa mort.

Quand je veux apprendre ce qui se passe dans le monde matériel, je lis Buffon : cet auteur m'ouvre les portes de la nature, je pénètre avec lui au sein des mystères les plus profonds, j'arrache le voile à des opérations qui, avant l'existence de ce grand philosophe, étaient invisibles à l'esprit humain. J'assiste même, pour ainsi dire, au grand œuvre de la création, en découvrant comment toutes choses se sont formées dans le sein de la terre.

A la vérité, ce système a laissé à la science une effrayante carrière à parcourir, carrière dans laquelle nos savants ne font encore que d'entrer : car si la vie d'un homme est nécessaire pour connaître seulement les propriétés

d'un minéral, combien n'en faudrait-il pas pour découvrir celles de tous les minéraux? Mais c'est déja un grand point que d'avoir obtenu la clef des secrets de la nature.

Quand je sentais de l'indécision dans mon esprit et peu de suite dans mes idées, j'avais recours au grand dictionnaire de l'*Encyclopédie.* Cet ouvrage, si profond, si instructif, me procurait des connaissances de toute espèce.

Quand l'imagination me manque tout-à-fait, je parcours quelques traductions. Je choisis ce moment, parce que le génie n'est pas nécessaire pour cela. Les traducteurs commencent leur carrière sans ardeur, et la terminent sans gloire. « Si vous traduisez toujours, dit l'auteur des *Lettres persanes*, vous ne serez jamais traduit. »

Je trouve qu'en général les auteurs italiens ne sont point divertissants. *Ggli Animali parlanti* de Casti sont pourtant, selon moi, une des meilleures choses qui aient jamais été écrites. Les tragédies d'Alfieri sont aussi fort belles. Le Dante est très-obscur : cependant les Italiens, qui ne l'entendent pas, mais qui s'imaginent l'entendre, disent qu'il est très-clair. Il

est certain qu'ils lui doivent la formation d'une langue véritablement pure et harmonieuse, des débris d'une idiome tout-à-fait barbare. J'aime Pétrarque, qui dit cent fois à sa chère Laure qu'il l'aime, sans jamais répéter les mêmes phrases. Si les amants d'aujourd'hui avaient ce talent, ils ne seraient pas aussi ennuyeux qu'ils le sont. Métastase enchante par la douceur et l'harmonie de sa poésie : c'est dommage qu'avec tant de moyens d'être original il ne soit qu'un copiste. Muratori étonne par la vaste étendue de ses connaissances ; mais il est sans élégance et même sans pureté : pourquoi faut-il, en dépit de soi-même, reprocher à un si grand homme de mal parler, quand il pense si bien?

Montesquieu est, parmi les Français, l'un de ceux qui s'expriment avec le plus de précision : il dit beaucoup sans avoir l'air de parler; il est même le seul auteur de son siècle : tous les autres ne sont que des écrivains. Chaque phrase de l'*Esprit des Lois* forme un tableau, et chaque tableau est un portrait. Le livre de l'*Esprit*, d'Helvétius, me donne de l'esprit : il est impossible d'en mettre davantage dans un ouvrage aussi solide; l'auteur a su

déployer de la gaieté dans un livre qui, par sa nature, devait être lourd; il me fait sourire quand il me dit qu'un homme que sa maîtresse avait surpris en flagrante infidélité, ne pouvant lui persuader qu'elle se trompait, s'écria: « Ah! madame vous ne m'aimez pas, puisque vous ajoutez plus de foi à ce que vous voyez qu'à ce que je vous dis. »

De tous mes amis, il n'y en avait aucun que j'estimasse plus que M. Édouard Jerningham, frère de feu sir William Jerningham, de Cossey, dans le comté de Norfolk. M. Jerningham avait été élevé au collége anglais à Douai. Son auteur favori, Spenser, lui donna du goût pour le genre allégorique, et il puisa dans les ouvrages de Dryden une connaissance des hommes et des mœurs qui mit un frein aux écarts de sa jeune imagination. Il eut le bonheur de vivre dans la haute société, où sa naissance lui donnait accès, et d'y être recherché et estimé pour l'aimable douceur de ses manières et pour sa conversation attachante et instructive. Il demeura constamment avec sa mère, qui mourut à un âge très-avancé. Deux pièces de théâtre sont sorties de sa plume : la première est une tragédie intitulé *le Siége de*

Berwick; la fable en est bien conduite et la poésie riche d'images; l'autre est une comédie, *l'Héritière galloise*, qui peint les mœurs du grand monde avec beaucoup de vérité, et dont le dialogue est plein d'esprit et de naturel. Il a traduit les *Oraisons funèbres* de Bossuet et quelques-uns des *Sermons* de ce célèbre prédicateur. On a beaucoup admiré un poëme de sa composition, *la Galerie de Shakespeare*, et j'ai entendu M. Burke en faire un grand éloge. Il a dit : « Je n'ai rien lu d'aussi parfait depuis long-temps : l'auteur s'est embrasé d'un nouveau feu en approchant, dans son périhélie, si près du soleil de notre système poétique. » C'était bien là une phrase à la Burke; mais je dois avouer que je n'ai jamais aimé sa conversation : son langage était trop recherché.

Lord Harcourt, si renommé par son esprit, et qui était l'intime ami de Jerningham, lui écrivit de Dublin, à l'époque où il était vice-roi d'Irlande, pour le remercier de l'envoi d'un exemplaire de ses ouvrages, et pour lui exprimer le plaisir qu'il avait éprouvé en les lisant; ajoutant qu'il était autorisé par la reine d'Angleterre à lui faire part de la satisfaction que leur lecture avait causée à Sa Majesté. Ce

vénérable seigneur lui procura aussi l'avantage d'être connu et aimé du comte actuel. Lord Chesterfield avait pour lui la plus haute estime, et lui avait accordé la liberté de venir le visiter aussi souvent et de demeurer chez lui autant de temps qu'il lui plairait. Son poème sur *les Progrès et la Décadence de la poésie septentrionale* est rempli d'allégories et d'images d'une grande beauté : il s'y élève souvent jusque au sublime. Le docteur Parr lui fait les plus grands compliments en parlant de l'*Enthousiasme*, un de ses meilleurs ouvrages. Il dit que le style en est éloquent, et que le sujet y est traité avec toute la force de la logique unie au feu de la poésie.

Lord Thurlow, que j'avais consulté lors des embarras où m'avait jetée la conduite de mon mari, me donna dans toutes les occasions de grandes preuves de considération. Il aimait beaucoup à se délasser, dans la société, des devoirs de sa place ; mais il avait la mauvaise habitude de jurer sans cesse. Sa seigneurie était originaire du comté de Norfolk, et je crois lui avoir entendu dire que son père était un manufacturier de la ville de Norwich. Il fut élevé dans cette province par le révérend Joseph

Brett, recteur de Scarning, homme fort instruit et du caractère la plus respectable. Ce fut par les soins et les leçons de cet habile précepteur que se développèrent les grands talents qui, plus tard, le firent monter à la plus haute dignité de l'état. Il dut beaucoup dans sa jeunesse à la protection de la duchesse de Queensberry, qui, par son crédit auprès de lord Bute, le fit entrer dans la magistrature. Sa Grace était liée avec Pope, Swift et Gay. Son influence et les talents de son protégé lui procurèrent la place de procureur-général, pendant qu'il était membre de la chambre des communes.

Lord North retirait de grands avantages de la solidité de son esprit et de la gravité de son éloquence; on le remplaça par Wedderburn, quand il fut appelé à la chambre des pairs. Sa personne, ses manières, sa voix, sa figure, tout se réunissait pour imprimer du respect; ses sourcils noirs et épais et son teint pâle, joints à la régularité de ses traits, rendaient sa physionomie sévère et lui donnaient un air d'autorité. Il avait toujours le ton brusque et décisif. Son cœur était bon, mais inflexible.

Un ecclésiastique des provinces du nord, qui avait été élevé avec Thurlow, avait reçu de lui en plaisantant la promesse que, si jamais il devenait lord-chancelier, il ne manquerait pas de le pourvoir d'un bénéfice. Quand Thurlow eut pris place sur la balle de laine (1), son ancien condisciple se rappela cette circonstance, et en parla à l'un de ses amis, qui l'engagea à faire le voyage de Londres pour voir si le ministre s'en souviendrait; ce qui paraissait douteux, n'ayant conservé aucune relation avec lui. Le cœur plein d'anxiété, l'ecclésiastique arrive à Londres, et se rend sur-le-champ à l'hôtel du lord-chancelier. Ayant demandé si sa seigneurie était visible, et s'étant fait nommer, il est admis dans le cabinet de lord Thurlow, après lui avoir entendu dire à haute voix au domestique qui l'avait annoncé : « Faites entrer. » Il expose très-humblement le sujet de sa visite, supplie le chancelier de ne point s'offenser de la liberté qu'il prend, et demande un petit bénéfice alors vacant dans les environs du lieu où il remplissait les fonc-

(1) Siége du lord-chancelier à la chambre des pairs, qu'il préside.

tions de vicaire. A peine a-t-il achevé de faire connaître ce qu'il désirait, que lord Thurlow sonne et dit au domestique d'une voix de Stentor : « Reconduisez monsieur. » Le pauvre vicaire retourna tout désappointé à son village se lamenter avec son ami sur la manière dure dont il avait été accueilli. Le second jour de poste après son retour, il reçut une lettre du lord-chancelier, avec sa nomination à une cure très-lucrative : ce qui le dédommagea amplement du petit désagrément qu'il avait éprouvé.

Lord Thurlow avait un neveu dans les ordres; cet ecclésiastique vint de Norfolk où il demeurait, pour offrir ses respects au chancelier. Dans le cours de la conversation, celui-ci demanda à son neveu par quelle voiture il était venu à Londres. « Par la diligence, Milord, » répondit M. Thurlow. « Par la diligence ! s'écria le chancelier; allez trouver mon carrossier, faites-vous faire un carrosse, et que je n'entende plus parler de diligence ! » Ses ordres furent suivis, et son nevéu fut bientôt après nommé recteur de Houghton-le-Spring, bénéfice superbe auprès de Durham (dont lord Thurlow avait fait donner le siége épiscopal à

son frère), et chanoine de la cathédrale de Norwich.

La rudesse et l'âpreté que le chancelier montrait dans ses manières lui avaient valu le sobriquet de *tigre;* toutefois il avait des moments de gaieté, dans lesquels personne ne pouvait l'égaler pour la fine et franche plaisanterie. Il s'était, dans sa jeunesse, livré à la dissipation, et il conserva toute sa vie le goût de la société et de la table.

Quand le roi, désespéré de ne pouvoir se délivrer de la *coalition*, et ne trouvant pas moyen de former un nouveau ministère, eut pris la résolution de faire un voyage dans ses états électoraux, il communiqua ses intentions au chancelier, qui, avec la franchise et la candeur qui le caractérisaient, désapprouva fortement cette mesure. «Sire, dit-il avec son ton ordinaire, rien de plus facile pour Votre Majesté que d'aller en Hanovre; mais le retour pourrait bien ne pas l'être autant: Votre Majesté doit se rappeler l'exemple de Jacques II. Il faut, Sire, renoncer à un projet aussi imprudent.» Le roi suivit son conseil.

Un jour, lord Thurlow vint me trouver, me disant que lord North, qui était peut-être

l'homme le plus versé dans les langues anciennes qu'il y eût dans le royaume, pour ne pas dire dans l'Europe, lui avait remis une épitaphe latine, dont il me prierait de lui donner l'explication après qu'il me l'aurait traduite en anglais. Comme elle est fort curieuse, et que je n'en avais jamais entendu parler auparavant, je vais la transcrire ici en original, non par aucune affectation de savoir, mais pour l'amusement de ceux qui la verront.

D. M.

Ælia Lælia Crispis
Nec vir, nec mulier, nec androgyna,
Nec puella, nec juvenis, nec anus,
Nec casta, nec meretrix, nec pudica,
Sed omnia,
Sublata.
Neque fame, neque ferro, neque veneno,
Sed omnibus:
Nec cælo, nec aquis, nec terris,
Sed ubique jacet.
Lucius Agatho Priscius
Nec maritus, nec amator, nec necessarius,
Neque mærens, neque gaudens, neque flens
Hanc,
Nec molem, nec pyramidem, nec sepulchrum;
Sed omnia
Scit et nescit cui posuerit.

Un autre copie que j'en ai vue commence ainsi :

A. M. P. P. D.

et se termine par les quatre vers suivants :

Hoc est sepulchrum, intùs cadaver non habens,
Hoc est cadaver, sepulchrum extra non habens ;
Sed cadaver idem est et sepulchrum sibi.
Ælia Lælia Crispis non nata resurgens.

Je dois avouer que je travaillai long-temps à deviner le mot de cette énigme. La première épitaphe me paraît fort obscure; quant à la seconde, après y avoir bien réfléchi, j'en offris l'explication suivante :

Ælia Lælia Crispis paraît avoir été une jeune personne promise en mariage, et qui est morte enceinte d'un enfant mâle avant d'avoir reçu la bénédiction nuptiale. Les ossements sont le sépulcre, et Lucius Agathus Priscius, le maçon.

Je remis cette explication à lord Thurlow, qui en fut très-content.

Quelques années avant que lord Craven se séparât de moi, il avait pris l'habitude de me donner tous les ans un billet de loterie. L'année qui suivit la naissance de Berkeley Craven,

je gagnai un lot de deux mille livres sterlings. J'en employai une partie à acquérir le terrain sur lequel est située la maison autrefois appelée *la chaumière de Craven*, sur les bords de la Tamise, entre Fulham et Hammersmith, et je consacrai 600 livres sterlings à l'achat d'un fort beau brillant dont je fis présent à lord Craven. Lord Cholmondeley désirait beaucoup m'acheter cette petite maison. Il m'écrivit que, quand Georges I fit demander au duc de Sommerset s'il consentirait à vendre le château de Sion, on lui avait répondu que ce seigneur voulait bien disposer de Richmond. « Peut-être, me disait sa seigneurie, me proposerez-vous d'acheter Houghton, si je vous demande de me vendre votre chaumière, et de me louer quelques acres des terres qui l'avoisinent jusqu'aux bords de la Tamise. »

J'ai oublié de dire, en parlant de mon mariage avec le Margrave, qu'un de mes amis me remit à cette occasion quelques vers français. Les voici, autant que je puis me les rappeler :

Aux époux unis par le cœur,
Le temps fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur

Quand on a le talent de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore;
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore (1).

Après que nous eûmes résidé quelque temps à Brandenburgh-House, un respectable Français, de la province de Normandie, le comte d'Alet, qui avait été militaire, mais qui s'était retiré du service, entra dans notre maison en qualité de chambellan du Margrave. C'était un homme d'une tournure d'esprit singulière, et le meilleur acteur comique que j'aie jamais vu. Nous le regardâmes, ainsi qu'on peut le croire, comme une acquisition précieuse. J'avais fait sa connaissance à Venise, où j'avais eu le plaisir de me lier aussi avec l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Brimmer, et son épouse. Un sénateur vénitien, nommé Quirini, faisait encore partie de mes nombreux amis. Je me rappelle que Quirini et deux autres sénateurs vinrent en grand costume trouver le Margrave, pour lui demander si, en passant par leur ville, il vou-

(1) Dernier couplet d'une romance de l'opéra du *Prisonnier*, par MM. Duval et Della-Maria.

lait être traité en prince souverain ou en simple voyageur. Le Margrave répondit : « Seulement comme comte de Sayn. » C'était au moment des fètes pour l'élection du doge. Si le Margrave avait déclaré son rang, les dépenses et les embarras eussent été excessifs. On se contenta de le faire conduire par deux belles nièces du doge, et moi par deux autres. Il y avait en outre douze jeunes nobles, qui, sans que l'on nous en eût prévenus, nous entouraient partout, pour empêcher que nous ne fussions insultés ou incommodés.

Un soir, chez le prince Galitzin, quand on sut que je ne jouais pas aux cartes, plusieurs dames firent cercle autour de moi, et les hommes qui n'étaient pas au jeu s'y joignirent. Au moment où notre conversation était le plus animée, une jeune et jolie femme s'approcha de nous, et madame de Phoun lui dit en français : « Dites-moi quelle partie de votre corps respectable souffre ce soir, pour que je puisse vous mesurer la dose de pitié que je dois avoir pour vous. » Puis, se tournant vers moi, elle ajouta: « Ne soyez pas surprise de ce que je viens de dire, car cette dame se plaint toujours. Regardez-la, et dites-moi

si elle a besoin qu'on la plaigne pour paraître plus intéressante. » Quelle plaisanterie fine et agréable !

Il est à peu près impossible d'accorder ensemble les différentes impressions que diverses personnes reçoivent au sujet de ceux à l'égard desquels elles sont prévenues, soit par amitié ou par antipathie, soit par la ressemblance ou par le contraste des opinions et des intérêts. Je citerai pour exemple le célèbre comte de Mirabeau. Quand je fis pour la première fois sa connaissance, je découvris en lui l'esprit calme et réfléchi du philosophe, joint à la vivacité naturelle du caractère français. Ses manières élégantes, son esprit cultivé, sa vaste érudition, et le haut rang qu'il tenait dans la société, se réunissaient pour le mettre au nombre des hommes les plus remarquables de la France. Après la première effervescence de la révolution française, quoique je n'eusse pu alors avoir l'occasion d'examiner son caractère, j'appris qu'il avait presque entièrement changé de sentiments. Je me laissai de prime abord entraîner vers lui par les préventions les plus favorables, tandis que quelques membres de l'ancienne noblesse, pénétrés des sentiments

les plus aristocratiques, s'éloignèrent avec horreur de l'atmosphère dont il était entouré.

Avec l'énergie dont la nature l'avait doué, il n'était pas possible qu'il existât dans la sphère où une semblable exaltation avait éclaté, sans prendre une part active aux grands événements qui se préparaient. Il s'attacha bientôt au parti du duc d'Orléans. Tout le monde sait quels projets sinistres les adversaires de la révolution prêtaient à ce prince; et quoique, selon toute apparence, les vues de Mirabeau ne fussent pas les mêmes, il n'y a guère de doute que ses talents brillants et son éloquence entraînante n'aient contribué à des mesures dont il ne prévit pas d'abord toutes les suites. Il aspirait peut-être à devenir ministre, afin de gouverner la France à son gré. Il méprisait la cour, et détestait l'ordre de la noblesse, auquel il appartenait. Il propageait avec ardeur les opinions les plus libres sur le compte du gouvernement, et jouait un rôle dicté par son ambition, mais que peut-être sa raison désavouait.

Il était né avec des passions ardentes et impétueuses. Sa jeunesse avait été orageuse. Pendant toute sa vie, dit M. de la Harpe, Mira-

beau fut un homme immoral. On assure que son caractère changeait avec l'état de son esprit. Il était naturellement irascible, énergique, mais surtout opiniâtre. Son seul secret, son unique système était de servir son intérêt personnel aux dépens de tous les partis. Il se montrait alternativement plébéien et patricien, républicain et despote. Je n'aurais pu prendre sur moi de taxer ce grand génie de versatilité; mais, s'il m'est permis d'adopter le sentiment de La Harpe, qui était fortement prévenu contre lui, j'ajouterai que ces brillants éclats d'esprit qui, joints aux beaux sentiments qu'il savait parfois exprimer, auraient fait honneur au caractère le plus vertueux, devinrent pour ce nouveau Machiavel les objets d'une espèce de trafic.

J'ai souvent observé dans mes liaisons avec les Français, qu'ils sont vains de leur pays, parce qu'ils sont vains d'eux-mêmes. Cette vanité est bien différente du véritable patriotisme, qui consiste à aimer notre pays indépendamment de notre personne. L'accroissement continuel des richesses dans une capitale déracine complètement cette vertu; car la richesse fait naître le luxe et l'avarice, qui sont les vices de l'égoïsme, lequel, à son tour, réduit

l'ame à l'esclavage. Cette observation n'est pas uniquement applicable à la France; Rome, Venise sont des exemples frappants de sa justesse. Tant que les Portugais conservèrent le feu du patriotisme, leur illustre général Albuquerque fut partout vainqueur dans les Indes. Il demeura fidèle à l'ancienne frugalité de ses compatriotes, et pur au milieu des offres les plus séduisantes de pouvoir et de richesse. Dans la vie privée, il conserva un honneur sans tache; mais, la justice étant peu considérée de nation à nation, ses vertus ne l'empêchèrent pas de chercher, par tous les moyens, à étendre la domination du Portugal.

Je pense avec douleur que le luxe et l'égoïsme, ces deux maladies épidémiques, étendent à vue d'œil leur empire sur l'Angleterre. Il serait impossible de se dissimuler que la dépravation des mœurs deviendra à Londres le résultat d'une trop grande opulence, comme elle l'a été dans tout le reste du monde.

J'ai déja souvent répété que je n'ai jamais pu approuver le système d'éducation adopté en Angleterre. Dans nos écoles publiques même, le patriotisme ne forme pas une des branches de l'instruction. La plupart des jeu-

nes gens prennent pour devise : Obtenez ce que vous pourrez, et gardez ce que vous aurez obtenu. Cette leçon leur est inculquée de bonne heure. Des écoliers d'Eton s'embusquent sur la grande route, afin d'obtenir ou plutôt d'arracher des dons des passants (1) ; et tant que cette coutume avilissante continuera, elle sera bien plus pernicieuse aux mœurs que celle de donner des pourboires aux domestiques, usage dont la nation a fini par rougir. Les enfants les plus forts exercent une tyrannie absolue sur les plus faibles, exigeant d'eux les services les plus rudes et les plus bas, jusqu'à leur faire décrotter leurs souliers. Il leur est permis de se tromper réciproquement, et le plus rusé est le plus estimé. L'amitié est, à la vérité, cultivée dans nos écoles; mais elle l'est aussi parmi les voleurs. Un écolier serait accablé de coups s'il n'avait pas quelque ami particulier pour le défendre. En un mot, l'égoïsme le plus complet est la leçon universelle.

La morale est la dernière chose à laquelle on songe dans nos écoles publiques. J'ai vu moi-

(1) Allusion à une coutume bizarre faisant partie d'une fête annuelle, connue sous le nom d'*Eton-montem*.

même deux jeunes gens de familles nobles confiés aux soins d'un précepteur d'Eton, qui non-seulement les accompagnait à Londres dans les maisons de jeu, mais même les encourageait dans leur mauvaise conduite, et les initiait à des vices de toute espèce. L'un d'eux, après avoir été escroqué par des aigrefins, commença lui-même à escroquer les autres, et poussa les choses si loin, que je crus devoir en donner avis à un ami de son père, qui demeurait en Irlande, et qui se décida à l'éloigner du théâtre de ses exploits. On l'enleva dans le café du Mont, où il s'était établi, et au moment même où il régalait ses amis avec du Bourgogne et du Champagne. Ce jeune homme entrait à peine dans sa dix-septième année, et il était l'héritier d'une baronie irlandaise. Il mourut victime de ses extravagances, avant d'avoir atteint sa majorité. Il m'arriva, à l'époque où il commençait à se déranger, de dîner un jour avec le principal du collége d'Eton, qui était sans contredit un excellent homme, et je lui demandai s'il croyait que le précepteur auquel on avait confié ces deux jeunes gens méritât qu'on les lui livrât ainsi à leur première entrée dans le monde. Le prin-

cipal me répondit qu'il avait toujours été considéré au collége d'Eton comme un excellent humaniste, mais que, pour le reste, il le connaissait fort peu.

J'ai toujours été très-véridique, et je crois pouvoir affirmer que, grace au soin avec lequel j'ai, dès l'âge le plus tendre, inculqué cette qualité à mon élève Keppel, il n'a jamais, dans tout le cours de sa vie, manqué une seule fois à la vérité. Je défie mon plus grand ennemi de dire que j'aie jamais proféré un mensonge. La vérité se présente toujours naturellement à l'esprit; elle n'exige aucun art, aucune étude. Nous n'avons pas besoin d'y être poussés; il suffit de suivre l'impulsion de la nature. En mentant, au contraire, nous lui faisons violence; et les hommes les plus pervers ne mentent jamais sans quelque motif. La vérité est comme un aliment naturel que nous prenons pour satisfaire notre appétit; le mensonge est une médecine qui répugne au goût, et que l'on ne prend jamais que quand on y est forcé.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Accident qui arriva au marquis de Lansdowne à Southampton. — Jephson. — Colman. — M. Elwes. — M. Sloper. — Le père de Sheridan. — Sheridan. — Anecdotes à son sujet. — Le duc de Richmond. — M. Charles Greville. — M. Wilkes. — Le marquis de la Fayette. — Remarques. — M. Somers Cocks. — Madame de Polignac. — Le maréchal de Broglie. — Le comte d'Artois et le prince de Condé.

Pendant le séjour que je fis, en 1806, à Southampton, où j'avais une maison agréablement située près de la rivière, il arriva que le marquis de Lansdowne, qui aimait beaucoup les parties sur l'eau et qui se plaisait à faire des expériences relatives à la navigation, en voulut essayer une sur un bâtiment qu'il avait fait construire à Southampton, sous la direction d'un habile ingénieur. C'était au mois de novembre : il s'agissait d'éprouver si ce bâtiment, qu'on avait construit à double carène, pourrait naviguer sans lest. Le capitaine Hay-

wood, de la marine royale, qui approuvait l'expérience, demanda la permission d'accompagner le lord. Il fut convenu qu'ils mettraient à la voile, du quai de Southampton, à midi. La marée montait, et était à peu près arrivée à son plus haut point. Il ventait grand frais.

Ils firent un mille en peu de minutes. Le bâtiment était gréé en goelette; on avait orienté les voiles d'avant; mais en hissant la grande voile, le bâtiment chavira. Lord Lansdowne fut seul jeté à la mer, parce qu'il se tenait négligemment sur le pont. Les autres personnes, au nombre de sept, s'accrochèrent au plat-bord du bâtiment. Par bonheur, le marquis parvint à saisir un des cordages fixés au haut du mât, et réussit ainsi à se sauver.

Je me tenais aux fenêtres de ma maison, qui donnait sur la rivière, d'où je regardais les exploits du noble lord. Au moment où cet accident eut lieu, je fus si alarmée pour lui, que je me hâtai d'expédier tous mes domestiques chez la marquise, qui se trouvait alors à son château, pour lui faire part de la catastrophe, et pour l'engager à envoyer sur-le-champ des secours à son mari.

En même temps, j'eus la présence d'esprit

d'expédier à l'instant mes canots, afin d'empêcher les navigateurs d'être ensevelis dans les ondes (1). J'eus la satisfaction de voir le marquis revenir avec ses amis sains et saufs, mais tout trempés, étant restés plus d'une heure dans l'eau. J'avais fait porter du vin sur la rive pour réconforter les expérimentateurs, et j'eus le bonheur de contribuer à leur salut.

Je remplirais des colonnes si je voulais nommer toutes les personnes qui, à différentes époques, me furent présentées. Jephson, qui ne m'avait jamais parlé, ni je crois même aperçue, ayant envoyé d'Irlande une tragédie, pour la faire représenter sur le théâtre de Londres, demanda qu'elle me fût lue, afin que j'émisse mon opinion sur le succès qu'elle pourrait avoir. Henderson se rendit à mon hôtel, et en fit la lecture devant un petit nombre de personnes. Depuis ce moment, je l'invitai

---

(1) Il y a dans l'original *to rescue the party from a watery grave* (pour préserver la société d'un humide tombeau). Les mots *watery grave*, expression poétique, sont souvent employés en prose par allusion, figure favorite des écrivains anglais, qui enchâssent presque à chaque ligne, dans leurs propres phrases, des expressions empruntées à leurs classiques. (*Note du traducteur.*)

à mes petites soirées. C'était un homme instruit, et le meilleur mime que j'aie jamais vu.

M. Colman, directeur du théâtre de Haymarket, était de la compagnie la plus agréable : sa simplicité et sa bonté égalaient son esprit et le brillant de sa conservation. Il était fils naturel de lord Bath (sir James Pulteney). Son père, en apercevant la passion qu'il avait pour le théâtre, lui demanda franchement si son intention n'était pas de s'occuper de la politique, parce qu'il désirait le voir ministre, ce à quoi il se flattait de parvenir par son crédit, joint aux talents naturels de son fils et à l'éducation soignée qu'il lui avait donnée. Il le pria de lui faire connaître s'il voulait sacrifier les muses à la politique, parce que, dans ce cas, il lui abandonnerait toute sa fortune. Colman remercia lord Bath de ses intentions généreuses, et avoua avec candeur qu'il préférait Thalie et Melpomène à toute espèce d'ambition, et qu'il ne portait pas ses vues plus haut qu'à devenir un jour directeur d'un théâtre. Lord Bath lui laissa à sa mort 1,500 liv. de revenu, au lieu de son immense fortune.

M. Elwes, le célèbre avare, qui a été pendant plusieurs années membre du parlement

pour le comté de Berks, me fut présenté à un grand dîner donné par le maire de Newbury, et me demanda la permission de venir passer quelques jours à Benham, pour faire plus amplement connaissance avec moi; je la lui accordai volontiers, et je n'ai jamais rencontré d'homme plus poli, ni qui possédât des connaissances plus variées et plus agréables.

J'avais dans le Berkshire un autre voisin qui était presque nonagénaire; il s'appelait M. Sloper : il avaité té fort lié avec mes grands-oncles et mes grandes-tantes, et avait passé ses jours dans la retraite depuis la mort de la célèbre actrice mistress Cibber, à qui il avait été fort attaché, et de qui il avait eu une fille. Cette fille s'était mariée avec un M. Barton, homme plein d'amabilité et d'instruction. Le vieux M. Sloper était tout-à-fait de la vieille cour dans ses manières et dans son extérieur. Depuis qu'il avait quitté Londres et le monde, il avait pris un goût extrême pour la lecture.

Il lia connaissance avec nous pendant la vie de lord Craven, en se présentant un jour sans façon chez nous, à Benham, et en adressant ces mots à mon mari : « Je ne viens pas vous faire visite, lord Craven, mais vous demander une

grace. » — « Tout ce qui vous amène ici, M. Sloper, répondit lord Craven, doit m'être agréable. » — « Je n'en doute pas, reprit le vieillard; car ce qui m'amène ici, c'est cette dame : ses parents m'ont raconté des choses si singulières sur son compte dans son enfance, que je désire la connaître, pour savoir si elle justifie ce qu'on m'a dit d'elle. » Lord Craven resta quelque temps avec nous, puis il nous quitta, et j'eus une longue conversation avec M. Sloper. Il prit tant de goût pour ma société, qu'il restait quelquefois deux ou trois jours de suite à Benham, même quand il savait que lord Craven n'y était pas. Je le regardais comme un vieux livre plein de choses instructives et amusantes, et où l'on trouve des anecdoctes du siècle passé. Il venait à pied de chez lui à Benham, et retournait dans les vingt-quatre heures, sans songer aux quatre milles qu'il lui fallait faire pour l'aller et le retour. Sa maison s'appelait *l'Hermitage*.

Il m'a raconté plusieurs anecdotes du père de Shéridan, avec qui il était lié. L'acteur Henderson avait été l'associé de Shéridan, quand celui-ci fit son cours public d'élocution et de déclamation dans Soho. Ses finances étaient

en fort mauvais état, et il était obligé d'avoir recours à de pareils moyens pour subsister. On ne doit donc pas s'étonner si son fils dut tout à lui-même au début de sa carrière, et si plus tard il devait à tout le monde. Burke dut ses succès plus à la nature qu'à lui-même. Shéridan eut à lutter contre beaucoup d'obstacles pour s'élever, mais il était soutenu par Fox. Je n'ai jamais senti beaucoup de prédilection pour lui, quoiqu'il ait fort recherché ma société par l'intermédiaire de sa femme. Sous le prétexte d'écrire un épilogue pour ma comédie en trois actes intitulée *la Miniature*, qui avait été représentée à l'hôtel de ville de Newbury, au profit des pauvres, il m'en emprunta le manuscrit, et la fit jouer, malgré moi, à Drury-lane, où elle eut trois représentations. Malgré ma colère, je me laissai entraîner par lord Oxford, la duchesse de Devonshire et lady Ailesbury, dans la loge de cette dernière, où j'assistai à la troisième représentation. Je gardai rancune à Shéridan, jusqu'à ce qu'il me désarmât un soir en me faisant rire. C'était au sortir de l'Opéra. Dans la foule, nous nous trouvâmes par hasard serrés l'un contre l'autre, et il me dit à l'oreille : « Au nom du ciel,

lady Craven, ne dites à personne que je suis un voleur; car vous sentez bien que tout le monde vous croirait. »

Lors de l'installation du duc de Portland, en qualité de chancelier de l'université, à Oxford, on refusa à Shéridan les honneurs académiques, malgré toutes les sollicitations qui furent adressées à l'université; et cela, parce qu'il avait monté sur les planches. Ce corps savant ne voulut jamais s'écarter de ses lois, quels que fussent les talents de l'homme qui désirait obtenir un grade. Burke fut reçu dans le même temps.

Ce fut une chose curieuse d'entendre, dans la harangue prononcée à cette occasion, les déclamations virulentes du docteur Crowe, l'orateur public, contre M. Hastings, qui avait été déclaré indigne des honneurs auxquels il aspirait. On lança contre lui toutes les invectives que l'on peut imaginer. Mais combien le langage du même orateur changea, quand, à l'installation de lord Granville, M. Hastings fut admis au degré de bachelier ès lois! Les auditeurs auraient pu penser que le candidat avait changé entièrement de caractère, tant on le comblait d'éloges. Peut-être le docteur, sans être

poussé par l'esprit de parti, voulait-il seulement montrer l'heureuse flexibilité de son éloquence.

Les talents de Shéridan, qui surpassaient peut-être ceux de la plupart de ses contemporains, par l'étendue et la variété des connaissances qu'il y joignait, n'attirèrent pas d'abord sur lui l'attention de la chambre des communes autant qu'on aurait pu s'y attendre. Quoiqu'il se montrât, dès l'origine, un bon orateur, ses succès éprouvèrent de grands obstacles. Il eut M. Pitt pour adversaire; mais il triompha bientôt par son esprit et par la force de ses arguments.

La flexibilité de son caractère était surprenante, et les ressources qu'il savait trouver dans les moments difficiles étaient peut-être sans exemple. Dans le plus fort de ses embarras pécuniaires, il avait invité un jour à dîner quelques amis, parmi lesquels se trouvaient des lords du parti de l'opposition; mais en examinant sa cave, il y trouva un terrible déficit. Il devait beaucoup d'argent à Chalier, marchand de vin renommé, qui, depuis deux ans déja, lui refusait du crédit. Il chercha quelque expédient dans son imagination, et

voici celui qu'il trouva. Le jour même du dîner, il fit venir Chalier, et lui dit que, par un hasard heureux, il se trouvait en fonds dans ce moment, et désirait régler son compte. Chalier fut enchanté; mais, n'ayant pas le mémoire sur lui, il répondit qu'il allait retourner à la maison pour le prendre. Au moment où il sortait du cabinet de Shéridan, celui-ci s'écria, comme s'il se rappelait subitement quelque chose qu'il avait oublié : « A propos, Chalier, il faut que vous dîniez avec moi aujourd'hui. J'aurai quelques amis à qui je veux vous présenter; ce sont des membres influents des deux chambres du parlement ». Chalier, qui aimait le grand monde, et qui se flattait peut-être que cette occasion lui procurerait de nouvelles pratiques, promit sans difficulté de revenir pour l'heure du dîner. En rentrant chez lui, il prévint son commis qu'il allait dîner chez M. Shéridan, et qu'il reviendrait probablement très-tard. Shéridan lui avait dit qu'on dînerait à six heures, mais l'avait prié de venir à cinq, sous prétexte qu'il avait beaucoup de choses à lui dire en particulier. Chalier fut exact au rendez-vous. Il ne fut pas plutôt entré dans la maison, que Shéridan dépêcha

un domestique avec un petit mot pour le commis, à qui il disait que, comme M. Chalier lui faisait l'honneur de dîner avec lui, il le priait de lui envoyer sur-le-champ trois douzaines de bouteilles de vin de Bourgogne, deux douzaines de Bordeaux, deux douzaines de Porto, et une douzaine de vieux vin du Rhin. Le commis, sachant qu'en effet son maître dînait chez Shéridan, ne douta pas que cet ordre n'eût son approbation, et l'exécuta sans retard. Après le dîner, les convives donnèrent unanimement les plus grands éloges à l'excellent vin de M. Shéridan, et lui demandèrent avec instance le nom du marchand qui le lui avait fourni. Shéridan leur montrant Chalier, dit : « C'est à cet ami que je *dois* tout le vin que vous venez de boire, et je suis toujours enchanté quand je puis le recommander. » Le lendemain matin, Chalier découvrit la ruse ; mais on ne m'a pas dit s'il fut content de l'adresse de sa pratique.

Lord Loughborough, dont j'ai déja parlé comme m'ayant donné des conseils au sujet de la conduite de lord Craven, me donna en tout temps des marques d'estime. Il était d'un caractère bien différent de son prédécesseur

(lord Thurlow); il avait beaucoup d'éloquence, et une humeur plus accommodante. Churchill a dit de lui qu'il était

Sans parole au barreau, mais bruyant au senat.

Lord North fut un de ses plus zélés et utiles protecteurs.

Mon parent, le duc de Richmond, était du parti de l'opposition : il était infatigable dans les affaires, mais ne possédait pas de talents transcendants. Sa personne, ses manières, sa conversation, s'accordaient bien avec le rang élevé dans lequel il était né. Après qu'il eût donné sa démission de la place qu'il occupait, on le regarda comme très-hostile envers le parti de la cour; il s'efforçait, sans relâche, de découvrir des fautes dans l'administration soit de l'armée, soit de la marine, soit des finances. Il descendait de la duchesse de Portsmouth, maîtresse de Charles II, qui, comme Ninon de l'Enclos, conserva ses charmes jusqu'à un âge très-avancé; car il paraît qu'à quatre-vingts ans il lui restait encore quelques attraits. Ninon fut la fondatrice de la secte des femmes éclairées, qui, plus tard, devint si nombreuse. Elle parcourut une carrière qu'aucune de ses con-

temporaines n'osa suivre; elle fut admirée des philosophes du siècle suivant pour la liberté de ses opinions et pour son indépendance.

M. Charles Greville, neveu de sir William Hamilton, et frère puîné du comte de Warwick, possédait l'esprit supérieur de son oncle, avec beaucoup de goût pour les beaux-arts; goût auquel il s'était un peu trop livré d'après l'exiguïté de sa fortune. Le roi l'aimait tant, que, quand il offrit sa démission de la place de trésorier de la maison de Sa Majesté, qui était tout-à-fait indépendante du ministère, et dont le roi disposait seul, Sa Majesté le pria, de la manière la plus gracieuse, de ne pas faire une démarche dont rien n'indiquait la nécessité, et elle ne l'accepta qu'avec la plus grande répugnance. Ses sentiments d'honneur étaient d'une nature si délicate, que, quoique ses amis joignissent leurs instances à celles du roi, rien ne put l'engager à conserver une place où son opinion ne serait plus d'accord avec ses devoirs. Il rentra sur-le-champ dans la vie privée; et j'y gagnai, car il me consacra une grande partie de ses loisirs.

Wilkes, cet homme qui fut si populaire à une époque, était un de ceux avec lesquels je

me trouvais souvent en société. Sa gaieté vive et folâtre, et l'urbanité de ses manières, contrastaient singulièrement avec son extérieur. J'eus plusieurs fois occasion de le voir à son retour de France, quand il eut remporté la victoire sur le ministère. Il aimait beaucoup la société des personnes de mon sexe, et quoiqu'on le regardât généralement comme un homme de mœurs très-dissolues, il savait toujours conserver la décence que son jugement lui dictait. La conduite qu'il tint lorsqu'il fut envoyé à la Tour en 1763, a été présentée sous de fausses couleurs. Ce fut à M. Fitzherbert, son plus intime ami, et que j'ai beaucoup connu, qu'il s'adressa pour obtenir sa grace de la bonté du roi. Le duc de Grafton lui fit faire, par l'entremise de cet ami, une simple réponse verbale, portant que c'était à lord Chatham qu'il devait adresser sa supplique. Quand il vit que sa grace devait être le prix de son déshonneur, il cessa de la solliciter : il avait ajouté foi aux promesses d'un ministre, et il avait été trompé. Le duc de Grafton lui avait assuré que justice lui serait faite; c'est pourquoi il s'était adressé à ce ministre: mais on le renvoya à lord Chatham, qui

n'était pas ostensiblement la personne par l'intermédiaire de laquelle il pouvait solliciter sa grace. Le duc, au contraire, était premier commissaire de la trésorerie, titre qui impliquait toujours celui de premier ministre. La place de lord Chatham n'était ni importante ni responsable.

M. Wilkes avait toujours admiré ce grand homme d'état, à qui tous les éloges avaient été prodigués, et que la nation avait regardé comme le sauveur de la patrie : mais n'ayant pas trouvé en lui la sincérité qu'il espérait, et déplorant amèrement sa découverte, Wilkes déclara que Chatham n'avait été guidé que par l'ambition personnelle, qu'il avait cachée sous le masque du patriotisme, jusqu'à ce qu'il parvînt à se retirer dans un asile où il savait que la confiance du pays ne le suivrait pas, et où il pouvait jouir, dans une aisance honteuse, d'honneurs dont il eût dû rougir.

Dans son langage énergique, Wilkes déclara que l'amitié était un plaisir trop pur pour une ame gangrenée par l'ambition et par la soif du pouvoir et des grandeurs. Lord Chatham avait professé, en plein parlement, le plus vif attachement pour lord Temple, un des plus grands

hommes dont notre pays ait jamais pu s'honorer; et il avait dit qu'il voulait vivre et mourir avec son noble frère. Il avait reconnu avoir les plus grandes obligations à ce frère. « Cependant, ajoutait Wilkes, quelle marque de reconnaissance ou d'affection lui a-t-il jamais donnée en aucune circonstance? Ne s'est-il pas au contraire déclaré son plus implacable ennemi? Et moi aussi, j'ai reçu les protestations d'estime les plus ardentes qui pussent sortir de ce cœur de marbre; mais sans doute, M. Pitt (lord Chatham) avait ses projets en me flattant à cette époque, et surtout dans des occasions où de l'indulgence et de la sincérité était tout ce que je pouvais réclamer. Il est allé plus d'une fois jusqu'à faire l'éloge de mes vers, qui, disait-il, ne pouvaient être admirés autant qu'ils le méritaient; et plus tard, dans un moment où j'étais absent et dangereusement malade des suites d'une affaire d'honneur, ces mêmes vers me valurent de sa part l'épithète de blasphémateur de mon Dieu! Il savait lui-même que cette accusation était fausse; car cette pièce ne tournait en ridicule que quelques mystères auxquels M. Pitt, avant d'avoir obtenu des places et des pensions, ne

se croyait pas même tenu d'affecter de la croyance. Il y ajouta une autre accusation non moins injuste, celle d'avoir calomnié mon roi, quoiqu'il sût fort bien que je n'avais jamais dans mes écrits manqué de respect à mon souverain, et que je n'avais attaqué que le despotisme de ses ministres, à la vérité avec toute l'ardeur d'un sujet fidèle et d'un ami zélé du pays. La raison en était simple: il commençait alors à faire fumer son encens devant l'idole écossaise, et j'étais l'holocauste le plus agréable qu'il pût offrir sur l'autel de lord Bute. L'histoire n'offre peut-être pas d'exemple d'une défection aussi scandaleuse. Peu d'années auparavant, c'était un tribun séditieux, insultant son souverain au sein même de sa capitale: soudain on le voit devenir le vil instrument de l'orgueilleux écossais qu'il avait déclaré, en plein parlement, dépourvu de sagesse et professant des principes incompatibles avec la liberté. Pouvais-je, après cela, écrire une lettre suppliante à lord Chatham? J'aurais déclaré moi-même que j'étais indigne de toute grace, si j'eusse consenti à l'obtenir à de pareilles conditions. »

Quoique Wilkes sentît qu'il avait dû mépri-

ser un homme capable de tant de bassesses, un homme qui, après avoir déclaré dans le vestibule de la chambre qu'il fallait le soutenir, ne rougit pas, dans la séance du même jour, de l'abandonner et de l'outrager, il ne laissait pas de rendre justice au ministre. Il avouait que lord Chatham avait rendu de grands services au pays, chaque fois que le bien de la nation coïncidait avec ses vues personnelles. Il vénérait la mémoire de l'homme d'état, et regardait comme un honneur d'avoir soutenu avec fermeté l'administration la plus brillante que nous ayons jamais eue, et qui sut élever la gloire de la nation au plus haut point dans toutes les parties du monde. Chatham avait trouvé son pays réduit au désespoir: il ranima ses forces, il excita son courage, il mit en œuvre toutes nos ressources pour triompher de nos ennemis; mais, quoique ses projets fussent toujours vastes, ils étaient en opposition directe avec les principes qu'il avait toute sa vie professés, lorsqu'il n'avait pas le pouvoir en main. La bravoure invincible de l'armée anglaise fit réussir ses plans, quoiqu'ils fussent marqués au coin de la témérité et de l'extravagance les plus signalées.

Pendant que je suis sur le compte de M. Wilkes, je ne puis passer sous silence un autre personnage populaire que j'ai beaucoup connu en France. Tous les guerriers qui, à la fleur de l'âge, avaient quitté leur patrie pour aller chercher la gloire dans le Nouveau-Monde, étaient revenus en France remplis d'enthousiasme pour la liberté américaine. Ils reparurent à la cour, étalant des blessures reçues en combattant pour la cause de la liberté, et portant sur leurs habits des décorations républicaines. Le marquis de la Fayette, qui s'était attaché aux Américains avant que la France n'eût fait alliance avec eux; qui, avec l'ardeur et la prodigalité inséparables de tout sentiment profond, mais en même temps avec un mystère et une persévérance incompréhensibles à son âge, avait armé un vaisseau pour servir la cause des États-Unis, s'était procuré à grands frais des munitions de guerre et de bouche, et était parvenu à s'embarquer à l'insu de sa famille et de ses amis; la Fayette, qui avait commandé une armée et remporté des victoires à sa tête, que les États-Unis avaient reçu au nombre de leurs citoyens, et que Washington avait pendant six ans appelé

son fils, revint dans sa patrie, rempli du désir de voir fleurir une liberté exotique, qui, transplantée en France, y aurait produit des fruits bien différents de ceux qu'il en attendait.

Son cabinet intérieur était décoré d'un carton renfermé dans un cadre brillant, et divisé en deux compartiments. Sur l'un était écrite la déclaration des droits proclamée par les Anglo-Américains; l'autre restait vide, mais prêt à recevoir une déclaration semblable de la part de la France. L'enivrement qu'éprouvait M. de la Fayette était moins surprenant que celui qu'il excitait. Il semblait que la monarchie n'eût pas assez de pouvoir pour honorer ni assez de faveurs pour récompenser ce jeune champion de la liberté républicaine. La célèbre bataille de Beaugé, dans laquelle le maréchal de la Fayette avait vaincu et tué le prince frère de Henri V, et sauvé la couronne de Charles VII, ne lui procura pas plus de gloire que celle de Brandiwine n'en acquit à son jeune descendant, qui, en ramenant les Américains à la charge, avait été blessé à leur tête. Depuis les classes les plus élevées jusqu'aux plus humbles citoyens, chacun se disputait à qui lui offrirait les hommages les plus flat-

teurs et lui témoignerait les attentions les plus affectueuses. Ce fut à sa prière que la reine consentit à poser pour un portrait en pied qui devait être envoyé au général Washington. Le roi l'éleva au-dessus des plus anciens officiers de son armée, et lui donna un grade égal à celui dont il avait joui en Amérique. Les ministres eux-mêmes auraient voulu l'avoir pour collègue, et ils redoublèrent d'estime pour lui quand il refusa les places qui lui étaient offertes à la cour. Son buste fut inauguré à l'hôtel de ville de Paris. Sa femme fut admise à une audience de la grand'chambre le même jour que le comte du Nord, et l'avocat-général complimenta en même temps l'épouse de M. de la Fayette et le fils de l'impératrice Catherine. Mais ce qui marque le plus fortement l'excès auquel l'enthousiasme était porté, et la contagion dont la France était menacée, ce fut le projet formé par la jeune et ardente magistrature composant la chambre des enquêtes du parlement de Paris, de s'associer le compagnon d'armes et le disciple chéri de Washington, en lui accordant le titre de conseiller honoraire au parlement.

Il y avait sans doute quelque chose de ro-

manesque dans l'idée antique d'échanger l'épée contre la toge (1); et celle de défendre la liberté dans le sénat sur les rives de la Seine, après avoir combattu pour elle sur les rives de l'Ohio, offrait un attrait piquant et nouveau: la Fayette n'aurait peut-être pas résisté à cette tentation, s'il n'eût été retenu par le souvenir des graves délibérations du congrès américain, et par la crainte de paraître ridicule aux yeux des membres phlegmatiques de ce grand conseil national, en devenant membre d'un parlement parisien. Il refusa donc les offres des magistrats dont je viens de parler; mais il se lia avec quelques membres de leur corps, qui, depuis, lui reprochèrent d'avoir suivi avec moins de zèle qu'eux la carrière révolutionnaire.

La France présentait toutes les apparences extérieures de la prospérité : riche par sa population et par son industrie, brillante par les arts et les sciences, forte par son administration intérieure, tout semblait y offrir une perspective riante ; mais les hommes sages, qui savaient pénétrer au fond des choses, tiraient de tout

(1) *Cedant arma togæ.*

ce qu'ils voyaient de sinistres présages. Les talents et les richesses, devenus plus communs, frayaient la route vers l'égalité, à laquelle on ne pouvait cependant parvenir que par le désordre. Le goût des arts, du théâtre, des livres frivoles et licencieux, se répandant parmi le peuple, faisait naître dans les classes inférieures toutes les prétentions de la vanité, et corrompait les mœurs en les polissant. Des doctrines hardies, en relâchant les liens de la religion et de la morale, diminuaient en même temps la soumission aux lois. Partout retentissaient les murmures de l'impiété, et les nations voisines partageaient l'ébranlement. On changeait à la fois d'idées et de langage. La religion s'appelait fanatisme; la piété, superstition; les traditions, préjugés; l'autorité, tyrannie; et l'obéissance, servitude. A aucune autre époque de l'histoire, on n'avait osé enseigner publiquement qu'il n'y avait point de Dieu; que la Providence n'était qu'un mot vide de sens; que la vie future était une chimère; que le vice et la vertu étaient des inventions humaines, et que la religion n'était qu'un assemblage de puérilités. C'est ainsi qu'une génération semait ce que la génération suivante

devait recueillir. Les esprits ayant été disposés de la sorte, la révolution devenait inévitable. La cour elle-même, les autorités, les riches, les savants, les militaires, et jusqu'au clergé, enfin tous les rangs de la société, se montraient plus ou moins entraînés par le désir des innovations; et quand la révolution éclata, quels événements déplorables elle amena à sa suite! Un philosophe de la secte des économistes, l'abbé Morellet, l'un des quarante de l'académie française, et dont la conversation m'a souvent amusée, était, à cette époque, en correspondance avec un seigneur distingué de l'Angleterre. Il commença par vanter la révolution comme le triomphe de la raison sur les abus et des lumières sur l'ignorance; mais il ne tarda pas à changer totalement de langage : le pauvre homme fut ruiné. Il lança alors ses invectives contre l'assemblée nationale, du ton d'un avocat qui désespère de gagner sa cause. Son correspondant anglais le railla spirituellement; et pour le consoler, il lui écrivit qu'il devait se regarder comme un soldat blessé dans une armée victorieuse. L'abbé Morellet ressemblait à l'abbé Sieyes, que l'on accusait d'avoir trompé les deux partis; le clergé, qui,

dans le principe, le regardait comme un philosophe en soutane, et le Palais-Royal, qui ne voyait en lui qu'un prêtre couvert du manteau de philosophe.

Dans l'éloge que Montesquieu fait de la constitution de l'Angleterre, il a oublié un point qui la rend supérieure à toutes les autres monarchies : ce sont les occasions fréquentes que cette constitution procure aux talents de se développer et de s'exercer. Que d'agitation parmi les candidats et leurs électeurs aux approches d'un nouveau parlement! de quelle liberté jouissent les orateurs! comme les ministres et leurs mesures sont dévoilés aux yeux du monde! comme la nation est tenue éveillée et remplie d'une énergie qui conduit à l'héroïsme! Ce gouvernement, il est vrai, engendre des factions qui parfois occasionent des révolutions.

Je me rappelle un trait de gaieté dont j'ai été témoin à l'élection de MM. Yorke et Cocks, pour représenter le bourg de Reigate, dans le comté de Surry, et qui pourra donner une idée de celle qui règne parfois dans ces occasions. M. Yorke, qui se piquait d'éloquence, prononça un superbe discours, dans lequel il vanta l'ex-

cellence de la constitution britannique, et s'étendit sur le soin qu'il avait toujours pris de *consulter* l'avantage du pays, de *consulter* sur les meilleurs moyens de soutenir les mesures de l'administration, etc., passant en revue toutes les *consultations* dont il est d'usage de parler en pareil cas. Quand il eut fini, M. Somers Cocks prit la parole à son tour, et dit aux électeurs qu'étant officier de marine, il n'avait pas l'habitude de faire des discours, mais qu'il osait se flatter d'avoir *consulté* l'avantage du pays aussi-bien que son très-honorable collègue ; qu'il *consulterait* toujours les intérêts de ses commettants, et que, dans le moment même, il venait de *consulter* le garçon de la taverne, qui lui avait donné l'assurance que le dîner serait servi avant une demi-heure. Les plus grands applaudissements accueillirent cette agréable nouvelle.

Montesquieu a dit dans son livre sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains* que quantité d'écrivains ont beaucoup parlé des factions qui renversèrent Rome; mais qu'ils ont manqué de pénétration, en n'apercevant pas que ces factions étaient nécessaires, qu'elles avaient toujours subsisté, et

devaient subsister jusqu'à la fin. Ce fut la grandeur de l'État qui causa tout le mal, et qui changea les tumultes populaires en guerres civiles.

Quels sentiments durent agiter la cour de Louis XVI, quand le duc de Liancourt vint lui annoncer la défection totale de ses gardes (1), la prise de la Bastille, les massacres qui en avaient été la suite, et les excès de deux cent mille hommes! « C'est donc une révolte? » dit le roi après quelques moments de silence. « Non, Sire, reprit le duc, c'est une révolution. »

Le trait suivant fera voir quels nobles sentiments se développent dans les luttes pour la liberté. Un Corse avait été condamné à mort pour un crime atroce; son neveu, profondément affligé, vint demander sa grace au général Paoli, offrant de la part de ses parents de verser une somme de mille sequins au trésor public, et de pourvoir aux besoins de cinquante soldats pendant le siége de Furiale, s'il voulait commuer la peine de mort en celle d'un bannissement perpétuel. Paoli, connaissant les

(1) L'auteur prend ici le régiment des Gardes Françaises pour les Gardes du Roi. (*Note du traducteur.*)

sentiments vertueux du jeune homme qui lui parlait, répondit : « Vous connaissez tous les détails de cette affaire ; j'accorderai la grace de votre oncle, si vous m'assurez, foi d'honnête homme, que cette action sera juste et honorable pour la Corse. » Le jeune homme, se cachant le visage, fondit en larmes, et dit : « Je ne voudrais pas que l'honneur de mon pays se vendît pour mille sequins. »

Les commotions violentes ne peuvent pas être éternelles ; un des partis triomphe, et le repos ramène la prospérité. Rien n'anime comme le succès après une lutte pénible. Une nation en cet état ressemble à une comète qui s'est échauffée en approchant du soleil, et dont la chaleur redouble le mouvement ; mais il n'y a rien de plus fatal aux progrès d'un art, que l'apparition d'un homme doué d'un génie supérieur qui étouffe l'émulation chez les autres. Le célèbre Newton en est un exemple. C'est à lui que l'on attribue avec raison la décadence des connaissances mathématiques en Angleterre. Cette observation n'est pas moins vraie à l'égard des actions. Il n'y a que celles que le patriotisme fait naître qui passent pour grandes et héroïques, et plus

qu'aucune autre, elles éveillent un esprit national. Mais craignez que l'héroïsme n'ait aussi son Newton! Au lieu d'exciter l'émulation, il l'éteindra. Elle n'existe plus dès que l'on désespère d'égaler les grands hommes qui sont les objets de l'admiration générale. Après les illustres exploits de Miltiade et le patriotisme éminent d'Aristide, nous n'entendons plus parler dans la Grèce d'émulation ni d'amour de la patrie. Periclès était un grand homme; mais il sacrifia Athènes à son ambition.

A quel point ne furent pas portées les divisions créées par la différence d'opinion, au commencement de la révolution française. Le vicomte de Mirabeau était en opposition directe avec le comte son frère. L'un était un républicain forcené, l'autre un partisan non moins violent de la monarchie. L'assemblée présenta plus d'un exemple de frères assis aux côtés opposés de la salle. De ce nombre étaient le comte et le vicomte de Beauharnais. On a dit avec raison, dans les temps, qu'un pays qui offrait tant de *frères ennemis,* devait s'attendre à devenir bientôt une *Thébaïde.*

Madame de Polignac, que j'eus occasion de revoir après qu'elle eut quitté la France, à l'é-

poque où moi-même je ne voulus pas y demeurer plus long-temps, pour ne pas être témoin de tant de scènes d'horreur, me donna des détails sur sa séparation d'avec la famille royale, à qui elle devait tant de reconnaissance.

La reine, instruite de tout ce qui se tramait depuis long-temps, non seulement contre elle-même, mais encore contre tous ceux qu'elle honorait de son attachement et de sa confiance, envoya chercher le duc et la duchesse de Polignac, un soir sur les huit heures, et les conjura de prendre la fuite.

Cette prière, qui équivalait à un ordre, les affligea profondément. Ils oubliaient leurs propres dangers, en songeant à ceux de la famille royale, et surtout à ceux qui menaçaient les enfants qui avaient été confiés à leurs soins. Ils refusèrent absolument de les quitter; mais la reine, qui connaissait le prix des moments, demeura inflexible, et les supplia, les larmes aux yeux, de se retirer, pour ne pas devenir, sans utilité, les victimes de leur dévoûment. Le roi étant entré dans l'appartement, la reine le pria de se joindre à elle. Le roi dit qu'il venait à l'instant d'ordonner le départ de divers membres de sa famille, et qu'il ne

souffrirait jamais que des personnes qui lui étaient aussi chères que ses plus proches parents se sacrifiassent pour lui. C'était dans la soirée du jour où Louis fut obligé de se présenter devant une populace furieuse. Accablée de chagrins et d'inquiétudes de toute espèce, la reine envoya à minuit le billet suivant à la duchesse : « *Adieu, la plus tendre des amies! que ce mot est affreux! mais il est nécessaire; adieu! je n'ai que la force de vous embrasser.* »

Le duc, la duchesse, madame Diane de Polignac, et leur fille, la duchesse de Guiche, prirent la route de Bâle, où ils arrivèrent sains et saufs, mais non sans avoir couru de grands dangers. Le comte d'Artois, les duc d'Angoulême et de Berry, ses deux fils; les trois princes de la maison de Condé (le prince de Condé, les ducs de Bourbon et d'Enghien), et le prince de Conti, quittèrent tous le royaume à cette époque (1).

Les illustres fugitifs n'échappèrent qu'à travers mille hasards. Le comte d'Artois fut

---

(1) Les princes avaient émigré long-temps avant la fameuse journée du 20 juin 1792, à laquelle l'auteur fait allusion ici. (*Note du traducteur.*)

obligé de prendre les plus grandes précautions pour cacher ses projets. On craignait qu'il ne fût assassiné. Il sortit de Versailles au point du jour, quand les habitants de cette ville, non moins agitée que Paris, étaient ensevelis dans le sommeil. Un régiment, dont il était sûr, et qui marchait accompagné de deux pièces de canon, escorta ses voitures jusqu'à une certaine distance. Le prince de Condé quitta Chantilly, et fut sur le point d'être jeté dans l'Oise, à Pont-Saint-Maxence, qui appartenait au duc d'Orléans. Deux hommes, envoyés de Paris, arrivèrent à franc étrier dans cette petite ville, et soulevèrent les habitants, qui se mirent à poursuivre le prince. Par bonheur ses voitures étaient attelées d'excellents chevaux, et elles passèrent le pont avant que cette bande de furieux pût les atteindre.

Parmi les ministres du roi, mon ancien et respectable ami, le maréchal de Broglie, fut proscrit à l'âge de soixante-dix ans, et la tête chargée des lauriers qu'il avait cueillis en repoussant les ennemis de la France.

Le maréchal de Castries fut du nombre de ceux qui durent s'enfuir alors de la capitale: digne récompense de trente années de gloire!

CHAPITRE HUITIÈME.

Observations. — Les femmes. — Celles de la maison de Brunswick.—Malheurs particuliers de cette branche. — L'impératrice Catherine II. — Livre extraordinaire sur la vie de cette souveraine, publié en France et supprimé ensuite. — La princesse Tarrakanoff et Alexis Orloff. — Marguerite Roper, fille aînée du lord chancelier More. — Henri VIII.

On a beaucoup parlé sur la gloire et beaucoup déclamé contre elle; cela est tout simple : il est bien plus facile de la décrier que de la mériter. Tacite est plus sincère; il déclare qu'elle est la dernière passion du sage. Bien des gens se vantent de la mépriser, et, de peur qu'on ne les croie pas, ils ne cessent de le répéter; ce qui est un motif pour ne pas les croire. Tout le monde vise en secret à la gloire; mais l'un ose l'avouer, tandis que l'autre le cache. Tel homme met de la vanité dans des bagatelles, et tel autre a de l'orgueil dans



les grandes choses, Corneille plaçait sa gloire dans le succès de Cinna, tandis qu'un courtisan de son temps trouvait la sienne dans les graces de sa danse. Otez la gloire à l'homme, tout change pour lui; le désir de se distinguer cesse de l'animer. Il est perdu dans la foule; le passé n'est rien, le présent se resserre, l'avenir disparaît.

Mandeville, ce singulier écrivain, qui est toujours amusant, lorsqu'il n'instruit pas, se plaît à soutenir une proposition qui semble paradoxale, savoir que les vices privés sont des avantages publics. Il prouve, à la vérité, d'une manière victorieuse, que c'est le vol qui a fait inventer les serrures et les barreaux, et que la guerre a produit les épées et les fusils. Mais quel aurait été son triomphe, s'il eût découvert que les vices bas donnent naissance aux vertus élevées, et l'humilité à la gloire; enfin que si ces vices avaient été déracinés, l'homme eût été un être rampant et méprisable!

Le désir des éloges est naturel même aux Sauvages: témoin ceux de l'Amérique septentrionale, qui, principalement à cause de cela, aiment la toilette. Je parle des hommes; car, pour les femmes, d'après tous les rapports des

voyageurs, elles vivent dans un esclavage si misérable, qu'elles n'ont pas le courage de songer à orner leur personne.

Barretti, écrivain spirituel, dit que presque toutes les nations ont de la haine pour les peuples voisins, sans en connaître la raison. J'ai entendu un jour un Français déclarer qu'il haïssait les Anglais *parce qu'ils versent du beurre fondu sur leur veau rôti.* Voltaire a dit de nous, sans ajouter pourtant que nous méritions pour cela sa haine, que nous n'avions qu'une seule sauce pour tout, et que c'était du beurre fondu. Que les préjugés ont de force!

C'est une chose curieuse que d'observer la différence entre la conduite des enfants et celle de certains jeunes animaux. Quelles manières diverses de faire connaître leurs premières sensations, leurs affections et leurs antipathies! Un enfant qu'on porte encore dans les bras évite les regards d'un étranger en se cachant sur le sein de sa nourrice, comme effrayé à l'aspect d'une personne qu'il n'est pas accoutumé à voir; tandis qu'un jeune chien joue autour des pieds de tous ceux qui l'approchent. Il est singulier que

l'homme éprouve, même dans l'enfance, de ces sensations inhérentes à sa nature.

L'aversion peut subsister après que la frayeur a cessé. Les parents la transmettent à leurs enfants, de génération en génération. L'homme est peut-être le plus barbare de tous les animaux; car les bêtes féroces même ne déchirent pas celles de leur espèce.

Il m'est souvent arrivé de penser qu'on pouvait inculquer à un enfant, presque dès sa naissance, de la gaieté dans l'humeur et de la bonté dans le caractère. Dès qu'il commence à connaître ce qui l'entoure, la délicatesse de ses organes le rend accessible aux impressions les plus légères. Quand une femme sent qu'elle va devenir mère, elle doit avoir doublement soin de son humeur, et surtout de ne s'abandonner à aucune idée qui ne soit pas gaie, ni à aucun sentiment qui ne soit pas bienveillant. Le rapport entre le physique et le moral est tel, que les traits de notre visage prennent communément l'empreinte de nos dispositions intérieures; et n'est-il pas naturel de penser qu'un enfant, même avant sa naissance, peut être affecté par l'humeur de sa mère?

J'ai lu quelque part que, dans les premiers

siècles de Rome, les enfants étaient allaités, non dans la hutte d'une nourrice mercenaire, mais par la chaste mère qui les avait portés. Leur éducation lui était confiée, et son premier soin était de leur inspirer les principes les plus vertueux. En sa présence, toute parole libre, toute action inconvenante, était sévèrement interdite. Elle surveillait non seulement leurs études sérieuses, mais jusqu'à leurs amusements, qui étaient réglés avec décence et modération. Ce fut ainsi que les Gracques, élevés par leur mère Cornélie, et Auguste, par Attia, entrèrent dans le monde avec des ames pures, aimant la gloire, et préparés au rôle qu'ils devaient jouer dans l'état. Dans une des campagnes de l'illustre Bertrand du Guesclin, le gouverneur d'une ville ayant été sommé de se rendre, répondit qu'il pouvait être vaincu, mais qu'il ne se soumettrait point; que ses soldats et lui avaient appris de leur père à préférer une mort glorieuse à une vie déshonorée, et que leurs mères les avaient élevés dans ces sentiments, qu'ils étaient prêts à mettre en pratique.

L'homme et la femme se ressemblent presque entièrement par les formes extérieures; la

même ressemblance existe à l'égard de leurs dispositions intérieures; cependant la nature les ayant destinés à s'unir, leur a donné des caractères différents, mais susceptibles de s'accorder de manière à produire une harmonie parfaite et délicieuse.

L'homme, naturellement plus robuste, est fait pour les travaux pénibles; la femme pour les occupations sédentaires, et particulièrement celle d'élever ses enfants. L'esprit contribue aussi à cette différence. Un garçon court toujours, il joue à la balle ou à la toupie, et monte sur son bâton en guise de cheval. Une fille n'aime pas autant le mouvement. Son premier amusement est une poupée qu'elle se plaît à habiller et à déshabiller. L'homme hardi, vigoureux, est fait pour protéger; la femme délicate, timide, a besoin de protection. L'homme, par cela même, est fait pour gouverner; la femme, sentant sa faiblesse et son infériorité, est disposée à l'obéissance. Leurs facultés intellectuelles correspondent à cette destination de la nature. Les hommes ont la pénétration et le jugement solide qui leur sont nécessaires pour bien gouverner; les femmes ont suffisamment d'intelligence pour

se bien conduire quand elles sont bien gouvernées; si elles en avaient davantage, il en résulterait une rivalité dangereuse. Il y a encore une autre grande différence entre leurs caractères; les manières douces et insinuantes du sexe féminin tendent à adoucir la rudesse de l'autre sexe, et partout où les femmes jouissent de quelque liberté, elles se polissent plus promptement que les hommes.

Ce ne sont pas là les seules particularités qui distinguent les sexes. A l'égard du mariage, l'homme, en qualité de chef et de protecteur, a le privilége du choix: la femme préférée n'en a d'autre que de consentir ou de refuser. La nature les a organisées pour ces rôles différents; l'homme est hardi, la femme timide. De là vient que chez toutes les nations c'est l'homme qui recherche et la femme qui est recherchée; ce qui a lieu aussi chez beaucoup d'autres animaux, probablement chez tous ceux qui s'accouplent.

On aperçoit encore une autre distinction. Le chef de la famille est attaché à son pays d'une manière directe et immédiate; sa femme, ses enfants, ses domestiques ne tiennent directement qu'à lui, et à leur pays seulement

par son intermédiaire. En conséquence, les femmes ont moins de patriotisme que les hommes, et moins de haine contre les ennemis de leur patrie.

La nature a pourvu notre sexe de modestie, comme la meilleure défense contre les artificieuses sollicitations des hommes. La femme qui ne conserve pas sa chasteté est généralement méprisée, tandis que chez l'homme on la regarde à peine comme une vertu.

Dans tous les siècles et dans tous les pays nous voyons les femmes adorées et opprimées. L'homme qui ne manque jamais d'occasions d'abuser de ses qualités, en rendant hommage à nos charmes, triomphe généralement de la faiblesse de notre sexe. Il est tour-à-tour notre tyran et notre esclave. La nature, en créant des êtres si doux et doués de tant de sensibilité, semble les avoir faits pour s'occuper plus de leur beauté que de leur bonheur. Toujours environnées d'espérances et de craintes, les femmes partagent tous les maux de l'homme, et se trouvent ainsi sujettes à des peines qui ne sont pas les leurs. Elles en ont, en outre, qui leur sont particulières : car peuvent-elles donner la vie à un enfant sans s'exposer à

perdre la leur? Chaque révolution qu'elles éprouvent altère leur santé et menace leurs jours. Des maladies cruelles attaquent leur beauté, et si elles y échappent, le temps la détruit. Elles n'ont alors de protection à attendre que des droits humiliants de la pitié ou du faible pouvoir de la reconnaissance.

Les femmes, au comble de leur puissance, éprouvent ou de l'indifférence ou de l'oppression. Si c'est de l'indifférence, leur fierté se réveille, et elles souffrent du manque d'attention et de retour pour leurs sentiments. Si, au contraire, on les aime, elles souffrent des effets de la jalousie. Quand elles ne sont pas aimées, elles ne sont rien; quand on les adore, elles sont tourmentées. Elles doivent donc craindre à la fois l'indifférence et l'amour, et presque dans tous les pays du globe la nature les a placées entre l'abandon et le malheur.

Chez les peuples mêmes où elles exercent le plus grand empire, il s'est trouvé des hommes qui leur ont interdit toute espèce de gloire. Un célèbre auteur grec a dit que la femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins. Ainsi on nous impose des de-

voirs, on nous prive de l'estime publique, et en exigeant de nous des vertus, on nous impute à crime de nous en faire honneur. Si comme les hommes nous possédons des vertus, nous devons avoir le droit de nous en glorifier. Nos devoirs sont différents des leurs; mais en les remplissant, nous faisons le bonheur de l'homme et le charme de sa vie. Nous cultivons en lui la sensibilité qui adoucit sa nature. Nous possédons le courage comme l'homme, mais étant plus faibles nous avons plus de difficultés à vaincre.

La nature nous éprouve par la douleur, les lois et les usages par la contrainte, et la vertu par les combats.

Dans la société les femmes étant constamment occupées à observer, par le double desir d'étendre et de conserver leur empire, doivent connaître parfaitement les hommes. Il faut qu'elles soient en état de développer les mystères de l'amour-propre, de la faiblesse déguisée, de la fausse modestie. Elles doivent reconnaître ce qu'un homme est et ce qu'il voudrait qu'on le crût, les qualités qu'il montre et celles qu'il cache. Une femme doit savoir distinguer les caractères et les sentiments dans

toutes leurs nuances. Plutarque dit quelque part qu'il y a moins de différence d'une bête à une autre bête que d'un homme à un autre homme; il parle de la force d'âme et des qualités intérieures. Pour moi j'ai remarqué une si grande différence entre un homme et un autre, que je serais disposée à aller encore plus loin que Plutarque, et à dire qu'il y a plus de différence entre deux hommes qu'entre un homme et une bête. Je pense que les poètes n'ont fait si souvent changer de forme à Jupiter, pour obtenir les objets de ses desirs, qu'afin de dérober à notre sexe les véritables traits de son visage.

J'ai entendu dire que la société était pour les femmes comme un forte-piano, dont chacune d'elles devrait connaître les touches; elles seraient préparées d'avance aux sons que ces touches produisent; mais les hommes, libres et impétueux, suppléent à l'adresse par la force, et par conséquent ayant moins d'intérêt à observer, excités d'ailleurs par l'énergie d'une constante activité, ont moins besoin de ces petites distinctions morales.

Quantité de femmes ont occupé des trônes, ont régné avec dignité, et ont déployé une

force d'esprit égale à celle des plus grands souverains. Élisabeth d'Angleterre, Christine de Suède et Isabelle de Castille ont mérité l'estime de leur siècle et de la postérité; mais il faut avouer que les femmes sont rarement dans le cas d'agir, et que leurs talents doivent par conséquent demeurer comme engourdis, faute d'exercice. Il est à regretter que la grande ame d'Élisabeth se soit laissé maîtriser par la faiblesse de son sexe. Si Marie Stuart avait été moins belle, sa rivale aurait peut-être été moins barbare. Le goût de la coquetterie donna seul à Élisabeth des favoris, qu'elle traita plutôt en femme qu'en souveraine. Elle s'imaginait que l'art de lui plaire était une preuve de génie et de talent.

Cette grande reine, si célèbre sous plusieurs rapports, gouverna les Anglais avec un pouvoir arbitraire. En général, les femmes, quand elles règnent, ont du penchant au despotisme, et s'indignent contre toute contrainte. Le sexe auquel la nature a donné le plus de force, parce qu'elle lui était le plus nécessaire, a une certaine confiance en lui-même. Mais la faiblesse de la femme fait qu'elle s'étonne du pouvoir qu'elle possède, et elle l'exerce peut-

être avec excès, comme pour se convaincre qu'elle le possède réellement. Les grands hommes sont enclins à cette espèce de despotisme qui s'attache à de grandes idées; et les femmes qui ne sont pas d'une trempe ordinaire, penchent vers le despotisme des passions: c'est chez elles une explosion de l'ame plutôt que le résultat d'un système.

Il y a encore une circonstance qui contribue à rendre despotiques les femmes qui gouvernent : c'est que les hommes confondent en elles l'empire de leur sexe avec celui de leur rang. Ce que l'on pourrait refuser à la grandeur, on l'accorde à la beauté. Du reste, quoiqu'elles aient le goût de l'arbitraire, elles sont rarement cruelles. Elles possèdent un despotisme de caprice plutôt que d'oppression. Il y a cependant des exceptions à cette règle : Catherine de Russie obtint et conserva la couronne par des moyens contre lesquels l'esprit se révolte ; cependant elle a eu ses apologistes.

Descartes, opprimé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vanta l'esprit philosophique des femmes; je ne sais si sa reconnaissance a été augmentée par l'hommage dû

à la beauté. Il n'y a aucun doute qu'il n'ait trouvé dans Élisabeth et dans Christine cette docilité qui est si flatteuse pour ceux qui écoutent les paroles d'un grand homme, et qui semblent s'associer à son génie en suivant la trace de ses idées.

L'imagination paraît avoir un grand pouvoir sur les femmes. On a observé qu'elle a chez elle quelque chose de particulier et d'extraordinaire. Tout les frappe, tout se peint à elles sous des traits animés; leurs sens passent rapidement d'un objet à un autre et en retiennent l'image. Une certaine faculté inconnue établit des relations qui perpétuent et renouvellent les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à s'en créer un imaginaire, qu'elles voudraient habiter et embellir.

De toutes les passions l'amour est sans contredit celle que les femmes éprouvent le plus et expriment le mieux : les autres passions ne les affectent que légèrement et par intervalles; celle-ci leur appartient; elle leur doit la naissance, c'est le charme et l'intérêt de leur vie, c'est leur ame même. Mais pourraient-elles, comme l'auteur de *Phèdre* et *d'Andromaque*,

ou celui de *Zaïre*, l'ont représenté, exprimer les transports d'une ame troublée par les fureurs de l'amour, qui, tantôt impétueux et tantôt tendre, adoucit et irrite, verse le sang, et enfin se sacrifie lui-même? sauraient-elles peindre ses vicissitudes, ses orages, ses égarements? non sans doute, et c'est la nature elle-même qui les en empêche; car elle a accordé à l'un des deux sexes la hardiesse du desir et le droit de l'attaque, et elle a donné à l'autre l'habitude de la défense, et cette timidité qui attire par la résistance. L'amour est pour l'homme une conquête, et pour nous un sacrifice.

Dans tous les siècles et dans tous les pays, les femmes ont su, en général, mieux déployer un sentiment tendre et délicat, qu'une passion violente et terrible. Forcées par leurs devoirs, par leur réserve envers l'autre sexe, par le desir d'une certaine grace, qui adoucit toute chose, de cacher une partie de leurs sentiments, elles doivent nécessairement s'affaiblir par degrés et posséder moins d'énergie que les hommes qui, toujours audacieux et violents avec impunité, poussent tout à l'excès, donnent à leurs passions le degré de force qui leur plaît, et se fortifient en les développant.

La résistance enflamme leurs passions, mais si elle se prolonge, elle les éteint.

Cependant, au temps des croisades, combien de femmes, animées par l'enthousiasme de la religion et de la valeur, ne se sont-elles pas distinguées par de brillants exploits sur les champs de bataille, où elles succombaient, les armes à la main, à côté de leurs époux! On vit en Europe des femmes attaquer et défendre des places; des princesses commandaient les armées et remportaient des victoires. Ainsi la célèbre Jeanne de Montfort disputa son duché de Bretagne; ainsi Marguerite d'Anjou, active et intrépide, à la fois soldat et général, soutint long-temps par son génie la fortune de son trop faible époux; elle sut vaincre pour lui, et le rasseoir sur son trône; deux fois elle brisa ses chaînes, et accablée par le sort et par la rébellion, elle ne céda qu'après avoir assisté en personne à douze batailles.

Cet esprit militaire chez les femmes se conserva pendant plus de quatre siècles, durant ces temps barbares, où tout est trouble parce que l'ordre n'existe nulle part, et où tous les excès sont imputables au pouvoir. Si nous remontons à des temps plus anciens, nous trou-

verons dans la célèbre Zénobie, bien digne de son maître Longin, une princesse qui sut écrire et vaincre, qui, malheureuse à la fin de sa carrière, supporta ses infortunes avec dignité, se consola de la perte d'un trône dans les douceurs de la retraite, et oublia les plaisirs de la grandeur en se livrant à ceux de l'esprit.

Les femmes de la maison de Brunswick ont eu un destinée singulièrement malheureuse. Charlotte Christine épousa, en 1711, le Czarovitz Alexis, fils unique de Pierre-le-Grand. Elle était aussi sage que belle; mais elle fut victime de la barbarie de son féroce époux, et mourut en couches à Pétersbourg, en 1715. Sophie de Brunswick Zell, femme de Georges Ier, passa quarante années en prison, et mourut, en 1726, au château solitaire d'Ahlden, dans l'électorat de Hanovre. On l'avait accusée (bien que le fait n'ait jamais été prouvé) d'avoir eu une intrigue avec le célèbre comte de Konigsmark; on ajoutait qu'elle conduisait cette intrigue de concert avec sa mère, la duchesse de Zell. Konigsmark était un seigneur suédois qui joua un grand rôle dans toutes les cours de l'Europe. Il venait de quitter l'appartement de la princesse, au moment où on la

sépara de ses enfants et de ses amis, et comme il descendait l'escalier, il fut assassiné par des scélérats soudoyés.

Augusta Caroline, fille aînée du feu duc de Brunswick Wolfenbuttel, mourut d'une façon tout-à-fait mystérieuse. Née en 1764, elle n'avait pas encore seize ans quand on la maria au prince de Wirtemberg, qui depuis fut roi. Elle avait le teint d'une blancheur éclatante, les cheveux blonds et une figure intéressante. Elle accompagna son époux en Russie, où il entra au service militaire. Ils résidèrent ensemble à Saint-Pétersbourg et en d'autres parties de l'empire, jusqu'à ce que le prince se décidât à quitter la Russie, en y laissant sa femme, sous le prétexte que sa conduite lui donnait des motifs de plainte. Ils avaient alors trois enfants qu'il emmena avec lui, d'après la permission qu'il en avait obtenue de l'impératrice; quant à la princesse, elle fut confiée aux soins de l'impératrice elle-même qui la prit sous sa protection spéciale. Au bout de deux ans, on apprit au duc de Brunswick la mort de sa fille, et au prince de Wirtemberg celle de son épouse. Le duc demanda sur-le-champ que le corps de sa fille lui fût remis; mais il ne reçut aucune

réponse, et on ne lui fournit même aucune preuve authentique de sa mort et des circonstances qui l'avaient accompagnée. Pendant long-temps on supposa qu'elle existait encore au fond des déserts de la Sibérie parmi les nombreuses victimes que l'impératrice y avait reléguées.

Élizabeth de Brunswick-Wolfenbuttel, mariée en 1765 au roi de Prusse, alors prince royal, fut divorcée à cause de l'irrégularité de sa conduite, et renfermée à Stettin, quatre ans après son mariage. Beaucoup d'Anglais l'ont vue en 1774, et l'on croit qu'elle vivait encore, oubliée et inconnue, dans quelque coin retiré de la monarchie prussienne, après avoir été témoin du renversement passager de sa maison par Buonaparte.

Caroline-Matilde de Brunswick Lunebourg, fille posthume de Frédéric, prince de Galles, et sœur du feu roi George III, fut bannie du Danemarck à la suite de la révolution effectuée en 1772 par Christian VII son faible, époux. Elle ne survécut que trois ans à son malheur, et termina sa carrière à Zell, en 1775, à la fleur de son âge.

La princesse Charlotte de Galles, fille du roi

régnant, l'espoir de la nation qui l'avait vue naître et au sein de laquelle elle avait été élevée, riche de toutes les vertus et de tous les talents propres à réaliser les espérances de son pays, est descendue prématurément dans la tombe; elle mourut en couches sans que l'enfant dont la naissance était si impatiemment désirée pût lui survivre.

Caroline de Brunswick, épouse du roi régnant, termina la liste de ces femmes infortunées.

En réfléchissant à l'histoire de la princesse de Wirtemberg, il serait naturel de se demander quels motifs l'impératrice pouvait avoir eus d'emprisonner cette princesse, ou de mettre fin à ses jours. Le prince connaissait-il les intentions de Catherine lorsqu'il lui confia sa femme? A l'égard de Pierre III, époux de cette souveraine, de l'infortuné Ivan, et de la princesse Tarakanoff, les motifs du crime étaient évidents : il n'en est pas de même ici.

Il y a quelques annés que l'on publia en France une vie de l'impératrice Catherine II, dans laquelle toutes les intrigues secrètes, tous les crimes et toutes les atrocités de cette femme redoutable étaient amplement détaillés. Cet ouvrage causa une si grande sensation que

l'impératrice fit acheter à un prix exorbitant tous les exemplaires qu'elle put s'en procurer. Quelques-uns néanmoins lui échappèrent, et le livre fut réimprimé à Londres. Mais on n'en trouve plus même de cette réimpression, car elle a, selon toute apparence, partagé le sort de l'édition de Paris. J'ai toujours pensé que les faits qui y étaient rapportés étaient très-dignes de foi : le margrave connaissait parfaitement l'authenticité de la plus grande partie d'entre eux.

La princesse Tarakanoff et ses deux frères furent les fruits d'une union que l'impératrice Élizabeth avait formée avec le feld-maréchal Razumoffsky. Un des frères mourut à Saint-Pétersbourg d'une manière fort malheureuse. Il aimait beaucoup la chimie ; un jour, comme il plaçait sur un fourneau un vaisseau rempli de quelque matière vénéneuse, le vaisseau éclata et la vapeur qui s'en échappa le suffoqua sur-le-champ. Le prince Radzivil, qui était instruit du secret de la naissance de la princesse, irrité de ce que Catherine foulait aux pieds les droits des Polonais, crut que la fille d'Élizabeth lui procurerait les moyens de venger son pays. Pour exécuter son projet, il gagna les

personnes auxquelles on avait confié le soin de l'éducation de la princesse, l'enleva et l'emmena à Rome. L'impératrice fit saisir sur-le-champ tous les biens de Radzivil, et il ne lui resta pour subsister en Italie que le produit des diamants et des autres objets précieux qu'il avait emportés avec lui. Ces ressources furent bientôt épuisées, et il repartit pour la Pologne afin de se procurer de nouvelles sommes, laissant la princesse Tarakanoff à Rome sous la garde d'une seule gouvernante et dans une position extrêmement gênée. Il eut à peine mis le pied dans sa patrie qu'on offrit de lui rendre ses biens s'il voulait ramener la princesse en Russie. Il refusa de consentir à cette indigne proposition; mais il eut la faiblesse de promettre qu'il ne s'occuperait plus de la fille d'Élizabeth. A ce prix il acheta sa grace.

Alexis Orloff, chargé de l'exécution des ordres de l'impératrice, profita du premier moment favorable pour dresser des embûches à la princesse. Un intrigant, comme il y en a tant en Italie, nommé Ribas, napolitain de naissance, se rendit à Rome, où il parvint à découvrir la demeure de la princesse russe. Il se fit présenter à elle comme un officier au service

de la Russie et lui dit qu'il était venu la voir, poussé par le desir de rendre ses hommages à une de ses compatriotes dont le sort lui inspirait le plus vif intérêt. Il se montra très-affligé de la situation pénible où il la trouvait, et lui offrit des secours que la nécessité l'obligea d'accepter. Le traître parut bientôt aux yeux de cette femme infortunée, ainsi qu'à ceux de sa gouvernante, comme un libérateur que le ciel leur envoyait.

Quand il crut avoir suffisamment gagné leur confiance, il déclara qu'il était chargé par le comte Alexis Orloff d'offrir à la fille d'Élizabeth le trône que sa mère avait occupé. Il lui dit que les Russes étaient mécontents de Catherine, qu'Orloff en particulier ne pouvait pas oublier son ingratitude et sa tyrannie; et que si la jeune princesse consentait à accepter les services de ce général et à récompenser son zèle par le don de sa main, elle ne tarderait pas à voir éclater la révolution qu'il avait préparée.

Des propositions si brillantes auraient dû ouvrir les yeux de la princesse sur la perfidie de leur auteur; mais son inexpérience et sa candeur ne lui permirent pas de soupçonner la

scélératesse de l'émissaire d'Orloff, d'autant moins que son langage s'accordait avec les idées que Radzivil lui avait inspirées.

Elle se croyait destinée à monter sur le trône, et chaque illusion qui se rapportait à cette idée la persuadait facilement, parce qu'elle flattait ses vaines espérances.

Au bout de quelque temps Orloff arriva lui-même à Rome. Son émissaire annonça sa venue; il fut accueilli comme un bienfaiteur attendu depuis long-temps. Quelques personnes à qui la princesse fit part de son bonheur l'avertirent de ne pas se fier à un homme que sa réputation flétrie et sa fidélité intéressée envers sa souveraine empêcheraient de conspirer jamais contre elle.

Loin de profiter de ces conseils salutaires, la princesse, par un excès d'imprudence, révéla tout à Orloff, qui, en conséquence, redoubla de sincérité apparente pour mieux couvrir ses desseins. Non content de flatter l'ambition de la jeune princesse, il feignit d'en être amoureux, et lui inspira à son tour une véritable passion.

Aussitôt qu'il s'en aperçut, il la supplia de s'unir à lui par les liens sacrés du mariage.

Pour son malheur elle consentit avec joie à une union qui devait consommer sa ruine. Elle croyait que le titre d'épouse d'Alexis Orloff serait pour elle une protection invincible. Elle ignorait que l'homme qui avait étranglé le malheureux Pierre III, après lui avoir donné du poison, n'hésiterait point à déshonorer et à perdre la fille d'Élizabeth.

Sous prétexte de célébrer le mariage selon les rites de l'Église grecque, il fit prendre à ses affidés des habits de prêtres et d'hommes de loi. C'était ajouter la profanation à l'imposture, et les faire tourner l'une et l'autre contre la malheureuse, délaissée et trop confiante Tarakanoff.

Quand Orloff fut devenu l'époux supposé, mais en réalité le ravisseur, de la princesse, il lui représenta qu'en restant à Rome ils s'exposeraient trop l'un et l'autre à être decouverts, et qu'il serait plus prudent de se rendre dans quelque autre ville d'Italie, en attendant que la conspiration qui devait l'appeler au trône fût en état d'éclater. Il l'emmena donc à Pise, ou il avait fait préparer d'avance un palais magnifique. Elle s'y vit traitée avec autant de respect que de tendresse;

mais Orloff ne permettait à personne de l'approcher, excepté ses affidés; et quand elle paraissait en public, il était toujours avec elle.

Cependant une escadre russe venait d'entrer à Livourne : Orloff vint annoncer à la princesse qu'il était obligé de se rendre dans cette ville pour donner quelques ordres, et il lui proposa de l'y accompagner.

Elle partit donc de Pise avec sa suite ordinaire, et à son arrivée à Livourne fut reçue de la manière la plus flatteuse; elle fut bientôt entourée d'une nombreuse cour. Chaque fois qu'elle sortait, le peuple se pressait sur ses pas ; ce qui lui inspirait la plus funeste sécurité au sein du danger le plus imminent.

La confiante princesse, loin de soupçonner ce danger, après avoir passé quelques jours dans les plaisirs, demanda à Orloff s'il ne lui serait pas permis de visiter l'escadre russe. Il applaudit à son idée, et des ordres furent donnés sur-le-champ pour sa réception. A son approche, elle fut accueillie avec tous les honneurs dus à son rang; mais à peine eut-elle posé le pied à bord du vaisseau amiral, que ses mains furent chargées de chaînes. En vain cette infortunée implore la pitié du monstre

qui l'avait trahie et qu'elle appelait encore du nom d'époux; en vain elle se jette à ses pieds et les arrose de larmes : le barbare ne daigna pas seulement lui répondre: elle fut portée à fond de cale; le vaisseau mit à la voile et arriva avec la victime à St.-Pétersbourg. Elle fut enfermée dans une forteresse et traitée avec la plus grande cruauté. Six ans après, les eaux de la Néva mirent fin à ses malheurs; elle fut noyée dans sa prison!

Boccace a composé en l'honneur de notre sexe une histoire des femmes illustres : ceux qui connaissent ses ouvrages y auront trouvé le panégyrique le plus complet de nos vertus, appuyé sur des exemples tirés des fables de l'antiquité, de l'histoire grecque et romaine, et même des livres sacrés. Cet auteur était si enthousiasmé de son sujet, qu'il va jusqu'à justifier la mémoire de Didon, contre les attaques de Virgile, et qu'il défend son honneur du ton le plus grave et le plus sérieux. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans ce livre la morale de Boccace lui-même est austère.

On ne trouve dans l'histoire aucune femme plus justement renommée pour sa vertu, son

instruction et sa piété, que la fille aînée de l'infortuné chancelier More, décapité sous le règne sanguinaire de Henri VIII. Elle avait épousé M. Roper, dont j'ai particulièrement connu les descendants qui ont habité Brandenburgh-House : Lord Teynham est aujourd'hui le chef de cette famille.

Lorsque Henri eut pris la résolution d'épouser Anne de Boulen, le chancelier dont la conscience ne lui permettait pas d'approuver le divorce du Roi, rendit les sceaux ; et comme il ne voulait point consentir aux mesures proposées par son maître, on saisit quelques vains prétextes pour le condamner à perdre la tête. Victime innocente, il languit quinze mois en prison avant que son procès commençât. Ce fut durant cet intervalle que sa fille bien-aimée lui donna les plus tendres preuves d'affection, les plus douces et les plus efficaces consolations. Après sa mort, elle fut elle-même mise en accusation, parce qu'elle avait conservé la tête de son père, et pris soin de ses livres et de ses écrits. Elle parut devant ses juges avec intrépidité, se justifia avec l'éloquence de la vertu opprimée, et leur inspira à la fois du respect et de l'admiration

pour ses malheurs. Enfin son caractère et sa réputation étaient tels que, même dans ces temps de trouble, il lui fut permis de passer le reste de ses jours dans la retraite, partagée entre la douleur et l'étude.

Comme le chancelier se rendait à la Tour, sa fille pensant qu'elle ne trouverait plus d'autre occasion de le voir, se plaça sur son passage. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle perça la foule, et se faisant jour à travers les gardes dont il était entouré, elle se jeta à ses genoux et reçut sa bénédiction. Elle l'embrassa ensuite et le couvrant à la fois de baisers et de larmes, elle ne put faire entendre que ces paroles entrecoupées : « Mon père ! ô mon père ! » Sans se laisser ébranler par cette scène, le chancelier prit sa fille dans ses bras et lui dit que, quoiqu'il fût innocent, tout ce qu'il souffrirait n'arriverait que par la volonté de Dieu, et qu'à cette sainte volonté elle devait aussi conformer la sienne ; qu'elle connaissait tous les plus secrets mouvements de son cœur, et qu'elle devait supporter sa perte avec résignation.

Après qu'il eut parlé ainsi, elle le quitta ; mais à peine eut-elle fait quelques pas que sa

tendresse et sa douleur reprirent tout leur empire, et s'élançant une seconde fois à travers la foule, elle se pendit au coup de son père, et parut près d'expirer de chagrin et de désespoir. C'était plus qu'un homme ne pouvait supporter; et, bien qu'il ne prononçât pas une parole, ses larmes ne cessèrent de couler jusqu'à ce que sa fille lui eût donné le dernier baiser et se fût éloignée. Au milieu de son attendrissement, le courage l'avait abandonné. Cette scène lui fit honneur.

Ici l'on voit une fille douée par la nature et l'éducation des qualités les plus rares, modeste au plus haut degré, et cependant oubliant tout soin de sa personne, toute considération de son sexe, pour n'écouter que sa profonde douleur et sa tendresse pour son père. Crainte, dangers, obstacles de divers genres; elle surmonte tout pour le voir dans la position la plus affreuse, la plus désespérante. Quel être doué d'une ame humaine eût pu contempler ce spectacle sans en être ému!

Si dans ce moment sir Thomas More ne donna d'autre marque de faiblesse que quelques larmes silencieuses, arrachées à la tendresse paternelle (et il est certain que depuis

le moment de son arrestation jusqu'à celui de sa mort, il n'en versa point d'autres), il faut avouer qu'il donna au monde, en le quittant, une leçon non moins instructive que celles qu'il lui avait offertes pendant tout le cours de son existence.

Henri VIII, épris des charmes de Jeanne Seymour, ne fut plus maître de lui-même; le desir de la posséder sans contrainte s'empara de son ame; mais ses liens avec Anne de Boulen s'opposaient à ce qu'il s'unît à sa nouvelle maîtresse. Cet obstacle, dans un cœur fier et jaloux de son pouvoir, changea un simple penchant en une passion invincible. Le prince était d'un caractère violent et despotique; il fallait que tout pliât sous sa volonté. L'amour physique fut sans contredit la première cause des excès dont Henri VIII se rendit coupable; mais ce fut le sentiment moral qui occasionna sa barbarie et son injustice. Son imagination l'égarait, elle lui peignait sous les couleurs les plus séduisantes le bonheur que l'amour lui promettait; elle excitait dans son cœur des desirs immodérés qu'enflammait encore la vanité, et il finissait par leur sacrifier tous les principes d'honneur.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'amour et la jalousie. — Le connétable de Bourbon. — Pensées sur l'ambition. — Richelieu. — Retz et Pitt. —Dundas.—Lord North.—Le roi régnant Georges IV.

C'est de l'imagination que dépend le bonheur ou le malheur des hommes. Infortunés que nous sommes, nous ne songeons pas qu'en nous abandonnant à ses chimères nous nous livrons à nos plus cruels ennemis! C'est l'imagination seule qui nourrit et attise le feu de nos passions, qui rive nos chaînes, qui répand des fleurs sur le bord des précipices dont nous sommes entourés, afin de nous en cacher le danger. Si c'est à l'imagination que l'amour doit tous ses charmes, il lui doit aussi ses malheurs, ses jalousies, ses fureurs et ses tourments.

Si l'amour peut nous porter aux plus grands excès, du moment que l'imagination s'enflamme, quel pouvoir n'exerce-t-elle pas quand on éprouve de la résistance de la part de l'objet aimé? c'est alors que l'aiguillon de la jalousie déchire le cœur dans sa partie la plus sensible.

La Bruyère dit, en parlant de cette passion, *que l'on veut faire tout le bonheur, ou si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.* Les effets de la haine la plus invétérée ne sont rien en comparaison de ceux de la jalousie. L'histoire est remplie des maux qu'elle a produits, des cruautés qu'elle a occasionnées. C'est une chose surprenante qu'un sentiment aussi doux et aussi tendre en apparence que celui de l'amour puisse enfanter les crimes les plus atroces. Mais il n'y en a que trop d'exemples. Philippe II, roi d'Espagne, ce monstre inhumain, en est peut-être le plus remarquable. Faux, perfide et cruel, son cœur rempli des passions les plus viles, était incapable d'aucun sentiment tendre; l'amour ne lui faisait éprouver que ces impressions terribles qui le rendent mille fois plus implacable que la haine.

L'amour méprisé fait naître chez les hommes la plus forte indignation ; chez les femmes cette indignation va jusqu'à la fureur. Louise de Savoie, mère de François Ier et régente de France, le fit bien voir à l'égard de l'infortuné connétable de Bourbon. Cette princesse qui n'était plus jeune, mais chez qui l'âge n'avait point encore éteint les feux de l'amour, fut touchée des graces et du mérite de cet homme célèbre, que ses vertus, ses talents et son courage faisaient estimer de tout le monde. Elle crut que l'offre de sa main flatterait son ambition ; mais il la refusa. La princesse, outragée de l'affront qu'elle recevait d'un homme qui, selon elle, devait, malgré sa naissance, ses dignités et sa haute réputation, se regarder comme honoré de son alliance, jura de se venger de lui, et de l'accabler du poids de son ressentiment.

Elle commença, sous les prétextes les plus frivoles, à lui intenter un procès au sujet de ses biens, dont elle obtint même du chancelier, homme qui lui était tout dévoué, la saisie jusqu'à la décision des tribunaux. Elle se flattait que le connétable privé de tout moyen de résister céderait à ses désirs; étrange manière

de se faire aimer, et qui en effet ne fit qu'augmenter l'aversion du connétable!

Elle parvint néanmoins à le dépouiller de ses domaines et à irriter contre lui l'esprit du roi. Se voyant sans ressources, sans crédit et sans pouvoir, entouré d'ennemis qui s'élevaient de tous côtés contre lui; le connétable, poussé au désespoir, accepta les propositions qui lui furent faites par les ennemis de son pays. Il embrassa le parti de l'empereur, et porta la guerre dans le sein des états du monarque dont il était né le sujet.

Cette révolte eut les suites les plus funestes. Les talents que le connétable possédait dans l'art de la guerre reçurent un nouveau degré d'activité du désir de la vengeance. Ce desir, secondé par le besoin de la défense personnelle, doubla son courage et lui fit faire des prodiges de valeur. D'un autre côté, la bravoure imprudente de François Ier portant ce prince à s'exposer aux plus grands dangers, la France perdit à la bataille de Pavie son roi et la fleur de sa noblesse. C'est ainsi que l'amour sans frein d'une princesse vindicative produisit des malheurs irréparables, et dont les suites influèrent sur le sort d'une nation entière.

De toutes les passions qui agitent le cœur de l'homme, il n'y en a point dont les effets soient aussi funestes que l'ambition. Pour faire le portrait de l'ambition, il faudrait tracer l'histoire de tous les crimes qui ont déshonoré l'espèce humaine. Cette passion, que l'on a de tout temps célébrée comme la plus noble et la seule digne d'un héros; qui a mille fois changé la face de l'univers; à laquelle on a décerné les plus grands honneurs; qui a fait fumer l'encens sur les autels, inspiré la poésie la plus sublime, immortalisé les noms de Phidias et de Praxitèle; cette passion, dis-je, a produit plus de tigres altérés de sang, plus d'esclaves avilis par leur cruauté, plus d'illustres assassins qu'aucun autre des fléaux qui ont affligé et dévasté notre globe. Le succès, l'âge, le temps lui-même, ce destructeur universel, ne servent qu'à augmenter l'ambition, et la mort seule est le terme des projets d'un homme ambitieux.

Le cardinal de Richelieu, qui pendant assez long-temps gouverna la France et l'Europe, ne connaissait pas d'autre passion. L'amitié, ce lien si cher aux ames vertueuses, n'avait aucun pouvoir sur son cœur; si parfois il pro-

ſanait le nom d'ami, c'était pour faire servir les hommes à ses desseins. Tous ceux qui auraient pu mettre des bornes à sa puissance ou partager avec lui la faveur royale, tombèrent victimes de sa jalousie ou de sa vengeance. Toutes les passions secondaires qui ne sont que des branches de cette grande passion, s'unirent pour prêter du secours à son ambition. L'amour même ne produisit en lui qu'un effet passager, et ne le porta jamais à s'écarter de la route qu'il s'était tracée; en politique habile, il sut le faire servir à ses projets. La vanité seule ne cessa point de le gouverner : cette passion qui ne devrait appartenir qu'au sexe le plus faible, se rencontra dans l'un des plus grands hommes que la France ait produits. Ce génie si vaste et si profond, dont les conceptions étaient celles de la politique la plus élevée et en même temps la plus adroite, avait des prétentions au bel esprit, au talent de la conversation et aux graces de la figure.

Né avec les talents nécessaires pour gouverner une nation, il éprouvait autant de satisfaction des louanges accordées à un de ses madrigaux, que du succès de la négociation

la plus importante. Avide de gloire et de réputation, il fut en même temps général d'armée, théologien, diplomate, poète, ministre, homme du monde, bel-esprit et petit-maître. Il embrassa tout, et son ambition démesurée ne lui permit de négliger aucun moyen de devenir aussi célèbre que puissant.

Sa vie entière ne fut qu'une suite non interrompue d'intrigues. Aucun politique n'a jamais poussé la dissimulation aussi loin que Richelieu. La fausseté, qui n'est pour l'ordinaire qu'une arme défensive dans les mains de la faiblesse, devint dans celles de Richelieu un instrument d'attaque, au moyen duquel il trompait ceux qui l'observaient, trahissait ses rivaux et se vengeait de ses ennemis. Il l'employait pour séduire ses maîtresses, pour subjuguer les grands et pour les attacher à son char. Le dévouement qu'il feignit pour la reine-mère, lui procura l'amitié de cette princesse et de ses favoris; il en éprouva bientôt les effets; il fut d'abord fait évêque, puis admis au conseil, et peu de temps après nommé secrétaire d'état.

Cette élévation, si flatteuse pour l'esprit d'un ambitieux, fut comme l'aurore d'un beau

jour dans lequel doit éclater un orage imprévu. Les nuages s'amoncelaient déja et présageaient une tempête furieuse. Il fit d'abord exiler la reine-mère et ensuite son favori; celui-ci, ayant perdu sa protectrice, perdit en même temps les respectueux égards des courtisans, et même la bonne opinion des personnes qui avaient contribué à sa fortune.

Errant de province en province, ne trouvant pas même un asile dans son diocèse, il fut enfin obligé de quitter le royaume. Quelle chute après une carrière si brillante! quel exemple pour l'ambition! quel fantôme de vaine grandeur!

Wallenstein fut un homme qui ne connut que l'ambition. Possédant un grand génie, un caractère ennemi du repos, un corps plein de vigueur et une physionomie majestueuse, naturellement sobre, vigilant, méprisant les dangers, ennemi du luxe et accoutumé à la tempérance, parlant peu, mais pensant beaucoup, orgueilleux outre mesure et avide de grandeurs, envieux, jaloux et implacable, cruel, vindicatif et plein d'ostentation, la nature l'avait formé pour l'ambition. Dépourvu de principes et de religion, il pouvait s'accom-

moder à tout; adroit à cacher ses pensées, il savait pénétrer celles des autres; ayant fait une étude particulière des hommes et des maximes de ceux qui sont parvenus au pouvoir, il méprisait tous ceux qui savent se contenter d'un sort médiocre. Arrrivé au point de ne voir au-dessus de lui que des têtes couronnées, il eut la témérité de vouloir enlever celle de Bohême à l'empereur; et quoiqu'il sût que ce projet serait pour lui une source de perfidies et de périls, il méprisa le danger qu'il avait tant de fois surmonté, et crut tous les moyens honorables pour arriver au but vers lequel le poussait son ambition.

Hyder Aly, qui, comme Bonaparte, s'était élevé au pouvoir suprême, du rang de simple officier dans l'armée du rajah de Misore, tressaillait souvent dans son sommeil; et quand les personnes qui l'entouraient lui demandaient ce qu'il avait rêvé, il répondait: « Mes « amis, le pauvre au sein de sa misère est « plus heureux que moi au milieu de toute la « splendeur de la souveraineté; dans ses veilles « il ne voit point de conspirateurs, ni d'assas- « sins dans son sommeil. »

Quand Charles I[er] fut mis en jugement,

Cromwel, sentant tous les risques qu'il courait si ce roi n'était point condamné, dit à ses amis intimes : « C'est une affaire où il s'agit de la « tête du roi ou de la mienne, comment pour- « rais-je balancer? » Tel est le langage de tout ambitieux, quand il se trouve placé dans une position dangereuse pour sa vertu ; il est timide un moment, l'idée du crime l'effraie ; mais bientôt les projets coupables dans lesquels il s'est imprudemment engagé l'entraînent malgré lui ; le sentier du vice est devant ses yeux, il est forcé de s'y précipiter.

Quand l'empereur Charles-Quint eut satisfait son ambition, il se retira dans une solitude. Un auteur a dit que l'homme qui prend ce parti doit être un sot ou un ange. La censure est trop sévère, et l'éloge est exagéré. L'être mécontent qui s'éloigne de la société est pour l'ordinaire un homme naturellement bon, qui est entré dans le monde sans expérience, et qui n'a pas su en acquérir dans ses relations avec le genre humain. Alors l'humeur sombre s'empare de lui ; ne sachant pas faire de distinction au milieu de son mécontentement, il prend le monde en horreur, se fait

misanthrope, et cherche la solitude pour pouvoir médire en liberté.

La retraite du cardinal de Retz fut peut-être l'acte le plus brillant de sa vie, mais en même temps le plus mal calculé. C'était un sacrifice qu'il faisait à l'orgueil sous le manteau de la dévotion. Il quitta la cour où il ne pouvait se fixer, et se retira du monde qui s'était retiré de lui. Le cardinal de Retz offrit un singulier contraste avec la plupart des hommes parvenus à une grande élévation. Naturellement porté à l'indolence, il mettait néanmoins de l'activité dans les affaires pressantes, et retombait dans son indifférence habituelle aussitôt qu'elles étaient terminées. Il avait une grande présence d'esprit, et savait si bien profiter des occasions que la fortune lui offrait, qu'il paraissait toujours les avoir prévues ou désirées. Il aimait à haranguer et à raconter, et éblouissait souvent ceux qui l'écoutaient par ses aventures extraordinaires; du reste son imagination en faisait les frais encore plus que sa mémoire. La plus grande partie de ses qualités étaient incomplètes, et ce qui contribua le plus à sa réputation, ce fut l'adresse

avec laquelle il savait colorer ses défauts. Il était insensible à l'amitié ainsi qu'à la haine, quoiqu'il feignît d'attacher beaucoup de prix à l'une comme à l'autre. Il ne se laissait jamais aller à l'envie ni à l'avarice, soit par vertu, soit par défaut d'application. Il emprunta plus à ses amis qu'aucun homme eût jamais pu leur rendre ; sa vanité était flattée de voir le crédit dont il jouissait. Il n'avait ni goût ni délicatesse ; il s'amusait de tout sans se plaire à rien, mais il était assez adroit pour empêcher le monde d'apercevoir que ses connaissances n'étaient que superficielles.

Il paraissait ambitieux sans l'être en réalité. La vanité lui fit entreprendre de grandes choses, mais qui toutes étaient opposées à sa profession : il causa les plus grands troubles dans l'état, sans avoir dessein d'en profiter.

L'ambition était la passion dominante de feu M. Pitt. Les grands talents que lui avait légués son père, joints au poste élevé que ce dernier avait occupé, lui donnaient en quelque sorte des droits à l'attention du public. Je l'ai compté au nombre de mes amis, et j'ai eu plusieurs occasions de le voir dans la vie privée, car il m'a souvent honoré de sa société.

Le défaut d'économie chez lui, comme chez le comte de Chatham, tenait à sa constitution. A son entrée dans le monde, sa fortune personnelle ne passait pas cinq mille livres sterling; n'étant que cadet de famille, sa légitime se bornait à cette somme. La mort de sir Édouard Walpole ayant laissé vacante une place à l'échiquier, qui lui aurait assuré une honnête indépendance pour toute sa vie (1), lord Thurlow le pressa vivement de l'accepter; mais il s'y refusa avec opiniâtreté, quoique le public l'y eût vu avec plaisir et que ses autres places pussent lui manquer d'un jour à l'autre.

Dans le commencement de son ministère, sa sœur, lady Henriette, habitait avec lui à Downing-street, dans l'hôtel du ministère, et tenait sa maison. Tant qu'elle conserva la direction de ses affaires domestiques, on y remarqua de l'ordre et de l'économie, car elle possédait cette dernière qualité qui manquait à son frère. Deux ans après elle épousa

(1) Cette place est celle que l'on appelle *Clerk of the Pells*; ses fonctions consistent à enregistrer les bordereaux des quatre receveurs de l'échiquier dans un registre de parchemin appelé *Pellis acceptorum*.

M. Elliot, qui devint lord à la mort de son père. Ce mariage ayant fait perdre à Pitt son ministre des finances femelle, ses affaires s'embrouillèrent à tel point, que les mémoires de ses fournisseurs demeuraient en souffrance, et qu'il était plus difficile de faire payer les taxes au chancelier de l'échiquier qui les avait imposées, qu'à aucun autre des sujets du roi.

A la mort de lord Guildford, M. Pitt sollicita du roi la place de lord gardien des cinq ports, qui lui fut immédiatement accordée, quoiqu'elle eût été promise antérieurement au feu duc de Dorset. Quand il en eut pris possession, il dépensa tant d'argent en changements et en embellissements qu'il fit faire au château de Walmer, lieu auquel il était fort attaché, que ses embarras pécuniaires ne firent qu'augmenter. Il ne faut pas s'étonner si, après avoir joui pendant dix-neuf ans de places si éminentes et si lucratives, il n'en mourut pas moins accablé de dettes.

Son ame était au-dessus de toute basse intrigue, et aucun présent, quelque considérable qu'il fût, n'aurait pu le porter à transiger avec ses devoirs ou ses principes. Je lui ai entendu dire que sir Robert Walpole avait re-

fusé une somme de 60,000 livress terling, qui lui avait été offerte en secret pour sauver la vie du comte de Derwentwater. Je suis sûr que le même sentiment a animé M. Pitt pendant tout le cours de sa vie.

Quand un homme montre de grands talents dans une certaine carrière et qu'il a laissé tous ses rivaux bien loin derrière lui, on croit assez souvent qu'il possède un génie universel, et qu'il doit réussir dans tout ce qu'il entreprend. La nature n'avait pas accordé tous ses plus beaux dons à M. Pitt; il était, sous ce rapport, bien inférieur à M. Fox. Il avait l'esprit plus vaste mais moins varié que son rival; il en différait autant à l'extérieur qu'à l'intérieur: ce n'était qu'avec difficulté qu'il abandonnait momentanément cette dignité qui l'accompagnait toujours, tandis que Fox avait dans les manières une urbanité qui le rendait agréable à tous ceux qui le connaissaient. Cicéron échoua en poésie, et Addison dans l'art oratoire; ce qui n'empêche pas qu'ils ne fussent tous deux de grands génies. L'ame entière de Pitt était absorbée par les affaires de l'état, ce qui ne lui laissait ni le temps ni le goût nécessaires pour cultiver les beaux-arts.

Des personnes dignes de foi m'ont assuré que quand M. Pitt entra dans la chambre des communes, ce qui eut lieu précisément à l'époque des plus vives discussions au sujet de la guerre d'Amérique, on lui conseilla, tout en attaquant les ministres, ce qu'il faisait avec une extrême virulence, de s'abstenir des allusions même les plus indirectes à l'auguste personnage dont il était déterminé et effectivement destiné à obtenir la faveur. Quand lord North quitta le ministère, Pitt refusa de faire partie d'une administration dont il prévoyait clairement le peu de durée; et quand lord Shelburne eut donné sa démission, quoique le roi le pressât vivement de prendre la place de chancelier de l'échiquier, et quoique tout sourît à son ambition, il eut assez de pénétration et de sagesse pour refuser, à l'âge de vingt-quatre ans, cette place éminente, parce qu'il prévoyait que la coalisation de lord North et de Fox l'empêcherait de s'y soutenir.

Quand M. Pitt eut vu annoncer le bill sur les Indes orientales, il se décida à accepter une place que, par une prudence consommée, il avait précédemment refusée; mais il ne vou-

lut pas consentir à l'entrée de lord Shelburne dans le cabinet; et quoiqu'il eût à combattre la majorité de Fox dans la chambre des communes, il remporta un triomphe complet par l'évidence avec laquelle il démontra la folie et l'inconséquence de ses adversaires.

Pendant la maladie du roi en 1788, en mettant au jour l'erreur que commettait son adversaire, qui conseillait au prince de Galles de réclamer la régence comme un droit, au lieu de l'accepter aux conditions que le parlement jugerait convenable d'imposer, et en prolongeant les débats, il sut gagner assez de temps pour que la guérison de S. M. vînt déjouer les projets de ses adversaires et assurer son propre pouvoir.

Des politiques habiles ne doivent jamais prendre de mesures directes, de peur d'échouer et de compromettre leur popularité. M. Pitt sentit bientôt la nécessité de convoquer une nouvelle chambre des communes, et ne craignit pas d'user de tous les moyens qu'il possédait pour diminuer aux élections la force à laquelle ses adversaires devaient leur majorité. Il s'y prit de toutes les manières pour augmenter le nombre de ses amis. Une grande

quantité de pairs furent créés, et il atteignit ainsi le grand but auquel il tendait. Pour y arriver, il fit connaître à la fin à ses adversaires et à ses partisans dans la chambre des communes, la facilité avec laquelle il disposait des honneurs qui étaient refusés aux membres de la coalition. Jamais on n'avait vu de débats aussi violents que dans la célèbre lutte entre les deux grands antagonistes. On s'abandonna aux personnalités les plus inconvenantes, on se livra mutuellement au ridicule, et l'on s'accabla de toute sorte de sobriquets. Ce fut à cette époque que le prince de Galles se montra sous la galerie de la chambre des communes, démarche tellement inusitée qu'elle donna lieu à plusieurs remarques, qui toutes tendaient à diminuer l'attachement de S. A. R. pour le parti qui succombait; et tandis que d'un côté on prodiguait les éloges à l'héritier présomptif de la couronne, de l'autre on observait que sa présence pouvait influer sur les discussions.

C'est au défaut de jugement du chef de la coalition qu'il faut attribuer son mauvais succès ; si elle avait usé de son pouvoir avec modération, le roi n'aurait jamais pu se délivrer

de la position dans laquelle on l'avait placé; et les coalisés dont la force était si prodigieuse, auraient senti que leurs divisions seules pouvaient les faire tomber.

Fox ne manquait ni de vigueur ni de résolution dans ses plans ambitieux, mais plusieurs de ses soutiens n'approuvaient pas les partis extrêmes; Fox lui-même était un objet d'aversion personnelle pour le roi, et il était impossible de former une alliance entre les deux grands hommes qui paraissaient les plus capables de gouverner l'état. Les récriminations auxquelles on s'était livré dans le parlement avaient été trop violentes pour pouvoir être oubliées, et on ne pouvait songer à une réconciliation, quoique divers moyens fussent tentés pour y parvenir, tant que Pitt resterait à la tête d'un des partis, et que le duc de Portland serait le chef nominal de l'autre. On engagea le roi lui-même à intervenir et à proposer une conférence, afin de former un ministère composé de parties aussi hétérogènes. Pendant que cette affaire se négociait, Pitt, qui affectait de s'y prêter avec une grande sincérité, songeait en lui-même aux moyens de s'emparer seul du gouvernail : aussi sa satisfaction dut-elle être

grande quand il vit que tous les efforts étaient inutiles. Fox reconnut que rien ne pourrait forcer le ministère à donner sa démission, car Pitt traitait ses menaces avec mépris, et lui disait que, si dans sa conduite il trouvait quelque chose qui justifiât sa mise en accusation, il n'avait qu'à faire à la chambre la proposition formelle de son expulsion des conseils de S. M., démarche qui devait ou le justifier ou le perdre.

Mon parent, le duc de Richmond, dont les opinions, comme celles de plusieurs autres, avaient changé durant ces troubles, donna des éloges aux talents transcendants du nouveau ministre. Divers autres membres de la chambre des pairs se rangèrent de son côté; et lord Effingham lui-même, qui avait été accusé d'avoir pris part aux émeutes de 1780, se montra le champion de la royauté.

Tandis que lord North attaquait la conduite du ministère, Sheridan, Erskine et plusieurs autres prenaient une part très-active aux débats. Lord Fitzwillam était un de ceux qui se montraient le plus opposés aux mesures de Pitt, qu'il dépeignait comme un homme qui manquait à la fois de talent et de connais-

sance des affaires. En dernier ressort, quand on vit que Pitt gouvernait l'opinion publique, tandis que Fox était le maître de la chambre des communes, celui-ci prit le parti, comme une dernière ressource, de faire refuser les subsides, sacrifiant ainsi le bien public à son animosité personnelle. Durant cette longue lutte, sur laquelle les yeux de la nation étaient attentivement fixés, ne pouvant trouver aucun moyen d'arriver à ses fins, il proposa une adresse à S. M., ou plutôt une plainte accompagnée d'une résolution, portant que quiconque conseillerait au roi de maintenir l'administration actuelle serait regardé comme un ennemi de son pays. Cette fois, ses amis menacèrent de l'abandonner s'il persistait à tenter un remède si violent. Dans ces circonstances, il fut obligé de ne pas refuser plus long-temps les subsides. Sa majorité se trouva réduite à une seule voix; et ainsi succomba définitivement la mémorable coalition.

Les intrigues politiques exigent un associé, et Pitt ne tarda pas à choisir, pour son grand coadjuteur, Dundas, qui avait précédemment dirigé avec lui l'opposition, et qui, par une grande prévoyance politique, avait depuis

long-temps résolu d'attacher sa fortune à celle de Pitt. Dundas pensait que les idées purement spéculatives en politique ne méritent aucune attention. Jamais homme en place ne représenta mieux que lui, et ne parut mieux fait pour la position qu'il occupait. Leur première liaison s'était formée quand Dundas, en qualité de lord avocat d'Écosse, abandonna son ancien chef politique, lord North, pour entrer dans le ministère de lord Shelburne, comme trésorier de la marine. A compter de ce moment, leur amitié fut inaltérable au milieu des diverses vicissitudes de la fortune.

C'est une singulière circonstance que, dans le commencement de sa carrière politique, Pitt ait été un partisan si zélé de la réforme dans la représentation nationale. Tandis que Burke portait l'économie jusque dans le palais du souverain, Pitt essaya de changer totalement le système des élections. Il n'y a pas de doute qu'il n'y existât des abus; mais il était difficile de concilier la théorie avec la pratique, et ceux même qui soutenaient cette mesure différaient considérablement dans leurs opinions sur ce point.

J'ai entendu le duc de Richmond déclarer qu'il aurait voulu étendre le droit de voter à tous les habitants du royaume. Ses idées étaient bien certainement chimériques. Fox, à cette époque, soutenait le projet de Pitt; tandis que Burke, ennemi de l'oligarchie, refusait de lui prêter son secours. Dundas, en opposition directe avec Pitt, ne voulait de réforme d'aucune espèce. Il est possible que, quand Pitt fit sa première motion à ce sujet, il sentît, comme tous les autres patriotes, qu'il ne possédait ni propriété territoriale, ni même de capitaux; et si le bill d'après lequel personne ne pouvait être membre du parlement sans posséder réellement trois cents livres de revenus en fonds de terre eût passé, ni Fox, ni Pitt, ni Shéridan, n'auraient jamais pu entrer dans la chambre.

Le pouvoir enivre parfois les cœurs les plus fermes, comme le vin trouble les plus fortes têtes. Je laisse à d'autres à déterminer jusqu'à quel point M. Pitt en offrit un exemple. Un pouvoir sans bornes ne peut être confié qu'à bien peu de personnes; car il y en a peu d'assez sages pour mériter de le posséder, et moins encore d'assez vertueuses. L'homme qui l'a ob-

tenu n'est plus en état de répondre de lui-même, et ne trouve guère de gens qui voulussent répondre de lui. Les meilleurs d'entre les hommes ont trouvé des détracteurs, et les plus méchants des panégyristes. Cela nous apprend à apprécier la grandeur humaine.

L'éloquence de Pitt était sans contredit imposante; mais elle était diffuse, et sa manière manquait de grace. Il ne posséda pas la dignité de son père, dont les talents extraordinaires frappaient ses auditeurs d'étonnement. Tous deux fixaient l'attention; mais le père savait bien mieux toucher que le fils.

Je me suis souvent demandé avec surprise pourquoi nos orateurs les plus célèbres au barreau font souvent si peu d'effet dans le sénat. C'est qu'il y a une grande différence entre une discussion politique et un plaidoyer : l'homme d'état ne s'attache qu'aux généralités; l'avocat est obligé d'entrer dans des détails. L'éloquence du barreau perd en étendue ce qu'elle gagne en finesse. Il faut avouer qu'il y a eu et qu'il y a maintenant de notables exceptions à cette règle.

Lord North était un orateur très-habile et très-persuasif, quoiqu'il ne fût pas sublime; de même que Burke, il était fort abondant, et

savait bien se servir des richesses de sa langue. La parfaite égalité de son humeur lui permettait de supporter toutes les sorties violentes et les sarcasmes amers que l'opposition faisait pleuvoir sur lui : son esprit et sa gaieté l'aidaient à repousser les attaques, et en émoussaient souvent les traits. Il ne montrait jamais d'impatience; et chaque fois qu'il développait le budget, le calme parfait qu'il savait conserver lui donnait le moyen d'expliquer avec la plus grande clarté tout ce qui avait rapport aux matières de finances. Sa gaucherie et son excessive myopie le jetaient souvent dans des embarras singuliers. Il avait une érudition vaste et classique. Dans sa jeunesse, il avait parcouru les pays étrangers, et il parlait parfaitement la langue française. Il n'y avait pas d'homme plus amusant dans la société privée; et partout où se trouvait lord North, il était impossible de s'ennuyer. Vers la fin de sa vie, il perdit tout-à-fait la vue, et fut en proie à de nombreuses infirmités; mais elles ne lui ôtèrent rien de son amabilité. Une affection mutuelle régna constamment entre son souverain et lui, et ne fut interrompue que momentanément durant sa coalition avec Fox. Il était un objet d'admira-

tion pour ses adversaires, et d'attachement pour tous ceux qui le connaissaient.

Mais la puissante éloquence dont le ciel avait doué lord North faillit le conduire à l'échafaud; on l'attaqua avec un extrême acharnement, et plusieurs de ses ennemis se flattèrent de le voir sacrifier à la justice publique. Ce fut alors que Fox obtint une place dans le cabinet, après que le parti de Rockingham fut parvenu à ses fins par la chute de ses adversaires. Fox, nommé secrétaire d'état, ne jouit pas longtemps de la part qu'il avait obtenue dans cette administration éphémère. Bien des gens blâmèrent Fox de la conduite qu'il tint pendant le procès de M. Hastings; mais il était soutenu par la majorité dans la chambre des communes, et presque tous ses ennemis politiques ajoutaient du poids à sa cause. Le procès se prolongea à un tel excès, qu'il cessa d'offrir de l'intérêt au public, et que sa longueur diminua la défaveur qui s'était attachée à la personne de l'accusé. Il pouvait sans doute être utile de prouver au monde que les opprimés de l'Inde étaient sûrs d'obtenir justice en Angleterre; mais les formes de la chambre des pairs n'étaient pas favorables à la promptitude du ju-

gement, et le procès ressembla beaucoup à une persécution.

Quand la France témoigna le désir de secouer le joug du pouvoir absolu, Fox salua l'aurore de la liberté, et s'efforça d'empêcher que l'Angleterre n'intervînt dans cette affaire. Cette conduite lui fit perdre plusieurs de ses anciens amis, et entre autres celui même qui le premier lui avait enseigné les principes de la liberté civile. Réduit à une très-faible minorité, il se retira des affaires publiques, et pour achever le triomphe du ministre, son nom fut effacé de la liste des conseillers privés; circonstance qui ne s'était jamais présentée pendant le dernier règne, et qu'une seule fois pendant le précédent, quand lord George Germaine fut malheureusement accusé d'être mal disposé pour les intérêts du roi, ce dont il était trop loyal pour être capable, tandis que sa réputation bien établie ne permettait pas de le soupçonner de lâcheté.

Sa Majesté, le roi régnant, qui avait été élevé dans les principes de Fox, n'en donna pas moins la préférence aux vues politiques de Pitt, quand il entra dans les fonctions difficiles qu'il remplit pendant la maladie de son père. On a pré-

tendu qu'en conservant les ministres de son auguste parent, il avait donné une preuve de tendresse filiale; et il n'y a pas de doute que le prince n'ait sacrifié sa volonté et ses inclinations personnelles à ce qu'il jugeait que son père aurait fait si sa santé n'avait jamais été altérée. Il est probable que les circonstances du temps auront produit dans son ame la conviction qu'il était absolument nécessaire de rester fidèle au système qui amena en définitive la paix de l'Europe.

On sait que le point auquel il s'attachait le plus dans l'éducation de sa fille, qui devait un jour, à ce qu'il espérait, porter le sceptre des trois royaumes, était de graver profondément dans son cœur les principes de la constitution anglaise. Un jour que la santé de la princesse Charlotte fut portée au pavillon, le prince, en remerciant ceux qui donnaient à sa fille cette marque de respect, observa qu'il avait pris un soin particulier de lui donner une connaissance approfondie du vrai système de la constitution britannique, et qu'il l'avait surtout engagée à étudier la conduite de son ami M. Fox, qu'il estimait et regrettait si vivement, et qui avait employé ses talents transcendants au soutien

de cette excellente constitution d'où dépendait la liberté et le bonheur de la nation. Il ajouta que la princesse avait, dès son plus jeune âge, prouvé qu'elle savait apprécier ces préceptes, et qu'il ne craignait pas d'assurer qu'un jour, quand il ne serait plus, elle remplirait ses devoirs de façon à se faire honneur à elle-même et à honorer son pays.

CHAPITRE DIXIÈME.

Luxe de l'Angleterre. — Description faite par un étranger d'un dîner dans la cité de Londres. — Idée d'un Portugais sur ce sujet. — Comparaison entre les coutumes de France, d'Espagne et d'Angleterre. — Amour du jeu. — Anecdocte d'un noble duc. — M. O'Kelly. — Désagréments de Londres. — Plan pour l'avantage des domestiques. — Opinions de lord Thurlow sur Londres et Paris. — Conseils que je lui ai donnés, et effet que les siens ont eu sur moi. — Horne Tooke.

J'ai souvent réfléchi aux progrès que le luxe a faits à Londres depuis quelques années. Des lits de duvet, des oreillers moelleux et des bergères sont une espèce de douceur que je ne me suis jamais accordée, parce qu'ils tendent à énerver le corps et à le rendre incapable de supporter la fatigue; je me sers toujours de

matelas durs, et je vais au grand air quelque temps qu'il fasse. J'ai connu deux sœurs (c'étaient des personnes de haute naissance) qui poussaient la nonchalance jusqu'à se faire tirer du lit le matin par une femme de chambre, dont les mains devaient être fort douces; à moins de cela on n'eût pu les faire lever. Il n'y avait que la toute-puissante vanité qui pût engager de telles personnes à se soumettre aux fatigues d'une toilette.

Dans les climats chauds de l'Asie, les personnes d'un rang élevé se font frotter la peau et masser les chairs deux fois par jour. Cette opération est non-seulement agréable, mais encore nécessaire à la santé, en ouvrant les pores et faisant circuler le sang; par là on prévient les funestes effets de la malpropreté et de l'indolence. Les Grecs et les Romains se baignaient et se faisaient oindre le corps d'huile tous les jours. Chez eux c'était une sorte de luxure; il n'en est pas de même chez les Asiatiques.

La goutte est comme une balise placée sur l'écueil de la luxure, pour nous avertir de ne pas en approcher; mais c'est en vain : pendant qu'on souffre, on fait vœu de tempérance; mais dans

les intervalles de la douleur le vœu s'oublie. La luxure a fait trop de progrès chez nous pour qu'aucun avertissement y puisse mettre un frein.

Les différentes machines qui ont été inventées pour exécuter toutes sortes de travaux rendent la force du corps moins nécessaire qu'autrefois. Quoique l'exercice du cheval exige moins de vigueur que la marche, on ne peut pas le regarder comme un plaisir luxurieux, parce qu'il contribue à la santé. Je ne saurais en dire autant des voitures : rouler dans un carrosse à ressorts bien souples, sur une route unie, n'est point faire de l'exercice, ou du moins c'est en faire trop peu pour prévenir aucune maladie. Cette habitude tend même à énerver le corps, et sous quelques rapports l'ame. L'augmentation des voitures de maître et de place depuis un siècle est une preuve convaincante des progrès de cette luxurieuse indolence. Pendant le règne de Jacques Ier, les juges se rendaient à cheval à Westminster, et il est probable que cet usage continua long-temps après sa mort. A la restauration, Charles II fit son entrée publique à Londres à cheval, entre ses deux frères. Il y a cent cinquante ans qu'il

n'y avait à Londres que vingt fiacres, qui restaient sous la remise jusqu'à ce qu'on les fît demander. La cuisine recherchée et les carrosses ont réduit la noblesse anglaise à un état de langueur bien déplorable : la première, en surchargeant l'estomac, a occasioné une foule de maladies; les carrosses, en nourrissant la paresse et l'indolence, ont banni le travail, antidote de ces poisons. Il n'y a pas jusqu'à un goût trop vif pour les beaux-arts qui ne fasse perdre une partie du temps qui devrait être consacré aux devoirs plus importants de la vie; il est vrai que ce goût, même poussé à l'excès, produit un bon effet : il adoucit et améliore les mœurs.

Un auteur spirituel a dit que le génie d'une nation pouvait se déduire de son goût en cuisine. Les Hollandais sont flegmatiques; on pourrait en juger par la préférence qu'ils donnent aux *water zootjes* (perches cuites à l'eau). Les Espagnols vindicatifs; le grand usage qu'ils font d'ail et d'épices pourrait l'indiquer. Je me suis trouvée un jour avec un étranger d'un esprit original, qui me décrivit un dîner de la cité de Londres, à l'aide d'un compas avec lequel il traçait des cercles sur une feuille de

papier. Lui ayant démandé s'il prétendait me démontrer un théorème de géométrie, il me répondit qu'il voulait seulement me faire connaître tous les plats qu'on avait étalés à sa vue. Il commença à me détailler la manière dont ils avaient été disposés; mais je ne pus m'empêcher de lui dire que je ne me connaissais qu'en cuisine bourgeoise. Cette observation le piqua; il jeta au loin son papier et son compas, me disant qu'il ne concevait pas comment moi, qui avais voyagé dans les pays étrangers, je pouvais ignorer un talent nécessaire, et même de la première nécessité pour une personne distinguée par le rang et la fortune; il déclara qu'il s'était fait une plus brillante réputation à sa cour par la manière dont il apprêtait des beefsteaks à l'anglaise, que le ministre le plus adroit n'en obtint jamais par ses négociations. D'après cela, je conclus que pour devenir un grand homme d'état, il fallait absolument être bon cuisinier.

Je me rappelle que le gouverneur d'une ville en Portugal m'entretint un jour pendant tout un dîner des qualités du roastbeef de notre pays : il croyait superflu de parler de l'intrépidité des Anglais, de leur générosité et des

autres vertus remarquables qui les distinguent; il jugeait avec raison que tout était compris dans l'éloge du roastbeef.

Que les temps sont changés en Angleterre comme en France! Dans le quatorzième siècle, les boutiques de Paris s'ouvraient à quatre heures du matin; à présent, on trouverait à peine un marchand éveillé à sept heures. Le roi de France dînait à huit heures du matin et se couchait à huit heures du soir, ce qui serait aujourd'hui de trop bonne heure pour aller dans le monde.

Quand j'ai voyagé en Espagne, les habitants étaient encore attachés à leurs anciens usages; car les mœurs ne changent guère dans les pays où les femmes sont enfermées. Le roi dînait à midi précis, et soupait exactement à neuf heures du soir. Pendant le règne de Henri VIII, les personnes de bon ton, en Angleterre, déjeunaient à sept heures et dînaient à dix heures du matin. Du temps de la reine Élisabeth, la noblesse et les riches bourgeois dînaient à onze heures, et soupaient entre cinq et six heures du soir. Sous le règne de Charles II, le spectacle commençait à quatre heures après midi; maintenant

on ne songe pas à dîner avant huit ou neuf heures du soir.

Le jeu est le vice des gens oisifs. Les Sauvages l'aiment à la fureur. Les Grecs, peuple actif et intelligent, toujours occupé de la guerre ou des beaux-arts, n'avaient ni le loisir de jouer, ni aucune connaissance du jeu. Heureuse ignorance! Il n'y a point de vice qui rende plus égoïste, et qui porte plus facilement à manquer à la probité, ou, comme on dit aujourd'hui, à l'honneur. Le joueur n'est l'ami de personne, et est un cruel ennemi pour lui-même. Les personnes qui, de nos jours, vivent au sein du luxe, accordent au jeu tous les moments qu'elles peuvent dérober aux plaisirs sensuels. Je pourrais, si je le voulais, citer, parmi mes connaissances, des familles entières qui ont été ruinées par ce vice exécrable. En Angleterre, on ne peut jouer qu'en secret; en France, le jeu reçoit la sanction ouverte du gouvernement.

Il y a quelques années qu'un noble duc fut dépouillé d'une somme considérable par des aigrefins qui s'étaient servis de dés pipés. Le jeu étant fini, le duc qui soupçonnait la friponnerie, mit les dés dans sa poche, et alla se

coucher. Les filous craignirent d'être découverts et déshonorés à jamais, car c'étaient des jeunes gens de bonne maison. Ils résolurent en conséquence de tâcher d'entrer dans la chambre du duc quand il serait endormi, de reprendre leurs dés, d'en remettre de bons à la place; mais comme cette ruse ne pouvait être exécutée que par un seul d'entre eux, ils convinrent de tirer au sort. Le hasard désigna un personnage bien connu à la ville et aux chasses. Il engagea son domestique à inviter celui du duc qui était auprès de lui, à descendre pour boire une bouteille de vin. Quand il fut bien assuré que tout le monde était endormi, il se glissa dans la chambre à coucher du duc et exécuta son projet. Le lendemain, quand le duc brisa les dés, il les trouva sans défaut. J'ai entendu raconter cette histoire au neveu de l'homme qui fit ce trait; le conteur avait hérité de la fortune acquise de cette manière.

Rien ne me fâche autant que d'entendre les Français et les Anglais se disputer si vivement sur l'étendue de leurs capitales respectives, comme si la prospérité de leur pays en dépendait. C'est, selon moi, comme si l'on se

glorifiait de quelque infirmité. On ferait beaucoup mieux de diminuer, s'il était possible, la grandeur de ces villes. Je ne crois pas qu'il y ait de mesure politique plus capable d'augmenter l'éclat des royaumes de France et d'Angleterre, que de subdiviser leurs capitales en plusieurs grandes villes. Les deux vastes cités de Londres et de Westminster ne sont nullement faites pour être réunies. La dernière, qui est le siége du gouvernement et de la noblesse, infecte la première de l'amour du luxe et de l'éclat; celle-ci, siége du commerce, infecte l'autre de l'amour du lucre, et le mélange de ces deux passions opposées produit les vices les plus bas.

Une capitale, devenue trop grande, ne trouvant aucune autre ville qui puisse rivaliser avec elle, acquiert, par le nombre de ses habitants et par leurs richesses, une grande influence sur les affaires de l'état. La populace est apte à se laisser égarer par des hommes malveillants et ambitieux. Souvent il se présente des circonstances critiques où de pareils hommes se procurant des moyens d'influence artificiels, obtiennent le pouvoir de troubler la tranquillité. Combien ne voit-on

pas à Londres d'artisans irlandais, hommes du caractère le plus turbulent, qui s'enflammeraient à la moindre étincelle! Ils sont tranquilles aujourd'hui, du moins en apparence; mais si les malheurs de leur patrie augmentent, et si avec cela on sème parmi eux le mécontentement, qui peut en prévoir les résultats? Une triste expérience a déja plusieurs fois démontré à Londres, et n'a que trop prouvé depuis peu à Paris, combien la grandeur excessive d'une capitale offre de dangers pour le monarque.

Les pauvres à Londres sont si insolents que, dans le nombre, il se trouve à peine un individu qui consente à manger du pain bis. Je crois pouvoir soutenir qu'il y a à Londres plus de misérables fainéants et de mauvais sujets, en proportion des habitants, qu'à Paris, ou dans quelque autre ville que ce soit. Ces malheureux, pour me servir d'une expression de Swift, ne songent point à la postérité parce que la postérité ne songe point à eux. Les hommes qui courent après le plaisir et vivent au jour le jour, ne peuvent supporter l'idée des embarras d'une famille. La plupart des choses augmentent par l'encouragement qu'elles

reçoivent, et par-dessus tout l'oisiveté. La certitude de ne pas manquer du nécessaire rend le bas peuple, en Angleterre, fainéant et dissolu; ce qui est vrai particulièrement à Londres, où le luxe règne et infecte toutes les classes.

A Paris, on encourage le mariage parmi les domestiques, parce qu'on y a remarqué qu'ils sont plus sages et plus attachés à leurs devoirs étant mariés que célibataires. A Londres, au contraire, on cherche à l'empêcher, par l'idée que le mariage rend les domestiques plus attentifs à leur propre famille qu'à celle de leur maître; mais le domestique qui aime sa famille a un intérêt de plus à ne pas négliger le service de son maître. En tout cas, ne mérite-t-il pas plus de confiance qu'un célibataire? car que peut-on attendre d'un célibataire oisif et qui ne manque de rien, si ce n'est le comble de la corruption? L'œil de son maître seul peut l'empêcher de s'abandonner entièrement à la débauche, et son maître devient par conséquent l'objet de son aversion et non de son amitié. Si les lois sur les pauvres forment en Angleterre un *in-folio* de corruption, on peut regarder les domestiques célibataires comme

un vaste *appendix* à ce volume. J'ai souvent pensé qu'un établissement qui offrirait un asile aux domestiques fidèles dans leurs vieux jours, serait pour eux un grand encouragement à se bien conduire pendant la durée de leur service. Pour cela, je voudrais que l'on construisît une maison à la campagne, avec quelques arpents de terre qui serviraient de potager, et dont la culture leur offrirait à la fois un amusement et un utile exercice. On trouverait aisément les fonds nécessaires à l'exécution de ce projet, au moyen d'une souscription parmi les membres de la noblesse, et les souscripteurs seuls auraient le droit de proposer des sujets pour être admis dans cette maison. Par-là on préviendrait un grand mal ; on détournerait les domestiques de changer continuellement de maîtres, dans la vue d'obtenir de meilleurs gages, un service plus aisé, ou quelquefois pour le seul plaisir de varier; et l'on sait que ces changements ne manquent presque jamais de les gâter. J'ai dans ce moment-ci plusieurs anciens domestiques à qui je fais des pensions qui les mettent en état de vivre à leur aise.

Les progrès de la science politique ont dévoilé plusieurs des inconvénients d'une grande

ville : les personnes qui y naissent et y sont élevées sont pour l'ordinaire faibles et efféminées. C'est là une objection physique contre les grandes villes. Les faubourgs de Londres augmentent avec tant de rapidité, qu'en peu d'années ils seront plus grands que Londres elle-même.

Quand lord Thurlow était à Paris, je lui fis un jour l'éloge des environs de cette ville; il me répondit qu'il n'y voyait qu'une vaste carrière à moellons. J'aurais pu lui répondre que cette carrière était recouverte de belles collines, d'arbres et de maisons; mais je préférai garder le silence. « Vous ne regardez certainement pas, me dit-il, les environs de Paris « comme aussi jolis que les faubourgs de Londres? » — « Je les trouve infiniment plus « beaux, » répondis-je. Si quelque chose eût pu altérer l'amitié qu'il me portait, ç'aurait été cette réponse; car il ne pouvait se débarrasser de ses préjugés anglais.

Je crois en vérité que ce lord préférait du bœuf salé d'Angleterre bien dur à un pâté de Périgord, et le *porter* de Londres au vin de Paris.

A un concert chez la comtesse de Paravicini,

un officier de fort grande taille, que je n'avais jamais vu auparavant, s'informait des noms de plusieurs personnes de la société. Quand on lui eut dit le mien, il s'adressa successivement à toutes les dames qu'il connaissait, et qui étaient en petit nombre, et finit par causer long-temps avec la comtesse. Quand il l'eut quittée, elle vint à moi et me demanda l'explication de ce qu'il venait de lui dire : il avait soutenu qu'il avait vu, pendant trois jours consécutifs, à Lille, *milady* avec *milord*, et que milady n'était pas moi. « Y a-t-il deux dames de votre nom? » me demanda-t-elle. Cette question me força de lui faire entendre que c'était la maîtresse de lord Craven que cet officier avait vu.

Quand Horne Tooke plaida lui-même sa cause devant lord Mansfield, Thurlow cherchait à le surprendre, tandis que Kenyon s'efforçait de l'accabler du poids de ses arguments; mais Tooke déploya assez de talent pour résister à leurs attaques réunies. Kenyon ne lui pardonna jamais et resta son ennemi jusqu'à la mort; mais Thurlow, qui n'avait pas moins de magnanimité que de force dans le caractère, alla voir Tooke à Wimbledon dans l'année 1802. « Mr Tooke, lui dit-il, je n'ai qu'un souvenir

« qui me peine. » — « Vous êtes bien heureux « vraiment, milord, répondit Tooke, ayant été « procureur-général, lord-chancelier et gar- « dien de la conscience du roi. » — « J'avoue, « reprit Thurlow, qu'étant procureur-général, « je me suis laissé persuader de vous poursuivre « contre mon opinion, car j'ai toujours eu de « l'estime et de l'amitié pour vous. » — « Je « le sais, milord; j'allai chez vous la veille du « jour où devait se plaider le procès qu'on « m'avait intenté, pour un libelle contre les « troupes de Sa Majesté en Amérique, et vous « me promîtes de remplir votre devoir avec « impartialité et sans aigreur, ce qui n'empê- « cha pas que, paraissant oublier votre inten- « tion et comme mû par un pouvoir surna- « turel, vous fîtes tous vos efforts pour me faire « condamner. » — « J'en conviens, M. Tooke, « dit Thurlow, et j'en ai du regret; sur quoi « je vous souhaite le bonjour et je vous fais « mes adieux. » — « Arrêtez, milord; si j'ai su « vous échapper alors, vous ne m'échapperez « pas aujourd'hui. » — « Que voulez-vous dire? « s'écria Thurlow; je ne crains personne au « monde, et vous ne me menacerez pas impu- « nément. » — « J'entends, milord, que vous

« restez à dîner avec moi. » — « Je ne le puis « aujourd'hui, mais je viendrai demain. » Lord Thurlow tint sa parole, et ils restèrent amis tant qu'il vécut.

J'ai beaucoup connu Horne Tooke, et je puis ainsi parler de lui. C'était un des hommes les plus extraordinaires que j'aie jamais rencontrés. Le dictionnaire de Johnson peut être rangé parmi les ouvrages les plus étonnants qui aient été publiés; mais Tooke était seul en état de pénétrer dans le labyrinthe confus d'où la langue anglaise tire son origine. Il s'acquit à juste titre la réputation d'un profond érudit; et ses commentaires, quoique pour la plupart politiques, dénotent une vaste instruction. Il n'y avait pas de jurisconsulte qui connût mieux que lui la constitution anglaise; et quand il plaida sa cause devant lord Mansfield, il fit tant de questions avec une ignorance apparente et une feinte modestie, qu'il fit tomber ce savant légiste dans des contradictions qu'il prit ensuite plaisir à relever.

On convient que c'est à cause de cela que lord Mansfield usa de son influence pour empêcher que Tooke ne fût inscrit, ainsi qu'il avait désiré l'être, sur le tableau des avocats.

du Temple. On craignait ses connaissances; on enviait son érudition, et on redoutait son inimitié. Le caractère de Tooke était un mélange de tout ce qui peut se combiner dans la nature humaine. Il se plaisait surtout à rechercher les erreurs et les taches; et quand il en avait découvert, son imagination fertile les exagérait au point d'en faire les défauts les plus abominables. Par l'effet de la singularité de son caractère, il n'était ni l'ennemi du vice ni l'ami de la vertu; il voyait opprimer l'une et exalter l'autre sans éprouver la moindre sensation, excepté le désir de profiter de la circonstance quelle qu'elle fût. Il se vit lui-même attaqué et opprimé par toute la puissance des gens de loi : comme homme public on le craignait; comme simple particulier on le détestait. Il est possible que son caractère ait été aigri par la position dans laquelle il s'était placé. Il éprouva de grands embarras dans ses finances, et je crois qu'il dut beaucoup à la libéralité de son ami sir Francis Burdett; mais généralement il n'était pas reconnaissant : il vilipendait ceux qui lui rendaient service.

Quand lord Camelford l'eut fait nommer membre du parlement pour le bourg d'Old-

Sarum, la législature rendit un acte portant qu'aucun ecclésiastique ne pouvait siéger dans la chambre des communes. En conséquence de cet acte, Horne Tooke fut exclu de la chambre; son procès avec M. Onslow se termina en sa faveur. C'était une action en diffamation que M. Onslow lui avait intentée, et pour laquelle il demandait 10,000 livres sterling de dommages-interêts; elle fut plaidée devant le juge Blackstone à Kingston. M. Onslow fut débouté, parce que dans l'assignation on avait mis *livres* au lieu de *livre*. L'affaire fut plaidée de nouveau devant lord Mansfied à Guildferd, et M. Onslow perdit encore sa cause. Cette affaire lui coûta plus de 1,500 livres sterling, parce qu'il avait retenu tous les principaux avocats.

Dans l'affaire de l'élection du shériff de la cité de Londres, Tooke ayant soutenu le parti du gouvernement, Junius l'accusa de s'être laissé corrompre par le ministère. Tooke le somma d'en apporter des preuves; et Junius, malgré la virulence de ses attaques, n'ayant pu fournir ces preuves, abandonna l'accusation. Il ne paraît pas que Horne Tooke ait déserté son parti; car ce parti s'était lui-

même divisé en deux factions par des motifs personnels, et Tooke n'eut certainement pas l'intention de faire rapporter le bill des droits, quoique la manière dont il se prononça sur cette question soit devenue funeste à la cause populaire. Le fait et le droit se réunirent, en cette occasion, en faveur de Tooke, et il égalait Junius pour l'élégance et la pureté du style.

On ne saurait trop apprécier ses travaux sur la grammaire, et s'il avait fait un dictionnaire, il aurait rendu un grand service à son pays. J'ai entendu dire spirituellement à quelqu'un que les critiques lui auraient volontiers cassé la tête, s'ils avaient pu le faire sans mettre au jour son cerveau. Il obtint un triomphe complet sur l'*Hermès* de M. Harris, et triompha sous un double rapport, car il déracina d'anciennes erreurs et mit à leur place des vérités nouvelles. Il détruisit les erreurs de la grammaire et les illusions des préjugés. Le père de Tooke avait été marchand de volailles près de Soho-square. Il envoya son fils d'abord à l'école de Westminster, et de là à Éton. D'Éton il se rendit à Cambridge, où il devint membre du collége de Saint-Jean.

CHAPITRE ONZIÈME.

Murphy à Hammersmith. — Anecdote à son sujet.—Lord Thurlow. — Burke. — Courage déployé par lord Berkeley, attaqué par un voleur de grand chemin. — Charles XII, roi de Suède. — Conduite intrépide de sir Georges Berkeley.

Murphy demeurait à Hammersmith, où il vivait dans une honnête aisance. Ce fut lui qui le premier présenta le docteur Johnson à mistress Thralee. C'était un homme d'une réputation sans tache, qui savait une foule d'anecdotes et qui aimait à les raconter. Sa société était délicieuse à cause de ses liaisons intimes avec les personnes du plus haut rang et avec les hommes de lettres. Il connaissait à fond les auteurs classiques et en donna une preuve dans sa traduction de Tacite, dont la première édi-

tion fut publiée en quatre volumes in-4°. Cet ouvrage l'avait occupé pendant bien des années; et s'il fit beaucoup d'honneur à son talent, il en fit encore plus à sa délicatesse, car il refusa de le dédier à un grand seigneur qui le désirait vivement; mais il avait résolu d'avance d'offrir la dédicace de ce livre à son ancien et excellent ami Burke.

Ses ouvrages étaient en général pleins de grace et d'élégance, et il perfectionna son goût, par ses liaisons avec des hommes tels que Burke et Johnson. Sa tragédie de *la Fille grecque* lui valut beaucoup d'argent. On m'a assuré qu'il en retira 800 livres sterling. Il a été, à une époque, très-lié avec Wilkes, et se trouva engagé dans une polémique avec lui quand celui-ci était rédacteur du *North Briton*, sans qu'aucun des deux sût que l'autre était son adversaire. La chose ayant été découverte, les ennemis de Murphy résolurent de faire tomber la première pièce qu'il ferait représenter, et ils ne réussirent que trop bien dans leur entreprise.

Je me rappelle qu'à l'époque de la coalition, quand on éprouva tant de difficulté à former un ministère, le roi offrit de céder sur tous

les points en discussion, à l'exception d'un seul; il exigeait que lord Thurlow ne fût point obligé de quitter les sceaux. Rien ne put faire fléchir le parti; mais le roi, de son côté, tenant fermement à sa résolution, on fut forcé de mettre fin à la négociation. Cet illustre directeur de la conscience de son maître était estimé à cause de son intégrité et de l'influence que lui donnait l'austérité de sa vertu.

J'ai de bonnes raisons pour croire que les conseils et l'amitié de ce grand jurisconsulte furent les seules consolations que Sa Majesté reçut pendant toute la durée de la coalition, qu'elle désapprouvait si fort, et pendant le ministère de Fox.

A l'époque des troubles qui eurent lieu durant la guerre d'Amérique, et lorsque la capitale était un théâtre de sédition et de crimes, et que Junius excitait à la fois l'étonnement et la curiosité par ses fameuses lettres, le roi sut conserver toute sa présence d'esprit, mais la coalition l'accabla. Il perdit sa gaieté et son courage, et il lui arrivait souvent de venir de Windsor à Londres et de retourner à Windsor, sans ouvrir la bouche. L'amitié de Thurlow était son seul refuge,

Ce fut ce serviteur fidèle qui l'engagea à attendre une circonstance favorable pour se débarrasser des chaînes dont il était chargé, sans avoir recours à des moyens de vigueur et de violence qui auraient pu ne servir qu'à éloigner le moment de sa délivrance.

Quand Burke abandonna son parti, non pour rentrer dans la vie privée, mais pour se joindre aux amis de l'autorité, il quitta tout-à-coup les bancs de l'opposition, et s'étant placé sur ceux de la trésorerie, il lança une violente philippique contre ses anciens amis. On sait que dans sa jeunesse il s'était exercé à l'éloquence en prenant part aux discussions politiques qui avaient lieu chez un boulanger, homme plein de talent, malgré l'état obscur qu'il exerçait, et qui était président de la fameuse société délibérante qui se réunissait à l'auberge de *Robin Hood.* Sheridan, qui bien que préparé à la désertion de son collègue, ne s'était pas attendu à une attaque directe, termina une réponse pleine de chaleur par ces mots : « Le préopinant vient de dire qu'il « a quitté le camp de l'ennemi ; mais il doit « se rappeler que c'est comme déserteur, et je « me flatte qu'il n'y rentrera point comme

« espion. Au reste, je ne puis être étonné de « son apostasie, quand je réfléchis qu'il est « bien naturel que celui qui, à son entrée dans « le monde, a pu se tromper au point d'aller « chercher de l'éloquence chez un boulanger, « vienne à la fin de sa carrière demander du « pain à la chambre des communes. » Ce trait d'esprit produisit beaucoup d'impression sur l'assemblée.

Il y a des gens qui, sans avoir de grands talents, agissent toujours avec beaucoup de résolution. L'hésitation est une grande marque de faiblesse. Une ame forte doit pouvoir sur-le-champ et du premier coup d'œil apercevoir ce qu'il faut faire dans les occasions difficiles et périlleuses. Il y a des cas où la résolution peut mettre un grand poids dans la balance, et quelquefois même la vie en dépend. Mon frère lord Berkeley en a donné une preuve remarquable dans un moment où tout homme moins résolu aurait été assassiné. Il voyageait la nuit dans sa voiture, et s'étant endormi, il fut réveillé en sursaut par un voleur de grand chemin, qui, présentant un pistolet à la portière, lui demanda la bourse ou la vie, en ajoutant : « J'ai ouï dire que vous vous êtes vanté

que jamais vous ne vous laisseriez voler par un homme seul : voici le moment de tenir parole. » Lord Berkeley mettant la main dans sa poche comme pour en tirer sa bourse, répondit au brigand que bien certainement il ne le souffrirait pas dans ce moment, s'il ne voyait pas un camarade derrière lui. Le voleur se retourna involontairement pour voir qui était là ; et mon frère, saisissant ce moment, l'étendit mort d'un coup de pistolet.

Le courage est incompatible avec la crainte de la mort. Tout scélérat a peur de la mort. Il peut, à l'occasion, se battre avec l'espèce de rage désespérée du rat poussé dans un coin d'où il ne saurait s'échapper ; mais combien il y a peu de voleurs qui ne s'effraient au moindre bruit, et ne se remèttent en tremblant dans les mains de la justice quand ils sont surpris! L'éclat passager du courage que fait naître le péril n'a aucun rapport avec le courage tranquille de l'homme qui met sa confiance dans ses principes de vertu.

« Le vrai courage, dit Rousseau, a plus de « constance et moins d'empressement; il est « toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni « l'exciter ni le retenir. » L'homme vraiment

brave porte toujours cette qualité avec lui; soit dans un combat contre l'ennemi; soit dans un cercle, quand il s'agit de défendre ses amis absents ou la vérité; soit dans son lit pour supporter les atteintes de la douleur ou envisager les approches de la mort. La force d'ame qui l'inspire ne cède point à l'âge: elle place la vertu au-dessus de tous les événements, et consiste moins dans les combats que dans l'absence de la crainte.

Je ne connais aucun exemple dans l'histoire qui dénote mieux le courage naturel dont certains hommes sont doués, que la mort de Charles XII, roi de Suède. Au moment où il fut frappé de la balle qui lui ôta la vie, il eut encore la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et il conserva cette attitude en tombant. Voltaire, qui raconte ainsi la fin de ce grand capitaine, cite le mot remarquable de l'ingénieur Mégret, qui était à côté de Charles quand il fut tué. « A ce spectacle, dit l'historien, Mégret, « homme singulier et indifférent, ne dit autre « chose, sinon: *Voilà la pièce finie, allons « souper.* »

Un autre écrivain français, en parlant de ce prince si grand et si extraordinaire, le compare aux Pyramides du désert, dont l'œil étonné contemple les proportions énormes sans s'informer de leur utilité. Nous admirons dans ce phénomène couronné, la réunion la plus rare des vertus privées et des qualités héroïques qui ait étonné le monde civilisé. Son mépris absolu des plaisirs de la vie et de la vie elle-même, la soif insatiable de la gloire, l'extrême simplicité de mœurs, la prodigieuse intrépidité qui le distinguait, sa familiarité et sa bonté envers ses amis, sa sévérité envers lui-même; des expéditions chimériques entreprises avec tant de hardiesse; la défaite de Pultawa soutenue avec tant de fermeté; l'emprisonnement de Bender, où il déploya tant de dignité et força les Barbares à le respecter quand ils ne pouvaient plus le craindre; l'attachement de ses sujets quand ils n'avaient plus rien à attendre de lui; et le pouvoir de se faire obéir quoique absent de ses états, ce à quoi ses successeurs ne purent point parvenir : voilà ce qui doit l'immortaliser.

Parmi les nombreux exemples de bravoure conservés dans l'histoire de notre pays, celui

qu'a offert mon vaillant frère sir George Berkeley, mérite, j'ose le croire sans présomption, de tenir un rang honorable. Dans la célèbre bataille navale du 1[er] juin 1794, il commandait le *Marlborough* de 74 canons, et combattit l'*Impétueux*, qui après une longue et sanglante lutte fut secouru par le *Mutius Scévola*. La valeur anglaise prévalut, et ces deux vaisseaux furent obligés d'amener leur pavillon au *Marlborough* (1). A peine se furent-ils rendus qu'un vaisseau français de 120 canons vint se pla-

---

(1) Comme Français, et surtout comme ancien marin, il est de notre devoir de relever l'erreur contenue dans ce passage. Cependant, avant de le faire, nous nous empressons de déclarer que, bien que l'assertion de madame la Margrave soit inexacte, elle est fondée sur un bruit qui courut à la suite du combat dont il est question. En effet, on lit dans l'HISTOIRE NAVALE DE LA GRANDE-BRETAGNE, par *W. James*, tome I[er], page 224 : « Il a été dit, dans le temps, que ces deux vaisseaux (*l'Impétueux* et *le Mutius*) avaient amené pour le *Marlborough*; mais quand les mâts tombent, la chute du pavillon ne doit pas toujours être regardée comme un signe de reddition. » Il est très-naturel que la sœur du capitaine Berkeley ait adopté une version qui eut cours en Angleterre. Venons au fait maintenant. Ce que dit M. James suffirait pour prouver que le

cer en arrière du *Marlborough*, et lui lâcha une bordée qui l'endommagea considérablement et lui blessa beaucoup de monde. Mon frère fut blessé à la tête et à la jambe, et forcé de quitter le pont. Dans cette action, le *Marlborough* perdit tout ses mâts et eut un grand nombre d'hommes de son équipage tués ou blessés.

Marlborough ne fit point amener les deux vaisseaux dont il s'agit. Le *Mutius* ne fut point pris; et comme le *Marlborough* ne lui fit éprouver que de légères avaries dans sa mâture (James, tome Ier, page 224), il n'y a pas lieu de croire qu'il ait amené son pavillon. Quant à l'*Impétueux*, il est permis de douter qu'il ait amené pour le *Marlborough*; car, après que ce dernier eut été assez maltraité pour faire le signal de détresse, l'*Impétueux* n'avait pas encore cessé de combattre, et il fit feu sur la frégate le *Phaéton* qui se portait au secours des vaisseaux anglais démâtés, ce que le capitaine n'aurait pu faire impunément après avoir amené son pavillon. Nous ne savons pas précisément à quel vaisseau l'*Impétueux* se rendit, mais ce fut le *Russell* qui en prit possession. Ajoutons que le capitaine du *Marlborough* ne fut pas au nombre des quinze à qui l'amirauté décerna des médailles; distinction qu'il aurait certainement obtenue s'il eût forcé deux vaisseaux français à se rendre. (*Note du traducteur.*)

CHAPITRE DOUZIÈME.

Maladie et mort du Margrave. — Son portrait. — Le roi de Prusse passe en ma faveur un acte qui est ratifié par son successeur. — Le Margrave est enterré à Benham. — Observations sur le goût qu'il avait pour les beaux-arts.

Nous partagions notre temps entre Brandenburgh-House et Benham, jouissant de tous les plaisirs que la vie peut procurer, entourés d'amis et recevant dans ces deux endroits une nombreuse soicété. Le bonheur du Margrave consistait principalement à répandre autour de lui des bienfaits, et son amusement favori était de surveiller ses haras : il faisait courir des chevaux tant à Newmarket qu'aux autres courses publiques, et il mettait sa gloire à les y faire remarquer.

Il avait un cheval gris qu'il aimait particulièrement, et qui devait disputer le prix aux courses de Derby. Tout le monde pensait comme lui que cet animal ne pouvait manquer d'y remporter la victoire. Un matin il me fit venir dans sa chambre, et me dit d'un ton fort sérieux qu'il avait une grace à me demander en cas qu'il n'existât plus au printemps suivant, époque de ces courses. « Si le ciel nous sépare, dit-« il, je vous supplie de ne pas vous laisser per-« suader de retirer le cheval gris de la course, « car je suis certain que si on le conduit bien « il remportera le prix. » Je le priai de ne pas parler ainsi, puisque j'espérais qu'il vivrait assez long-temps pour être témoin de la victoire de son cheval cette année-là et bien d'autres encore. Je m'aperçus cependant, à son air grave, qu'il avait l'esprit occupé d'une pensée triste. Enfin, il me dit qu'il sentait bien qu'il avait une maladie qui se jouerait de tous les efforts de la faculté, et qu'il était résigné à son sort quand Dieu l'appellerait à lui.

Sa prédiction ne s'accomplit que trop tôt : ses forces diminuèrent par degrés, et il rendit enfin le dernier soupir à Benham, après avoir langui deux ans attaqué d'une affection pul-

monaire. Il était près d'achever sa soixante-dixième année. Il avait précédemment manifesté l'intention de me laisser tous ses biens : la preuve qu'il me jugeait digne de sa tendresse fut qu'il remplit cette intention bienveillante.

Il serait inutile de m'arrêter à peindre ses vertus : je ne pense pas qu'il ait jamais existé un meilleur homme. Jamais personne n'agit d'après des principes d'une plus parfaite équité; rien ne pouvait le détourner de ce qui lui paraissait conforme à la justice; nul ne savait supporter avec autant de patience que lui l'ingratitude de ceux auxquels il s'était une fois attaché; nul ne pardonnait avec plus de facilité. C'est un grand malheur pour la nature humaine et une pensée bien humiliante, que l'on ne puisse jamais parler d'un homme vertueux, sans avoir en même temps à déplorer les effets de la haine et de l'envie : le Margrave y fut exposé plus que tout autre. Il est surprenant qu'un ami si parfait, un maître si excellent, ait pu éprouver de si grandes injustices.

Sa dignité était celle de la vertu. Les divers membres de la famille royale, à laquelle il était

allié de si près, peuvent attester sa bonté. Le roi, alors prince de Galles, les ducs d'York, de Sussex et de Glocester reçurent ses attentions avec plaisir. Les ducs d'York, de Clarence et de Glocester vinrent plusieurs fois le voir à Anspach pendant que nous y étions, et même y prolongèrent leur séjour. Le dernier y resta deux mois. L'hospitalité du Margrave était si grande, qu'il ne voulait pas permettre que ses illustres hôtes fissent chez lui la plus légère dépense, de quelque genre que ce fût.

Je l'ai souvent vu soulager l'infortune quand elle était digne de compassion. Il lui arriva maintefois de rendre à ses fermiers le prix de leurs fermages, lorsque par des malheurs ou par quelque cause imprévue ils avaient eu de la peine à en compléter la somme.

Un pauvre fermier du Berkshire venait de lui apporter deux cents livres sterling. Le Margrave, instruit de l'embarras que cet homme avait éprouvé pour se procurer cet argent, le suivit hors du salon, et sans dire un mot lui remit la somme dans la main, et ne voulut pas même s'arrêter pour recevoir ses remercîments. Il avait coutume de porter sur lui beaucoup d'ar-

gent comptant qu'il distribuait à tous ceux qui venaient lui exposer leurs peines.

La médisance ne pouvait s'exercer contre un pareil homme qu'aux dépens de toute vérité. Il aurait dû être impossible qu'il eût des ennemis, car il ne connaissait pas le sentiment de l'indignation; celui du mépris même lui était pénible. La douceur et la bonté étaient pour lui des qualités tout-à-fait naturelles. Quand on cherchait à l'outrager, il ne souffrait pas que l'injure arrivât jusqu'à lui. Par sa modération, il humiliait ceux qui voulaient l'offenser, et les faisait rougir en rendant le bien pour le mal. La sensibilité faisait le fond de son caractère.

A tant de vertus il joignait le rare mérite de ne pas savoir lui-même qu'il les possédait. Sans orgueil ni ostentation, il semblait ignorer qu'il fût digne d'éloges; il oubliait généralement qu'il était prince et souverain.

Il avait un ton si parfait et un air si noble, que, même en redingote et en chapeau rond, personne ne pouvait se tromper sur son rang. Il avait le teint clair et coloré; ses cheveux étaient du brun le plus léger et ses yeux bleus. Il faisait des armes, montait à cheval, et dansait

avec une grace parfaite; il était aussi bon tireur, et jouait bien au billard et à tous les jeux; il avait l'oreille musicale et savait jouer du violoncelle; il était en outre excellent calculateur. Son profil indiquait le caractère le plus doux et le plus aimable que j'aie jamais connu. S'il avait été d'une classe à chercher une profession, je lui aurais conseillé de s'adonner au théâtre; car quelque étrange que cela puisse paraître, il était un excellent mime. Quand, après un cercle tenu à Anspach ou à Brandenburgh-House, nous nous retrouvions seuls, il lui arrivait souvent de contrefaire les attitudes, les voix et les discours ridicules de personnes dont les singularités m'avaient échappé, et cela avec une telle perfection que quand je revoyais ces personnes je ne pouvais m'empêcher de rire. Il n'exerçait pourtant jamais ce talent devant un tiers, et personne au monde ne soupçonnait qu'il le possédât. Son humanité et sa politesse l'empêchaient de se livrer au penchant naturel qu'il pouvait avoir pour la raillerie. Sa pénétration était extraordinaire : il savait découvrir le fond des caractères et des projets des gens, et ses observations à cet égard se sont toujours vérifiées, quelque répugnance

que je montrasse à y croire. Il employait au soulagement de ses sujets l'argent destiné à ses plaisirs. Il ne faut pas s'étonner si à Anspach on l'appelait toujours *notre Alexandre*.

L'étude de prédilection du Margrave était l'art militaire. Il eut pour maîtres dans ce grand art son parrain, le duc de Wurtemberg, et son oncle, l'immortel Frédéric.

Il couchait dans la tente du roi; et il m'a raconté qu'à cause de son extrême jeunesse, on le faisait mettre au lit avant que son oncle rentrât, mais qu'il ne s'endormait jamais avant qu'il fût arrivé. Il le voyait alors s'approcher d'une table, où il se mettait à écrire, quelquefois peu, d'autres fois beaucoup. Lui ayant demandé un jour ce qu'il écrivait ainsi, Frédéric lui répondit : « C'est le journal de « mes campagnes. Quand je serai mort, quel« qu'un en fera usage et le publiera ; de sorte « qu'en écrivant chaque soir les événements « de la journée, je suis sûr qu'on ne débitera « pas de mensonges. »

Frédéric aimait son neveu et le préférait à tous ses autres parents; à dire vrai, le Margrave était le seul qui lui ressemblât; et quand nous étions à Berlin, les soldats à la parade di-

saient en le voyant passer : « Regardez notre « vieux Fritz. » C'était le nom qu'ils donnaient habituellement à Frédéric-le-Grand.

J'ai eu en ma possession cent neuf lettres écrites par Frédéric à son neveu, et toutes de sa propre main, à l'exception d'un petit nombre qu'il avait fait écrire par son secrétaire dans les moments où il avait la goutte. J'ai aussi la bague qu'il porta constamment à son petit doigt, et qu'il laissa au Margrave par son testament, avec plusieurs autres objets précieux. J'ai souvent, aux revues à Anspach, monté un des chevaux qu'il lui avait laissés.

La tendresse du Margrave pour sa mère, les soins et les attentions qu'il eut pour cette aimable princesse pendant les dix dernières années de sa vie, seront toujours une preuve de sa piété et de son affection filiale, et feront les plus beaux traits de son caractère. En effet, il était si vivement convaincu de l'affection et du respect dus par un fils à sa mère, qu'il ne croyait pas qu'un homme pût avoir une seule bonne qualité s'il ne remplissait religieusement ce devoir.

On pourrait croire que le Margrave n'était atteint d'aucune des faiblesses de la nature

humaine, et qu'il ne s'était jamais égaré dans les sentiers de la galanterie; mais on se tromperait beaucoup. Dans sa jeunesse, il eut des maîtresses de tous les pays, excepté des Allemandes; et je découvris, quoiqu'il ne me l'eût jamais confié, que ce qui lui avait donné la force de résister aux avances de ses belles compatriotes, était la crainte de causer du trouble à sa cour par leurs intrigues ou par les prétentions de leurs parents. Comme son oncle, il détestait la langue allemande et ne s'en servait que quand il ne pouvait s'en dispenser. Il n'aima jamais long-temps une femme hardie dans ses manières, ou prétentieuse dans sa toilette. Il était naturellement tendre et affectueux; mais quand il donnait des ordres, c'était d'un ton bref et péremptoire, et ses remarques étaient très-sévères quand il était mécontent. La pédanterie et l'affectation du savoir lui répugnaient également chez les hommes comme chez les femmes.

Il excusait toutes les folies qui provenaient d'une affection quelconque, et pardonnait surtout les faiblesses de l'amour; il paraissait même les approuver; mais il se moquait toujours des sentiments exagérés d'amour ou d'a-

mitié que certaines personnes se plaisent à affecter dans leurs discours, et je l'ai souvent vu persifler ces imitateurs de grandes passions qu'ils n'éprouvent pas.

Dans toutes ses galanteries, le Margrave n'a jamais séduit une femme mariée ni encouragé ses avances; il n'a jamais non plus conçu d'attachement durable pour une femme coquette ou dissimulée.

J'ai lieu de croire que la qualité qu'il estimait le plus en moi était mon horreur pour le mensonge.

Les seigneurs anglais qui ont été à Anspach peuvent rendre témoignage de la manière dont ils étaient traités à sa cour. Aussi, à l'arrivée du Margrave en Angleterre, le duc de Norfolk, se faisant en quelque sorte l'interprète des sentiments de tous ses compatriotes, lui offrit pour sa résidence celui de tous ses beaux châteaux qui lui plairait le plus. La cité de Londres lui accorda le droit de bourgeoisie, en l'agrégeant au corps des marchands de poisson, et ce corps lui présenta à cette occasion une médaille, à l'exergue de laquelle on lisait: « Il a épousé une de nos compatriotes, nous l'adoptons pour frère. »

Puissent naître de ses cendres cet esprit de bienveillance, cette munificence royale, cette charité sans bornes, cet attachement constant pour la vertu et cette horreur du vice qui le distinguaient d'une manière si éminente! Puissent ces qualités se répandre, et puissent les femmes montrer comme moi assez d'abnégation d'elles-mêmes pour cacher pendant de longues années la préférence, l'amitié d'un pareil souverain (si jamais il en existe de semblable), qui, d'abord dans mon enfance, puis quand il me vit, jeune mère entourée de nombreux enfants, me fit connaître par ses paroles et ses regards, des sentiments qui ne changèrent en aucun temps de sa vie. Pouvais-je faire moins pour un tel homme que d'accepter sa main, quoiqu'il eût renoncé à ses états et qu'il ne possédât aucun moyen de m'assurer à sa mort un douaire convenable? Je restai seule pour faire le charme de ses dernières années, et consoler son ame affligée par toutes les horreurs de la guerre et toutes les calamités de la révolution française.

Le feu roi de Prusse, désirant me donner une preuve d'estime comme épouse du Margrave, m'accorda une pension de 2000 livres sterling,

que je devais recevoir à compter de la mort du Margrave. Le roi régnant confirma cette pension par une note écrite de sa propre main; mais, je le dis à regret, malgré toutes mes réclamations, je n'ai jamais pu en toucher un shilling. Quand les souverains du Nord vinrent en Angleterre en 1814, on me conseilla d'attaquer le roi de Prusse devant les tribunaux. Ce serait une chose curieuse de voir un souverain actionné devant une cour de justice anglaise pour le paiement d'une obligation signée de sa main. Une négociation fut ensuite entamée avec M. Rothschild, qui me fit offrir une somme considérable pour les arrérages; mais je la refusai, convaincue que tôt ou tard l'honneur engagerait S. M. Prussienne à s'arranger avec ses ministres pour remplir ses engagements.

Le Margrave fut inhumé à Benham, où j'ai élevé dans l'église un monument à sa mémoire; et j'ai placé dans le château un élégant mausolée en marbre d'Italie, pour rappeler le souvenir de ses vertus. Je n'ai négligé pour cela aucune dépense. La somme de 5000 liv. qu'il m'a coûtée, n'est qu'un faible témoignage de ma reconnaissance.

Le Margrave avait tant de goût pour les beaux-arts, qu'il pensionnait de jeunes artistes pour aller à Rome afin d'y achever leurs études. Nous rassemblâmes aussi quelques tableaux des grands maîtres. Je me suis souvent félicitée des nombreuses occasions que j'ai eues durant ma vie de voir et d'examiner les restes curieux de l'antiquité et les prodiges des beaux-arts dont l'Italie abonde. Je n'oublierai surtout jamais l'impression que fit sur moi le groupe de Niobé avec ses filles, contre lesquelles Diane dirigea ses flèches fatales. Le Laocoon, l'Apollon du belvédère et la Vénus de Médicis, n'ont pas moins excité mon admiration. Il me serait impossible de peindre ce que leur aspect m'a fait éprouver. Je les reverrais cent fois, que ce serait toujours avec un plaisir nouveau. Quoique ces chefs-d'œuvre de l'antiquité soient au-dessus de toute comparaison, cela ne doit pas empêcher de rendre à Canova et à quelques autres artistes de nos jours la justice qui leur est due.

Le goût éclairé de sir William Gell, l'ami intime de mon aimable Keppel, et que je regardais aussi comme un fils, le porta à passer sa vie à explorer les antiquités de la Grèce et

de Rome, et à déployer une activité infatigable dans ses recherches. J'ai vécu pendant un grand nombre d'années dans sa société. Ses connaissances universelles et ses talents variés l'ont rendu cher à tous ceux qui ont su apprécier ses qualités. Keppel et sir William ont été inséparables. Par malheur la goutte a altéré la constitution de sir William, au point que sa santé est depuis quelque temps complétement délabrée.

Celle de mon cher Keppel souffrit beaucoup de la mort du Margrave. Il n'avait pas quitté le chevet du malade, auquel il avait prodigué tous les soins d'un fils. Après que mon mari eut rendu le dernier soupir, son homme d'affaires me dit qu'il faisait régulièrement son testament deux fois par an sans jamais y changer un mot. Cet homme lui ayant fait observer que ce testament était fort étrange, puisque j'étais la seule personne qu'il y eût nommée, le Margrave lui répondit avec dignité : « Monsieur, je sais à qui me fier. »

Je continuai d'habiter Benham jusqu'au moment où je jugeai convenable de faire un voyage à Anspach, pour prendre des renseignements au sujet d'une somme d'argent qui

avait appartenu au Margrave et qui me revenait de droit. Je découvris à cette occasion que les Allemands sont fort exacts à payer les pensions de leurs compatriotes; mais pour moi, je ne pus obtenir justice, parce que j'étais étrangère. C'était par ma faute que l'argent était resté là; car il faisait partie de la bourse particulière de la mère du Margrave, et cette princesse avait laissé à son fils, par testament, tout ce dont elle pouvait disposer, formant une somme d'environ 60,000 livres sterling, dont une partie fut placée dans les fonds anglais. Ce fut à ma prière qu'il laissa le reste à Anspach, afin de servir de garantie pour les pensions qu'il y avait accordées à diverses personnes. On apprendra sans doute avec surprise que, pendant la durée de la guerre, le gouvernement anglais refusa au Margrave la permission d'envoyer 75 livres sterling à une de ses pensionnaires, quoiqu'il fît entrer annuellement dans le pays 30,000 livres sterling qu'il y dépensait.

Les journaux anglais amusèrent le public, pendant les deux années qui suivirent la mort du Margrave, en annonçant que j'allais me remarier: tantôt mes prétendus étaient des

princes, tantôt de simples particuliers. Aussitôt que la paix nous eut offert l'espérance de pouvoir changer de lieu sans éprouver de trop grands embarras, mon fils Keppel se mit en route pour Paris, où il arriva à peu près au moment où Louis XVIII remontait sur le trône de ses ancêtres. Nous nous étions promis de nous réunir dans l'automne à Marseille, et d'y passer l'hiver; mais la princesse de Galles écrivit à mon fils une lettre dans laquelle elle le priait de vouloir bien l'accompagner en qualité de chambellan, sa position exigeant qu'elle ne conférât cette charge qu'à une personne dans l'honneur et l'intégrité de laquelle elle pût avoir une entière confiance. Elle espérait, disait-elle, que cette proposition ne me déplairait point, et que je permettrais à mon fils de la rejoindre en Allemagne, et de l'accompagner à Naples, d'où il aurait la liberté de retourner auprès de moi au printemps.

Je dis à Keppel que je ne pouvais refuser une pareille demande à S. A. R.; mais que je ne l'accordais qu'à condition qu'il ne recevrait aucun traitement, et qu'il ferait son service sans être considéré comme faisant partie de la maison de la princesse. Ce fut une circon-

stance très-heureuse pour Keppel que j'eusse stipulé cette condition : car lorsque la princesse, se trouvant à Naples, commença à se méfier de ses amis, mon fils fut le seul qui ne souffrît point de cette circonstance. A l'époque où la princesse changea de projet, et s'embarqua à Naples, sans emmener sa suite avec elle, Bonaparte venait de débarquer à Cannes, et tous les Anglais qui étaient en France se pressaient de quitter ce pays.

Je venais d'envoyer quelqu'un à Paris pour m'y louer une maison, comptant que mon fils viendrait m'y rejoindre. A l'arrivée de Bonaparte, je me rendis chez le consul autrichien à Marseille, où sous le nom de comtesse de Sayn, je me procurai une bombarde génoise et m'embarquai pour Gènes; mon intention était de traverser la basse Italie, et de me rendre en Angleterre par le Tyrol et les Pays-Bas. J'écrivis à Keppel pour l'engager à rester à Naples, à moins qu'il ne trouvât moyen de passer en Angleterre à bord d'un vaisseau anglais.

J'achetai à Marseille une voiture, sur les panneaux de laquelle je fis peindre mes armoiries, et je voyageai sous mon véritable

nom, sachant que la protection de l'Autriche était la meilleure que je pusse avoir. Quand j'entrai à Gènes, ma surprise fut extrême d'apprendre que la princesse de Galles venait d'y arriver par mer de Naples, peu d'heures avant moi; toutes mes questions au sujet de mon fils furent vaines. De tous les Anglais qui l'avaient accompagnée, S. A. R. n'avait auprès d'elle que le docteur Holland.

La princesse ayant su que je prenais des informations, me fit inviter à son thé; je m'y rendis, et quoique je passasse deux heures auprès d'elle, je ne pus obtenir aucun éclaircissement sur l'objet qui me tenait à cœur. Elle parut même fort embarrassée quand je lui dis que j'espérais que lady Élisabeth Forbes s'était bien conduite. Elle me répondit que c'était une très-bonne fille.

Je quittai la princesse, le cœur serré et fort chagrine de ne pouvoir me procurer de nouvelles de mon fils. J'appris enfin d'une personne de la suite de la princesse tout ce qui s'était passé, et je me félicitai de nouveau d'avoir insisté pour que Keppel ne fît point partie de la maison de S. A. R.

De Gènes je me rendis à Gand, où je vis

Louis XVIII; et l'hiver suivant, après que la bataille de Waterloo eut rétabli la tranquillité générale, j'allai à Naples où j'embrassai enfin mon fils.

Le roi de Naples me fit présent de deux arpents de terre dans la situation la plus délicieuse, où je jouissais de la vue de toute la baie. J'y fis bâtir une maison sur le modèle de mon pavillon de Brandenburgh-House, c'est-à-dire avec une grande pièce circulaire au milieu entourée d'autres plus petites. La société de la duchesse de Devonshire et de plusieurs membres de la noblesse anglaise qui résidaient à Náples, jointe aux égards distingués que l'on avait pour moi à la cour, rendait ma vie fort agréable.

Un événement singulier se passa en Sicile durant mon séjour à Naples en 1814. Il fournit matière à la conversation des Anglais, et fit une grande sensation parmi les habitants du pays. Lord Herbert, fils aîné du comte de Pembroke, voyageant en Sicile, s'y éprit de la princesse Octavie Spinelli, veuve du prince de Butera. Cet attachement étant parvenu à la connaissance de lord Pembroke, il résolut de se rendre en Italie, afin d'empêcher les suites

qui en pourraient résulter. Aussitôt que lord Herbert apprit la nouvelle de l'arrivée de son père, craignant sa sévérité et appréhendant qu'on ne voulût l'éloigner malgré lui de la princesse, il se rendit auprès d'elle, dans la nuit du 17 août, et la supplia instamment de lui accorder sa main au moment même. Ignorant les lois anglaises, et les formalités nécessaires à l'union de deux personnes de religion différente, ils envoyèrent chercher le curé, M. Ignace-Joseph Urso, qui les maria, en présence de deux témoins.

Ce mariage, que l'on appelle clandestin, est valide parmi les catholiques, quoique contraire aux lois; et afin d'éviter les inconvénients qui d'ordinaire en résultent, on a la coutume de condamner ceux qui le contractent à un emprisonnement de peu de durée. En conséquence, les démarches convenables ayant été faites auprès du gouvernement par les autorités compétentes, le nouveau couple fut séparé : l'un des époux fut renfermé dans le château de la ville, et l'autre dans le monastère de Stimmati.

Le comte de Pembroke s'efforça par tous les moyens en son pouvoir de rompre ce lien sacré, et il sollicita même une prolonga-

tion de la détention des époux. Avant le mariage, lord Herbert avait remis à la princesse la promesse la plus positive, écrite et signée de sa main et scellée de son sceau. Cette pièce était en termes simples, mais pleine d'énergie. La voici : « Je promets sur mon honneur d'é-
« pouser Octavie Spinelli, princesse de Bu-
« tera, quand elle le voudra.

« Signé et scellé par moi, HERBERT. »

La cérémonie religieuse ratifia plus tard cette promesse; et comme elle était la suite non d'une passion irréfléchie, mais d'une résolution prise avec connaissance de cause, on trouva fort mal que lord Pembroke eût usé de son influence pour empêcher deux ecclésiastiques anglais qui étaient à Naples d'employer leur ministère dans cette affaire. Ils refusèrent de célébrer la cérémonie, et répondirent à lord Herbert qu'il ne leur était pas possible de lui rendre ce service, attendu qu'ils en avaient reçu la défense expresse.

Malgré tout cela, lord Herbert ne cessa de protester de sa sincérité et de sa constance dans toutes les lettres qu'il écrivit à la princesse, durant les trois mois qu'il demeura renfermé au château; il lui donna toujours le titre

de milady Herbert. Enfin, dans la nuit du 13 novembre, il trouva moyen de s'évader de sa prison.

Avant de partir, il laissa une lettre pour la princesse; mais on ne sait si elle contenait un éternel adieu, ou bien des excuses pour ce qu'il avait fait; car lorsqu'on séquestra tout ce qui avait appartenu à lord Herbert, elle tomba dans les mains de personnes qui ne jugèrent pas à propos de la remettre à son adresse. La situation de la princesse peut plus facilement s'imaginer que se décrire. Privée des revenus qu'elle touchait comme veuve du prince de Butera, et incertaine du sort qui l'attendait, elle se trouva placée dans la position la plus cruelle.

L'été dernier, je vins en Angleterre pour voir le monument que j'avais fait élever au Margrave à Benham. Pendant le séjour que j'y fis, j'envoyai prier le duc d'York de me prêter deux marquises (tentes) pour les dresser dans le parc. Son Altesse Royale, avec son obligeance ordinaire, m'en envoya sur-le-champ deux fort belles avec une lettre de sa propre main.

J'ai toujours eu la plus grande estime pour

le duc d'York, et aucune circonstance ne m'a fait varier dans la haute opinion que j'ai toujours eue de lui. Il possède le meilleur cœur du monde, et, de même que le Margrave, il aime à exercer sa bienfaisance sans y mettre la moindre ostentation. J'ai toujours joui de sa confiance, et je n'en ai jamais abusé. Pendant mon séjour à Londres, j'ai reçu plusieurs visites de M. Canning, dont les grands talents sont trop connus pour qu'il soit nécessaire que je fasse son éloge. Je lui fis mon compliment sur le mariage de son aimable et charmante fille avec le comte de Clanricarde, seigneur du plus grand mérite et du caractère le plus estimable.

Je terminerais volontiers mes Mémoires sans rien dire de la conduite de la feue reine Caroline; mais comme on a été à cette occasion fort injuste envers S. M. le roi régnant, je crois de mon devoir de ne pas passer sous silence ce sujet délicat.

Le roi est généralement admiré pour l'extrême urbanité de ses manières, son mérite personnel et surtout la bonté de son cœur. Quoiqu'il puisse avoir des ennemis, aucun d'eux n'a jamais osé dire que l'hypocrisie en-

trât dans son caractère. Doué de toutes les graces extérieures, de l'air le plus noble et le plus affable, faut-il s'étonner que dans un pays aussi policé que le nôtre et dans une cour où brillaient les beautés les plus célèbres de notre époque, il ait été l'objet de l'admiration de toutes celles qui aspiraient à sa faveur?

Sa conduite envers notre sexe a été irréprochable; et tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître comme moi, n'hésiteront pas à rendre justice aux sentimens qu'il a montrés dans toutes les occasions où l'honneur d'une femme se trouvait intéressé.

Sa générosité a toujours été sans bornes, même envers sa femme, quoiqu'il se trouvât avec elle dans la position la plus pénible. Il se chargea des énormes dettes qu'elle avait contractées; et, ainsi que le fit remarquer le ministre du jour, il s'imposa des sacrifices auxquels aucun autre époux ne se serait soumis, s'il s'était vu traîné devant le parlement et placé dans une situation semblable. Sans l'intervention du prince, les créanciers de la princesse n'auraient jamais rien pu recevoir, et si je me le rappelle bien, ses dettes se montaient à soixante-quinze mille livres sterling. Une par-

tie fut remboursée sur les droits de l'amirauté; et le reste formant plus de quarante mille livres sterling, fut liquidé par le prince.

De pareilles actions portent avec elles leur éloge, et je dépose la plume au milieu des douces sensations qu'elles me font éprouver.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

"P

Librairie d'Arthus Bertrand,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

Vingt-quatre heures

D'une Femme Sensible,

Ou nue grande leçon; par Mad. la princesse de Salm; in-18, grand-raisin vélin, fig., 2e édition sur vélin.................... 3 fr. 50.

Ouvrages nouveaux

de Mad.e de Montolieu.

Le Siège de Vienne,

Roman historique, traduit librement de Madame Pichler; 4 vol. in-12, ornés de jolies figures.......................... 12 fr.

Le Robinson Suisse,

Ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants, traduit de l'allemand de M. Weiss; nouvelle édition, ornée de figures d'après les dessins de M. Chasselat, et de la carte de l'île déserte; 5 vol. in-12.......... 15 fr.
— La suite et la fin de cet ouvrage, 3 vol. in-12, figures.......................... 9 fr.
Nota. Cet ouvrage forme la première livraison des OEuvres de Mad.e de Montolieu.

La Tante et la Nièce,

Traduit de l'allemand. 4 vol. in-12, ornés de figures.......................... 12 fr.

Dudley et Claudy,

Ou ~~l'île de Ténériffe; traduit~~ de l'anglais de Mad.e Okeeffe; 6 forts vol. in-12, fig.... 18 f.

Les Châteaux Suisses,

Anciennes anecdotes et chroniques; troisième édition augmentée de deux nouveaux Châteaux; 3 vol. in-12, fig............ 9 fr.

Les Chevaliers de la Cuillère,

Suivis du château des Clées et de Lisély; anecdotes suisses; in-12, fig............ 3 fr.

Olivier,

Traduction libre de l'allemand, d'après Madame Caroline Piehler, née Greiner; 2 vol. in-12, fig.......................... 5 fr.

Rhoda,

Ou l'École des vieux garçons, dédiée à Mme de Montolieu. 5 vol. in12, fig......... 15 fr.

Le Voyageur Sentimental,

Ou ma promenade à Yverdun. Nouvelle édit augmentée et suivie d'un second voyage par l'auteur 40 ans après. par M. Verne Luze; 2 vol. in-12, fig.............. 6

Rienzi et les Colonna,

On Rome au 14e siècle; roman historiqu vol. in-12, fig.................... 1

Ouvrages Nouveaux de M. Biv

Traité du Contrat de Mariag

1 vol. in-8° de 500 pages. Prix........

Code Rural,

Ou Analyse raisonnée des Lois, Décrets, donnances, Réglements, Avis du conseil tat, et Arrêts anciens et modernes, re en matière de police rurale; 1 vol. in-8°.

Applications au Code Civil Institutes,

Et des cinquante livres du Digeste avec la duction en regard; 2 vol. in-8°...... 1

Formulaire,

Ou Manuel pratique des huissiers (matières les, conforme au texte du Code civil celui du Code de procédure, où se trou les formules de tous les actes à faire chaque titr de ces deux Codes; utile huissiers de toutes les juridictions, et à les avoués, qui y trouveront les formul troductives d'instances, et autres forn qu'ils peuvent avoir besoin de connaître M. D., avocat; 1 gros volume in-12, d pages....

Manuel (Nouveau),

Ou Style des huissiers, relatif au Code de commerce intérieur et maritime; ouvrage i pensable aux juges des tribunaux de merce, aux agrées et aux personnes ployées près de ces tribunaux. 1 vol. i de 450 pages..................

Manuel des Experts

En matières civiles, ou Traité des connaissa nécessaires aux experts, d'après les C civil, de procédure et de commerce; co nant des principes pour rédiger toutes s

de rapports, avec des modèles des principales formules, etc.; traitant: 1° des experts; 2° des biens; 3° de l'usufruit; 4° des servitudes; 5° des réparations locatives, de la garantie et des défauts de la chose vendue. Par M. Cl. ancien avocat. 4° édit.; 1 vol. in-8°... 6 fr.

L'annonce de cette quatrième édition atteste suffisamment la bonté de cet ouvrage, et fait assez connaître avec quelle avidité il est recherché.

Manuel des Arbitres,

Ou Traité complet de l'Arbitrage, tant en matière de commerce qu'en matière civile, contenant les principes, les lois nouvelles, et toutes les formules qui concernent l'Arbitrage: 2° édit. revue et considérablement augmentée par l'auteur du Manuel des Experts. (Sous presse pour paraître en mars 1826).

Grands Ouvrages.

Traité des Arbres Fruitiers,

PAR DUHAMEL DU MONCEAU;

Nouvelle édition, revue et augmentée de plus de moitié, pour le nombre des espèces, par MM. Mirbel, Poiret et Loiseleur-Deslongchamps; contenant la description des arbres donnée par Duhamel, et celle d'un grand nombre d'individus échappés à ses recherches, ou bien obtenus par les progrès de la culture et par les voyages les plus récents; avec l'exposé des caractères distinctifs des genres, des espèces et des variétés; leur culture, leurs usages économiques; et des remarques nouvelles faites par l'expérience des plus habiles cultivateurs et jardiniers. Ouvrage enrichi de cent cinquante planches imprimées en couleur, d'après les dessins peints sur la nature par P.-J. REDOUTÉ, et P. BESSA, Peintre de S. A. R. MADAME, duchesse de BERRY. Livraisons formant 2 vol. in-folio.

(Le prospectus se distribue.)

Traité Des Arbres et Arbustes.

Que l'on cultive en pleine terre, en Europe et particulièrement en France; par Duhamel du Monceau; édition augmentée de plus de moitié pour le nombre des espèces, distribuée d'après un ordre plus méthodique, suivant l'état actuel de la botanique et de l'agriculture. Rédigée par MM. Veillard, Jaume-Saint-Hilaire, Mirbel, Poiret, et continué par M. Loiseleur-Deslongchamps. Contenant la description des arbres et arbustes d'agrément, des arbres fruitiers et forestiers; l'exposé des caractères du genre, des *espèces*, des *variétés*; leur culture, les moyens à prendre pour les naturaliser, le temps de la floraison et de la maturité de leurs fruits, les usages économiques et médicinaux, le lieu natal, l'époque où ils ont été apportés en Europe, et des remarques sur leurs noms anciens et modernes.

Ouvrage enrichi de cinq cents planches imprimées en couleur, d'après les dessins peints sur la nature par P.-J. REDOUTÉ, et P. BESSA, peintre de S. A. R. MADAME, duchesse de Berry. 83 Livraisons formant 7 vol. in-folio.

(Le Prospectus se distribue.)

Tableaux de la Révolution Française,

Ou Collection de 223 gravures, dont 66 portraits représentant les événements principaux qui ont eu lieu en France depuis la transformation des états-généraux en assemblée nationale, le 20 juin 1789; et accompagnés d'un discours historique composé par une société de gens de lettres; 2 vol in folio. imprimés sur papier vélin.

(Le Prospectus se distribue.)

Œuvres de Buffon,

Avec les parties complémentaires, données par MM. de LACÉPÈDE, DAUDIN, DENIS-MONTFORT, LATREILLE, BRISSEAU, MIRBEL, et autres; ouvrage formant un cours complet d'histoire naturelle; édition dite de Sonnini, en 127 vol. in-8°, ornés de 1150 planches, la plus complète de toutes celles publiées jusqu'à ce jour. Il ne nous reste plus actuellement que 15 exemplaires de cette édition, avec les figures d'ancien tirage. L'ancien prix de cette édition était de 635 fr. Prix........ 370 fr.

(Le Prospectus se distribue.)

Collection de Machines, Instruments, Ustensiles, Constructions, Appareils, etc.,

Employés dans l'économie rurale, domestique et industrielle; 2 vol. in-4°, imprimés à deux colonnes sur grand-raisin vélin, accompagnés de 200 planches sur papier vélin représentant environ 1200 sujets très-bien lithographiés, par M. le comte de LASTEYRIE. 2° édition, revue, corrigée, augmentée, et tirée seulement à cinq cents exemplaires. Prix, cartonné........................ 90 fr.

(Le Prospectus se distribue.)

Le même libraire est éditeur propriétaire des OEuvres de MM. Lantier, Mollevant, Beaudrillart, Lacroix, Biret, Goffaux, Madame de Montolieu, etc. etc.

Mon Catalogue et les Prospectus de mes nouveautés se distribuent à ma librairie.

